
G. 3.


Hates suitly.
of Dordanhill.



$$
\begin{aligned}
& 3 V \\
& 2090 \\
& .42 \\
& 1780
\end{aligned}
$$

# LETTRES <br> - edifiantes 

## ET CURIEUSES.



等

$$
{ }^{\prime}
$$

－

$i$

Gesurta. Restere from nicasino

## Lettres

 EDIFIANTESET CURIEUSES, ECRITES
DES MISSIONS ETRANGERES: NOUVELLE EDITION.

MEMOIRES DESINDES.
TOMEQUATORZIEME.


A PARIS,
ChezJ. G.Merigot le jeune, Libraire, Quai dey Augutins, au coin de la rue Pavée.
M. DCC. LXXXI.
avic approbation et privilege duon



# LETTRES 

## EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ECRITES
PARDES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JESUS.

## MEMOIRES DES INDES.

## EXTRAIT

D'unk lettre du Pere Calmetts au Pere. do Tournemine.

A Vencatiguiry, dans le Royaume de Carnate, le 16 Septembre 1737. .
Je penfe comme vous, mon Révérend Pere, qu'il eut été à propos de confulter avec plus de foin les livres originaux de la Religion des Indes; mais jufqu'ici ces liyres nétoient pas entre nos mains, A iij

413774
\& lon a cru dong-temps quill n'étoit pas poffible de les trouver, fur-tout les prinsipaux, qui font les quatre Vedan. Ce n'êt que depuis cinq our fix ans, qu'd la faveur d'un fyftême de bibliothéque orientale pour le Roi, on me chargea de rechercher des livres Indiens qui puiffent la former. Je fis alors des découvertes importantes pour la Religion, parmi lefquelles je compte les quatre $V$ Vedan ou livies facrés.

Mais ces livres, qu’à peine les plus habiles Dołteursentendent à demi, qu'un Brame n'oferoitnous expliquer de crainte de s'attirer quelque fâcheufe affaire dans fa cafte, \& dont l'ufage du Samfcroutam ou de la langue fçavante ne donne pas encore la clef, parce quills font écrits en une langue plus ancienne, ces livres, dis-je, fontà plusd'un titre des livres fcellés pour nous. On en voit pourtant des textes expliqués dans leurs livres de théologie : quelques-uns font intelligibles à la faveur du Samfcroutam, parculiérement ceux qui font tirés des derniers livres du Vedan, qui, par la différence de la langue $\& d u$ ftyle, font poftérieurs aux premiers de plus de cinq fiécles.
Cependant les Brames parlant de leur

Vodan, difent tantôt qu'il eft éterninel, \& tantôt qu'il eft antérieur à la création. Mais j’ai prouvé plus d'une fois $\boldsymbol{z}$ ces Docteurs, par les textes mêmes du Vedan : quill étoit poftérieur, \& en particulier par ce texte-ci : Autrefois le $^{2}$ monde n'exifoit pas, enfuite il ef devent exifant: c'eft l'ame qui l'a forme, c'eft pourquoi - Couvrage eft appellé bon. Et vidit Deus quod efet bonum! Ordinairement par l'ame ils entendent Dieu; parce quirls en font l'ame univerfelle. qui anime tous les corps.

A l'égard de l'idée de Dieu, que les Philofophes Indiens confondent toujours dans la fuite de leurs fyftemes, on ne peut nier qu'ils n'ayent eu de grandes lumieres, \& quils ne foient dans le cas de ceux dont parle faint Paul, qui ayant connu Dieu, ne Lont pas glorifí comme Dieu (1). De forte qu'on eft étonné de voir que des auteurs qui ont $\mathbf{f i}$ bien parléde Dieu fe jettent aveuglément dans un cahos d'abfurdités groffieres; ou qu'étant plongés fi avant dans les tenebres du Paganifme, ils aient eu des lumieres fi pures \& fi fublimes de la Divinité.
(1) Rom, chap. 1, v. 2 I.

> A iv.

## Letrirs edifantes

In n'y a pas un mois que m'entretenant avec un de ces Docteurs, je lui parlois des attributs.de Dieu, \& de la conoif fance $\&$ de lamour qui fonde la Trid nite. Il m'objecta quill y avoit done des qualités en Dier. Je répondis que cétorit en Dietu fa maniere dêtre, fes perfections, \& non des accidens comme dans les Etres créd. Mais , me repliquatt il, la perfection n'eft-elle pas difíférente de celui qui a cette perfection? Vous admettez donc une union entre la perfection \& l'Etre, ce qui détruit la frims plicité de Dieu dont la nature eft une \& non pas compofée. Je lui répondis que la perfection en Dieu ou fon opération n'étoit pas différente de Dien même; que la fageffe de Dien, par exemple, etoit Dieu. Il vit bien que javois fatisfait à fa queftion, \& fans infifter davantage, il fe mit $\cdot \frac{a}{c}$ expliquer ma penfée, en difant que la perfection en Dieu exitte à la maniere de Dieu mâme. Sans qu’il foit néceffaire de citer les Auteurs Indiens, vous pouvez juger par ce feul trait, sills connoiffent Dieu.

Pofe même affurer que les Philofophes Indiens ont de grandes avances pour connoitre la Trinité. Il y a une de leurs fectes moins répandue ici que dans le
nord, qui reconnoit en Díeu la connoiffance \& l'amour. On la nomme la fecte de ceux qui admettent des diftinctions en Dieu, par oppofition a celles des Vedantoulou, qui rejettent ces diftinctions, en difant que cette connoiffance \& cet amour ne font autre chofe que Dieu même, fans s'appercevoir quilils ont raifon de part \& d'autre, \& que la vérité fe trouve dans l'mion de ces deux fentimens. Ils ont même répandu quelques idées de la Trinité dans lequss livres, en la comparant à une lampe qui a trois lumignons, \& à un fleuve dont les eaux fe féparent en trois bras différens.

Ce que j’ai vu de plus marqué \& de plus étonnant en ce genre, c'êt un texte tiré de Lamarafambam, lun de leurs Livres. Jai laifé à Ballapouram les papiers out j’ai décrit ce fexte. Il commence ainfi : le Seigneur', le bien, le grand Dieu, dans fa bouche eft la parole. (Le terme dont ils fefervent la perfonifie. ) Il perte gagrite du Saint - Efprit en ces termes : Ventus feu Spiritus perfecius, \& finit par la création, en l'attribuant à un feul Dieu. C'eft le Dieu, dit-il, qui a fait le monde. C'eft, à ce qu'il me parut, le fens du texte que A $v$
j'examinerai de nouveau, \& que j'aurai foin de vous envoyer.

Depuis le mois d'Août de l'année 1736, la famine, qui dure encore, a dé folé tout ce pays, $\&$ a caufé une grande mortalité. La confolation que j’ai eu au milieu de tant d'objets affligeans, a été de conférer le baptême à deux mille deux cens quarante-deux Indiens, dont la plûpart étoient des enfans prêts d'expirer. Les autres Miffionnaires en ont pareillement baptifé un grand nombre, chacun dans leur diftriet. Je fuis, avec beaucoup de refpect, \&x.


## LETTRE

'Du Pere Saignes, Miffionnaire de la Compagnie de. Jefus, a Madame de Saint Hyacinthe, Religieufe Urfuline à Touloufc.

> A Atipakam, dans le Royaume de Carnate, ce 3 Juin 1736.

Madame;

## La paix de Notre Scigneur:

11 eft jufte que je vous rende le tribut de reconnoiffance que nous vous devons, moi \& mes chers Néophytes : ils font tous couverts de vos dons, car je partage avec eux les pieufes marques de votre libéralité, \& il ne s'en trouve aucun parmi eux qui, portant au col les croix, les agnus, \& les médailles dont vous m'avez envoyé une fi grande quantité, ne fe fouvienne dans leurs prieres des largeffes de leur généreufe bienfaitrice. Il y en a même plufieurs qui m'ont prié de donner à leurs enfans, lorfque je leur confere le baptême, le nom dụ faint \& de la $A, \mathbf{v j}$
fainte que vous portez: ainfi on en voit qui s'appellent Mouttou, ce qui fignifie Hyacinthe ; d'autres re nomment Mouttamel, qui veut dire Marguerite. Par ce moyen-id, votre nom eft connu \& révéré jufques dans ces terres harhares, \& vos faints protecteurs y font fpécialement invoqués.

Mais pour répondre à l'empreflement avec tequel vouts me priez de vous inftruire de ce qui me regarde, du progrès que fait la foi parmi ces peuples, $\&$ des exemples de vertu que donnent les noutveaux Fideles, je vais tacher de vous fatisfaire.

Je n'eus pas plutôt achevé d'apprendre la langue Tamoul; que jentrai dans la Miffion de Carnate. Je ne fuis éloigné que de trois lieues de la montagne fưr laquelle eft fituée la fameufe citadelle nommée Carnata, qui a donné fon nom à tout le pays. Mon Eglife eft bâtie au pied d'une grande chaîne de montagnes, d'où les tigres defcendoient autrefois en grand nombre, \& dévoroient quantité d'hommes \& d'animaux. Depuis qu'on y a élevé une Eglife au vrai Dieu, on ne les y voit phus paroître, \& c'eft une remarque que les Infidèles même ont faite.

J'ai une feconde Eglife à Arsar, où l'on compre plus de quatre mille Chrítiens; ceft une grande ville Maure. On lui donne neuf lienes de circuit, mais elle n'eft pas peuplée à proportion de fa grandeur. Le Nabab y fait fon féjour ordinaire Un Nabab eft un Viceroi nommé par l'Empereur du Mogol; ces fortes de Vice-Rois tont plus puiffans que le commun de nos Vice-Rois en Europe.
J'ai foin d'une troifieme Eglife à $V_{e}$ lour, âtre ville Maure également confidérable, \& la demeure d'un Nabab différent de cehí d'Araar. On y voit une forte citadelle, qui a double enceinte, avec de larges foffés toujours pleins d'eau, où l'on entretient des crocodiles pour en fermer le paffage aux ennemis. J'y en ai vu d'une grandeur tnorme. Les criminels qu'on condamne aux crocodiles, n'ont pas été plutêt jettés dans ces foffés, qu'à l'inftant même ils font mis en pieces \& dévorés par ces cruets animatux. Ce font les anciens Rois Marattes qui ont conftruit cette citadelle ; elle eft encore recommandable par un fuperbe pagode, qui fait main- tenant partie du Palais du Nabab.

A une journée de Velour, tirant vers le nord, ;'ai une quatrieme Eglife bâtie
dans une forêt, dont les arbres font finguliers : ils font extrêmement hauts, fort droits, \& dénués de toute branche.
Leur cime eft chargée d'une groffe touffe de feuilles où eft le fruit. Ce fruit eft doux, gros comme un pavie de France, \& couvert d'une efpece de cafque trèsdur. On le cueille en fon temps, \& on le met en terre : au bout de deux mois, il pouffe en bas une racine, \& en haut un jet; 'lun \& l'autre fe mange. Six mois après, on coupe certaines fewilles de l'arbre, grandes comme des éventails, \& qui en ont la forme, dont on couvre les maifons. La queue de la feuille eft large de quatre doigts, \& longue d'une coudée. Quand, après l’avoir fait fécher au foleil, on l'a bien battue, elle reffemble à la filaffe de chanvre, \& l'on en fait des cordes. Au tronçon, qui refte à l'endroit des feuilles qu'on a coupées récemment, on attache des vafes pour recevoir la liqueur quien découle. Cette liqueur eft belle, claire, douce, \& rafraíchiffante. Je ne le fçais que fur le rapport d'autrui; car je n'en ai jamais gôté. Il n'êt pas permis à des Sanias, ou pénitens, tels que nous fommes dans lidée de ces peuples., \& qui font profeffion de renoncer à tous les plaifirs du
monde, de boire une liqueur fi délicieufe, bien moins encore quand elle eft préparée, car elle devient très-forte, \& enivre aifément. Il n'y a gueres que les gens de guerre \& les Parias, gens de la plus vile Cafte, qui en ufent. On la prépare en la faifant bouillir, cuver \& purifier. Lorfqu'on l'a fait bouillir jufqu'à un certain point, elle s'épaiffit \& acquiert un dégré de confiftance, qui lui fait changer de nom $\&$ de nature. C'eft alors du fucre d'une couleur noirâtre qu'on met en groffes boules. Il eft d'un grand débit parmi nos Indiens, \& dans les pays étrangers où on le tranfporte. Lorfque l'arbre eft vieux, \& n'a plus de fuc, il devient d'une dureté extraordinaire; on le coupe $\& \&$ on en fait de fort beaux ouvrages \& d'exceb lentes boiferies pour les maifons.

L'utilité qu'on retire de ces fortes d'arbres, a beaucoup fervi a peupler cette forêt, où l'on voit un grand nambre de petites habitations. Dès que je fus arrivé à la mienne, j'eus peine à fuffire à toutes les vifites qu'on me rendit. Jentretins ces Indiens, chacun felon fa porte, de la loi fainte que je yenois leur annoncer. Hls me parurent édifiés $\mathbb{\&}$ contens, $\&$ plufieures me promirent

## 16 <br> Lettres ddifiantes

de venir dans la fuite écouter mesinftrac; tions. Dieu veuille que leurs promeffes foient finceres, \& qu'elles ne foient pas l'effet de leur politeffe.

Après deux jours de repos, je commençai mes courfes ackoutumées dans les villages, où je prêchai ouvertement. les vérités de la Foi. Déja fix familles entieres avoient ouvert les yetix à ces premiers rayons de lumiere, $\&$ penfoient férieufement à leur converf̧on. Mais un Brame, qui avoit de p’autorité dans ce lieu-là, vint à la traverfe, \& fe donna tant de mouvemens, quill détourna deux de ces familles de la réfolution qu'elles avoient prifes. Les quatres autres ne fe laifferent point ébranler. Une guérifon furprenante, dont ils avoient été témoins, fortifia leurs faints defirs. Des Infideles de leur connoiffance, qui avoient une fille mourante, crurent quils lui conferveroient la vie, sils pouvoient lui procurer le baptême. Ils l'amenerent à mon Eglife, \& comme cet enfant étoit à l'extrêmité, je ne fis nulle difficulté de la baptifer. Le lendemain elle fut parfaitement guérie. Le pere \& la mere demeurerent trois jours dans' mon Eglife pour commencer à fe faire inftruire ; \& oblijés de retourner
dans leutr village, ils partirent avec une forte réfolution de ne plus adorer que le vrai Dieu, \& de revenir au phutôt tecevoir les inftructions néceffaires, pourr fe mettre en état d'être admis au taint baptême.

Le pere de la catéchumene, grand dévôt de Routren, informé du changement de fa fille, quoiqu'il futt a une grande journée du village, partit fur Pheure pour la remettre, difoit-il, dans le bon chemin. Il ne la quitra point qu'il ne l'eût conduite au Pagode avec fon mari. Je fus bientôt inftruit de cette infidélité, \& dans l'excès de douleur qu'elle me caufa, je lui fis dire que fi elle ne retratooit au plutôt une démarche $\{1$ criminelle; pour ne rendre fes adorations qu'a l'Etre fuprême, que je lui avois fait connoitre, elle auroit tout $\mathfrak{a}$ craindre pour fa fille. Mes remontrances furent inutiles; l'enfant, ainfi que je l'avois prédit, fut frappée à l'inftant de fon premier mal \& mourut.

Affez près de ce village, étoit une veuve diftinguée dans le pays, qui depuis dix ans, fouffroit de vives $\&$ continuelles douleurs dans tout le corps, accompagnées de fréquentes défaillances, quila rendoient incapable du
moindre mouvement. Elle avoit employ inutilement pour fa guérifon tous les remèdes naturels; elle avoit eu recours avec auffi peu de fruit atrx temples des plus fameufes idoles. Ayant appris la guérifon fubite de cette jeune fille, dont je viens de parler, elle vint me voir; $\& \dot{x}$ au nom du Dieu qui avoit tendu la fanté à cette enfant, elle me pria de l'inftruire des vérités qu'il falloit croire pour recevoir le Baptềme. Elle demeura neuf jours dans l'églife, \& à mefure qu'elle s'inftruifoit, elle fe fentoit foulagée de plus en plus : enfin le dixième jour fe voyant tout-d̆-fait délivrée de fes douleurs, elle protefta qu'elle ne vouloit plus adorer que le vrai Dieu, \& partit pour aller publier parmi fes concitoyens, l'infigne faveur qu'elle venoit de recevoir.

A peine eut-elle fait quelques pas hors de l'eglife, qu'elle reffentit les atteintes de fes premieres douleurs, \& qu'elle retomba dans les mémes défaillances. Éle fe fit de nouveau ttanfporter dans l'églife, \& dès qu'elle m'apperçut : " Ah! " mon Pere, s'écria-t-elle, j’ai péché, \# il m'eft échappé d'invoquer Gan" gamma, ne croyant pas que, fans fon ${ }_{2}$ fecours, mon retour an village pût
\# être heureux \%. C'eft la coutume des Indiens, lorfqu'ils commencent quelque action d'implorer l'affiftance du Dieu particulier qu'ils adorent. Celle-ci adoroit le Gange, \& en portoit le nomp La déeffe du Gange, felon les Poëtes Indiens, eft la femme de leur Dieu Routren.

Je confolai cette pauvre veuve, qui reconnoiffoit fa faute \& la pleuroit amèrement. " Réparons-la, ma fille, " lui répondis-je, par une foi vive, \& " par de finceres adorations du feul vrai * Dieu, en qui vousdevez mettre uni* quement votre confiapce $\%$. Et en même temps, moi, \& tous les Chrétiens qui fe trouvoient dans l'églife'; nous nous profternấmes devant limage de Jefus-Chrift qui étoit fur l'autel. " A cette vue, ferois-je la feule, s'écria" t-elle en fanglotant, qui manquerai " de rendre mes hommages à mon Créa\# teur, \& à mon Liberateur $n$ ? Au même inftant elle fe leve, fe profterne comme nous, \& fe relève fans aucun fecours, \& jouiffant d'une pleine fanté. Pénétrée de joie \& de reconnoiffance, elle s'en retourna à fon village, oil $j$ 'efpère que fa foi ne fera point altérée par les perféc̣utions auxquelles elle doit sattendre.

20 Leives edifiatizes
Un trait tout récent de fermeté qu'a fait parôtre un de nos Néophytes, ne manquera pas, Madame, de vous édifier. Un foldat nouvellement baptifé, firt appellé par fon Colonel pour un exercice qu'il finfoit faire à fes troupes: il s'y rendit, \& oublia de mettre fon chapelet au col, comme il avoit accoutumé de le faire, pour ne laiffer ignorer à perfonne qu'il étoit Chrétien. Les foldats ne lui voyant pas ce figne de fa religion, le railerent, comme s'il avoit eu honte de le porter, \& qu'il eût abandonné ta foi. Le foldat, fans répondre un mot; part pour famaifon, \& revint avec fa femme \& fes trois enfans; portant tous dés médailles \& des chapelets à leur col. *Camarades, lear dit-11, voyez fi ma \# famille rougit du nom de Chrétien; " fçachez que ce beau nom fait toute * ma gloire, \& que plutôt que de le " ternir par une attion indigne, je * donnerdis ma tête, celle de ma femme, $\%$ de mes enfans, de mon pere, de ma \% mere, $\&$ de tous mes pareñs, $\&$ $"$ amis ".

- Ce difcours ayant été rapporté aus. Colonel, il fit venir le foldat, \& le queftionna fur la doctrine qu'on lui avoitenfeignée ; il hui fit rẹciter fes prières,
$\&$ le fit interroger par un Brame qui étoit à a fa fuite en qualité de fon Gourou. Ce foldat répondit d'une maniere fis jufte \& fi plaufible, que le Colonel en parut charmé. Ce bon Néophyte n'étant pas content de lui-même, parce qu'il ne fe croyoit pas affez habile, demanda avec inftance qu'on voulût bien lui accorder une andience dans trois jours, parce qu'il ameneroit avec lui le Catéchifte qui l'avoit inftruit, dont on feroit bien autrement fatisfait. «J'y confens, * dit le Colonel en riant, $\&$ fe tour" nant vers le Brame: Vous êtes notre "Doaeur, lui dit-il, je vous invite à " cette entrevue ". Le foldat s'étant rendu au jour mar: qué chezle Colonel avec fon Catéchifte, le fit annoncer. Le Brame, qui fe défoit de fes forces, voulant éluder une pareille converfation, demanda de quelle cafte étoit celui qui prétendoit entrer avec lui en difpute fur la Loi : on répondit qu'il étoit de la cafte Vellale, une des plus honorables qui foient parmi la cafte des Choutres. Le Brame hui fit dire, qu'etant d'une cafteinférieure a la fiemene,il hite lui étoit pas permis de saffeoir même auprès de lui. Le foldat ne fe contenta pas de cette réponfe, mais


## Lettres didifantes

s'adreffant au Brame : "Puifque ce Chou-
" tre, lui dit-il, n'eft pas digne de votre

* converfation, je vais chercher mon
" Gourou le Saniaff Romain. Dans quatre * jours il fera ici. Il n'eft pas néceffaire, * répondit le Brame, je pourrai le voir
" \& lentretenir dans un temps plüs \% favorable \%. Le foldat fit bien valoir ce refus du Brame, $\&$ il en triompha devant fes camarades infidèles, comme d'une victoire qu'il avoit remportée fur lui, à la honte de la doctrine infenfée, dont il amufoit un peuple ignorant \& crédule.

Les Brames font, comme vous fçavez, Madame, la plus haute nobleffe de ce pays; on peut dire même que c'eft la plus ancienne \& la plus fure nobleffe du monde; car il eft inoui qu'aucun de cette premiere cafte fe föit jamais méfallié. Ils font le's dépofitaires de la Loi, les Gouroux, ou les Prêtres des Dieux. Ils croiroient en effet s'avilir, s'ils s'entretenoient de religion avec un homme de la cafte des Choutres. En voici - un exemple affez récent. Un de nos - Miffionnaires sentretenoitavec un Brame qui l'étoit venu voir: la converfation tomba infenfiblement fur la religion. Le - Miffionnaire, qui ne fçavoit pas encores

Bien la langue, fe trouva embarraflés dans une occafion, où il ne pouvoit pas affez bien expliquer fa penfée. Son Catéchifte, qui etoit Choutre, voyant fon embarras, s'avifa de prendre la parole: Le Brame, en colère ; " De quoí \# te mêles-tu, lui dit-il, d'ofer parler * en notre prefence? Tais-toi, laiffe " parler ton Gourou; de quelque manière \# qu'il s'exprime, it me fait plaifir ; \# quand tu dirois la vêrité, je ne vou\# drois pas Yentendre de ta bouche *. L'idée qu'ont les Brames de l'excellence de leurr qualité \& de leurs perfonnes, eft fondée fur ce quills croyent \& qu'ils publient, qưils fonṭ nés de la tête du Dieu Bruma. Il y en a quife prétendent Bruma eux-mêmes. Du refte, voici comme ils diftribuent la naiffance au refte des hommes : Ils font natre leurs Rois des épaules de Bruma; c'eft après eux la feconde cafte : les Cometis de fes cuiffes, \& c'eft la troifiéme cafte; $\$$ de fes pieds les Choutres, qui font la quatrieme cafte. Chacune de ces caftes en renferme plufieurs autres; mais un homme d'une cafte inférieure, quelque mérite quill ait, ne peut jamais s'élever. à une cafte fupérieure.

Ce quill ye a de vrai, c'ef que ces

Brames, qui fe font femblables al leurs: fauffes Divinités, leur reffemblent parfaitement par leurs fourberies \& par leurs déréglemens. Ils ont communément de l'éprit \& dufcavoir; il n'en eft gueres parmieux qui ne conviennent que la Loi que nous prêchons eft fainte, \& que la leur ne pert lui être comparée ; mais Pattachement anx plaifirs de la vie, le refpect humain, la coutume, l'emportent fur toute conviction. S'il ne s'agiffoit que de raifonner \& de convaincre pour convertir les Indiens, toute l'Inde feroit bientôt Chrétienne.

Un Indien refpectable par fon âge $\& x$ par fon rang, que je preffois un jour plus fortement qu'a l'ordinaire, d'embraffer la loi célefte, ainfi qu'il l'appelloit, \& dont il faifoit fauvent lui-même l'éloge: " Volontiers, je l'embrafferois", me ré-
" pondit-il, fi vous pouviez empêcher

- les difcours qu'on ne manquera pas.de " tenir, fuir ce qu'à mon âge de 76 ans " je change de religion: Pour moi, dit * un Officier de guerre qui étoit préfent, " fi jovais autant d'efprit que vous, $\&$ " que je fuffe convaincu,' comme vous \# me paroiffez l'être, je ne balancerois " pas un moment; il faut fçavoir mé " prifer les frivoles difcours du monde.
- Puís m’adreflant la parole: $O$ pénitent
\# Romain, me dit-il, je ne fuis pas ca-
" pable d'entrer dans tous ces raifonne-
" mens : j’adore Vichnou, allumons du n feu dans une foffe, $i$ 'y ferai jetter un
" de mes foldats Vichnouvifes; vous,
" faites-y jetter un de vos difciples,
" celui qui en fortira fain $\&$ fauf, fans
" avoir eté endommagé par le feu, don-
" nera une preuve certaine de la plus
" grande puiffance du Dieu quiladore". Ma réponfe à une propofition fi peu raifonnable, fut celle qu'on a accoutumé de faire à ceux qui voudroient tenter Dieu. « Cette épreuve, lui ajoutai-je , - eft d'autant moins néceffaire, que Dieu
* daigne fouvent, par des prodiges, con-
* firmer à vos yeux les vérités faintes
- que nous vous annonçons. Sur quoi je * lui nommois une perfonne quil con\# noiffoit; allez la voir, lui dis-je, \& \# faites-vous raconter se quilui eft ar-
* rivé affez récemment \%.

Cette perfonne, dont je lui parlois; eft une dame Indienne, qui étant à l'extrémité, fit venir un de mes Catéchiftes, \& lui demanda le baptême comme un remede infaillible qui lui rendroit la fanté. Le Catéchife, après une courte inftruction fur ce facrement, Tome XIV.
\& fuir les obligations auxquelles il etrgage, la laiffa avec un grand defir de le recevoir. Au moment, qu'après avoir été inftruite, elle conçut ce faint defir, elle fe trouva beaucoup mieux, \& au bout de trois jours elle fut parfaitement guérie. Sa fanté une fois rétablie, elle négligea d’accomplir fa promeffe. Après quelques mois elle retomba dans fa premiere maladie: elle reconnut alors gue Dieu la puniffoit pour avoir différé de recevoir le baptême, $\&$ bien qu'elle fut d'une extrême foibleffe, elle fe fit porter à l'Eglife. Je la trouvai dans un preffiant danger de mort, \& je ne crus pas pouvoir lui refufer cette grace. Aufli-tôt, au grand étonnemeut de tous les affiftans, les forces revinrent, fon vifage reprit couleur, elle fe leva, \& retourna de fon pied à fa maifon, s'appuyant feulemént fur un de ceux qui P'avoient porté mourante à l'Eglife. Pendaṇt trois mois aucune Néophyte ne fit paroître plus de piété, plus de conftance, $\&$ de zèle: fa vertu étoit une prédication perpétuelle de la loi Chrétienne.
Lorfque je citois cette guérifon fi extraordinaire à l'Officier dont je viens de parler, je n'aurois pas pu lui faire le même eloge de cette dame. Les
continuelles perfécutions qu'elle eut à fouffrir dans fa famille, ébranlerent enfin fa conftance. On fit venir le Prêtre de la Divinité qu'elle adoroit amparavant. Ce miniftre du démon lui ayant impofé pour pénitence de fa faute prétendue, une groffe aumône qu'il s'appliqua dévotement à lui-même, lui arracha du col l'image du Sauveur qu'elle portoit, \& lui attacha le Lingan, figure infâme du dieu Routren, qui donne.le nom à toute la fede des Linganiftes. Cette malheureufe dame devint par-la auff payenne qu'elle l'étoit avant fa converfion; mais elle ne porta pas loin la peine de fon apoftafie. Sa maladie la reprit auffi-tôt $\&$ elle en mourut.

Je ne dois pas ometre que par un trait fingulier de la divine Miféricorde envers elle, le Pere Calmette, : qui n'étoit jamais defcendu du nord, paffa par mon Eglife, dont j'étois fort éloigné. La dame mourante, informée de Ion arrivée, le fit prier de la venir voir. Auffi-tôt que le Pere parut elle fe leva, $\&$, en préfence de fon mari, $\& \boldsymbol{d e}$ tous ceux qui étoient préfens, elle arracha le Lingan qu'on lui avoit mis au col, le jetta loin d'elle, détefta Routren, \& fondant en larmes, demanda pardon
$2 \$$ Lettres édifiantes
Dieu de l’avoir fi lâchement abandonné. Elle fit fa confeffion au Miffionnaire, \& peu après l'avoir achevée, elle mourut dans de grands fentimens de repen: tir, \&x d'efpérancé en la miféric̣orde de Dieu.

Les perfécutions domeftiques font plus à craindre pour ces nouveaux fir deles, que des perfécutions plus grandes qui viennent de la part des étrangers. Le Prince nommé Timmaraiken, dans les Etats duquel eft cette églife, eft tout-à-fait contraire à la loi Chrétienne, \& elle eft fouvent l'objet de fes invectives. Il a déclaré infame un foldat ${ }_{2}$ \& l'a chaffé du fervice $\&$ de la ville, par la feule raifon quil écoutoit les inftructions qui fe font à l'églife. Pài cependant jufques dans fa Cour trois famillẹs de Catéchumenes, qui ne crai-. gnent point de s'attirer fa difgrace, \& qui font prêts à tout fouffrir plutôt que d'abandonner la foi.

Un Brame, Intendant de ce Prince, paffant par un village de fa dépendance, vit plufieurs perfonnes affemblées autour d'un de mes Catéchiftes, qui leur expliquoit la loi Chrétienne, Il s'arrêta, \& kayant appelle, il lui demanda qui il Śteit, quelle éteit fa cafte, quel étoit fon
emploi, \& de quoi traitoit le livre qu'il tenoit à la main. Le Catéchifte ayant fatisfait à fes queftions; le Brame prit le livre \& le lut. Il tomba juftement fur un endroit qui difoit, que les Dieux du pays n'étoient que de foibles homimes. "Voila une rare doctrine, dit le "Brame, je voudrois bien que vous \# entrepriffiez de me le prouver. Mon"fieur, répondit le Catéchifte, il ne " me feroit pas difficile de le faire, fi \#) vous me l'ordoŕniea. S'il ne tient " qu'à cela, reprit le Brame, je vous " l'ordonne \%. Le Catéchifte commença
à réciter deux ou trois faits de la vie de Vichnoz, c'étoit des vols, des meurtres, des adulteres. Le Brame voulut détourner le difcours; le Catéchifte, fans fe laiffer donner le change, le preffa davantage. Le Brame s'appercevant trop tard qu'il s'étoit engagé dans la difpute, fans faire attention à fa qualité de Brame, \& ne fçachant plus comment fe tirer d'embarras avec honneur, s'emporta violemment contre la lai Chrétienne. "Loi de Pranguis, dit-il, " loi de miférables Parias, loi infâme.
\% Permettez-moi de le dire, répliqua le " Catéchifte, la loi eft fans tache: le * foleil qui eft également adoré des Biij
"Brames \& des Parias, ne doit point " être appellé foleil de Parias, quoi* que ceux-ci l'adorent ainfi que les " brames ".

Cette comparaifon irrita encore davantage le Brame, \& il n'y répondit que par plufieurs coups de bâton dont il frappa le Catéchifte. Il lui porta entre autre un coup fur la bouche, dont toutes fes dents furent ébranlées, \& il le fit chaffer du village comme un Parias, avec défenfe à lui d'y reparoître; \& aux habitans de lui donner jamais de retraite. "C'eft ainfi, dit le Brame, que " pour la premiere fois il faut traiter ces
"Prédicateurs d'une loi nouvellé qui
*) renverfe l'Etat, \& qui détourne les
" peuples du culte de nos Dieux ; \& fi
$*$ cela leur arrive une feconde fois, il
\# faut leur couper la tête, comme on
n fait dans le Royaume de Maiffour. Ce

* ne font pas la les maux que nous
$\Rightarrow$ craignons, dit le Catéchifte, au con\# traire, je regarde comme un bonheur
* les mauvais traitemens que vous me
\# faites; \& fi dès aujourd'hui, fans àt-
$\rightarrow$ tendre à un autre temps, ma tête
* vous eft agréable, je vous l'uffre en * témoignage des vérités que je pre$n$ che $n$.

Lorfque mon Catéchifte, de retour à Péglife, me fit le détail de ce qu'il venoit de fouffrir, \& que je vis for vifage encore enflé \& fes dents ébranlées, je ne pus retenir mes larmes, \& je l'embraffai tendrement. J'aurois fort fouhaité d'avoir été à fa place; mais je n'ai pas encore été jugé digne de rien fouffrir pour Jefus-Chrift, fi ce n'eft des mépris, des infultes, des injures, $\&$ de vaines menaces qu'on m'a fait quelquefois de m'arracher la langue, de ne faire couper les pieds $\&$ fendre la tête en deux. Demandez pour moi au Seigneur qu'on ne s'en tienne point à des menaces inutiles.

Cependant pour l'honneur de la Religion, je crus devoir informer le Prince des mauvais traitemens faits fans aucune raifon à mon Catéchifte, \& lui en demander juftice. Il me fit réponfe que le Brame mécontent du fervice s'étoit retiré hors de fes Etats: fur quoi je' lui fis dire que, puifque cet Officier ne dépendoit plits de lui, il ne trouvat pas mauvais que je m'adreffaffe au Na bab de Velour, au pouvoir duquel il ne pouvoit manquer d'être, en quelque lieu qu'il fe fût retiré. Le Prince m'envoya un exprès pour me dire, qu'il

## 32 . Lestres édifiantes

feroit revenir fon Intendant, \& que j'euffe à lui envoyer le Catéchifte maltraité, \& qu'il examineroit cette affaire. Ils parurent l'un \& l'autre en préfence du Prince, \& toutes chofes ayant été murement examinées, te Confeil décida que l'Officier avoit tort. Sur quoi le Prince lui ordonna de faire excufe au Catéchifte, \& de lui donner dui betel en figne de réconciliation, d'eftime \& d'amitié ; ce qui fut exécuté.

Le furlendemain $j$ 'envoyai faire mes remercimens au Prince, en le priant de vouloir bien m'accorder la permiffion de prêcher, \& de faire prêcher librement dans fes Etats la Religion Chrétienne. «Le Saniaffir , répondit le Prince, * a la permiffion qu'il demande; il n'a \# rien à craindre : fi quelqu'un eft défor\% mais affez hardi pour lui faire de la " peine, je fçaurai l'en punir d'une \# maniere exemplaire. Il peut s'affurer " de mon amitié". Autant que l'infulte faite à la Religion avoit été publique, autant la réparation fut selle éclatante. Durant les huit jours que cette affaire traîna à Toumandé, où réfide le Prince, la loi de Dieu fut plus prêchée \& plus annoncée aux grands, qu'elle ne l'avoit été depuis trente ans dans cette Cour.

Je prévois, Madame, une objetion que vous mallez faire, $\&$ qui eft toute naturelle. Eft-il poffible, me direz-vous; que ce Prince en ait agi fi poliment avec vous, \& qu'en même temps il foit fi fort oppofé au Chriftianime? Cela s'accorde, Madame, parce quil eft encore plus politique qu'ennemi de notre fainte Religion. Il eft tributaire du Nabab, \& il ne peut ignorer. que ce Nabab m'honofe de fa protection. Il y a peu de temps que ce Seigneur m'envoya chercher par deux Officiers Brames, pour adminiftrer les derniers facremens à un de fes Médecins, qui eft né dans le Royaume de Canara. Malheirreufement, quelque diligence que $j$ 'euffe fait, je le trouvai mort à mon arrivée. Le Nabab qui l'aimoit tendrement, en fut fort affligé. Il ordonna que tous.les Chrétiens de fa Cour fe rendiffent fous les armes aux funérailles, avec un dètachement de cavalerie \& d'infanterie Maure. Après qu'ils eurent fait quelques décharges de la moufqueterie fur le tombeau, on diftribua aux pauvres de groffes aumônes pour le repos de l'ame du défunt.

Auffi-tôt que je fus arrivé dans ma petite maifon à $V$ elour, $j$ 'envoyai faluers

## 84

Letitres' ddifäntes
de Nabab par les Brames qui m’avoient accompagné. Le Nabab me fit faluer à fon tour, \& m'envoya le battiam: c'eft la nourriture de chaque jour, qui confifte en une mefure de riz, une demimefure d'une forte de pois du pays, du beurre, \& quatre pieces de monnoie de cuivre, faifant la valeur d'un fol, pour acheter du poivre, du fel \& du bois. C'eft la maniere la plus honorable \& la plus polie tont les grands reçoivent les étrangets. Je fus traité de la même maniere pendant quinze jours que ce Viceroi me fit refter à Velour: pour terminer, felon les regles de la loi Chrétienne, quelques différends furvenus entre les Chrétiens de fa Cour.Ces affaires étant terminées, il me fit dire quill vouloit me voir avant mon départ, \& quill m'enverroit chercher.

Le lendemain matia vint un Officier de la Chambre avec un Ecuyer qui me faifoit conduire un cheval magnifiquement caparaçonné de l'écurie mêmé du Nabab. Je montai deffus fuivi de ces deux Officiers, \& de quatre de mes difciples. Etant arrivéà la premiere porte, je fus reçu par deux autres Officiers de la garde \& par fix foldats, qui m'ayant fait traverfer une grande cour ; me re-
mirent à une feconde porte entre les mains d'autres Officiers. Ceux-cime conduifirent au travers d'une autre grande cour dans une longue gallerie, où le Nabab étoit affis fur une effrade couverte d'un riche tapis. Toute fa Cour étoit debout fur les deux ailles de Peftrade. Je fus annoncé $\&$ précédé par. un Officier qui tenoit une baguette d'argent à la main, \& qui me mena jufquau bas de l'eftrade. Le Nabab m’ayant fait figne dè monter, fe leva, m'embrafla, \& me prenant par la main, me fit affeoir auprès de lui. Je lui préfentai quetques bagatelles que je fairois porter par un de mes difciples; car ce feroit manquer a la politeffe, lorfqu'on vifite un Grand, de ne lui pas offrir quelque chofe. 1 l me fit diverfes queftions fur le gouvernement, fur les moeurs \& les ufages d'Europe. Mes réponfes parurent le fatisfaire ; mais ce qui lui fit fur-tout plaifir, c'eft que je lui parlois la langue Maure, qui eft fa langue naturelle. Cependant l'heare de l'audience publique approchoit. II fit apporter dans un. grand baffin d'argent du betel, \& m'en donna: c'eft un préfent que font les Grands à ceux qu'ils honorent de leur eftimé, i\& de leur amitié Je le reçus, \& le B vj
donnai à garder à un de mes diciples: .Vous fçavez fans doute, Madame, qu'on appelle betel les feuilles d'un certain arbriffeau odoriférant, que mangent les Indiens, \& qui eft pour eux ungrand régal.

Ce Seigneur Mufulman a une eftime finguliere pour les Chrétiens; il en 2 une compagnie de vingt-cing hommes, qui font tour-à-tour la garde au Palais. La Religion perfécutée trouve toujours en fa perfonne un appui contre la fureur des Princes Gentils. Nous avons dans fes troupes un grand nombre de Chrétiens, qui ne manquent pas, lorfqu'ils font en campagne, de s'affembler tous. les Dimanches à un certain fagnal qui fe donne. Là, un chef Chrétien, fage \& prudent, à qui j’ai donné le foin de veiller fur tous les Chrétiens de l'armée; leur dit la priere, leur donne des avis? \& impofe des pénitences à ceux quí ont fait des fautes qui en méritent. Au retour de la campagne, ce Catéchifte d'armée me rend compte de tout ce qui s'eft paffé. Il m'a rapporté un trait remarquable, arrivé dans la derniere cam* pagne qu'on a faite fur les frontieres dut Royaume de Tanjaour.

Un détachement de l'armée Maure fur des ennemis. A cette nouvelle, la plupart des habitans fongerent à prendre la fuite; une femme, du nombre des fuyards, fut arrêtée par un foldat Maure, qui, après lui avoir arraché fon collier $\&$ fes bracelets qu'elle ne vouloit point donner, levoit déja le fabre pour la tuer. Cette pauyre femme fe jettant à genoux: " La vie, s'écria-t-elle, je vous la demande $\Rightarrow$ au nom du vrai Dieu que jadore $\%$. Un foldat Chrétien, qui étóit de ce détachement, jugeant que cette femme étoit Chrétienne : «Arrête, camarade, \# dit-il au foldat Maure, grace pour ur $\Rightarrow$ moment, ne frappe pas encore. Il $\#$ savance, \& demande à cette femme * fi elle étoit Chrétienne. Oui, dit-elle; " je fuis Chrétienne; ant nom de Dieu " accordez-moi la vie. Ne craignez rien, $\geqslant$ lui répondit le foldat, je fais pareil\# lement Chrétien \%. Et auffi-tôt il hui fit rendre fon collier $\&$ fes bracelets. Cette pauvre femme, quoique tranfportée de joie, avoit encore une autre inquiétude. "Hé! que deviendra, s'é" cria-t-elle, l'églife que nous avons $\Rightarrow$ dans le village? Notre Pere n'y cft " pas \%. Au même inftant le foldat Chrér tien recommanda cette femme à fon caj Lour, envoya promptement arborer fon pavillon à l'églife; cela fut fait avant que le détachement arrivât au village. Ainfi, il n'y eut, dans ce lieu-là, que l'Eglife qui fut fauvée du pillage $\&$ de lincendie.

Ce même Général Maure fit délivrer, il y a deux ans, un de nos Miffionnaires qui avoit été fait prifonnier de guerre par un parti, dans le Royaume de Trichirapali; \& en dernier lieu, il a appaifé une violente perfécution que le Roi de Tanjaour avoit excitée contreles Chrétiens. Le Pere Beski, qui fe trouva alors le plus près de l'armée, alla l'en remercier, \& il en fut recuu avec les plus grandes marques de diftinction. Il fera dans la fuite fort important d'apprendre la langue Maure, pour cultiver l'amitié dont ces Seigneurs Mahométans nous honorent. Vous ne fçauriez croire de combien d'embarras ils m'ont tiré. $\because$ L'extrême mifere, qui depuis deux ans a été géniérale dans tout le Carnate, pous a entevé un grand nombre d'an-
eiens Chrétiens. Pendant ces deux an-nées-là, il n'eft pas tombé tune feule goutte de pluie; les puits, les étangs. plufieurs rivieres même ont été à fec: le ris, \& tous les autres grains ont été brûlés dans lès campagnes, \& rien n'étoit plus commun parmi ce pauvre pellple; que de paffer un \& deux jours fans rien manger. Des familles entieres, abandonnant leur demeure ordinaire, alloient dans les bois pour fe nourrir, comme les animaux, de fruits fauvages, de feuilles d'arbres; d'herbes, \& de racines. Ceux qui avoient des enfans, les vendoient pour une mefure de ris; d'autres, qui ne rrouvoient point à les vendre, les voyant mourir cruellement de faim, les empoifonnoient pour abréger leurs fouffrances. Un pere de famille vint me trouver un jour: " Nous mourrons de - faim, me dit-il; ou donnez-nous de ' quoi manger, ou je vais empoifonner " ma femme, mes cinq enfans, \& en" fuite je m'empoifonnerai moi-même re. -Vous jugez bien que dans une occafion pareille, on facrifie jufqu'a fes propres befoins. Au milieu de tant de matheurs, nous n'avons eu qu'une feule confolation, c'eft de donner le faint baptême 4 une infinité d'enfans de parens infide:
les. Le jour de fainte Hyacinthe; qu' étoit votre fête, je donnai votre nom à un enfant qui s'envola au Ciel le même jour, \& qui prie maintenant pour vous.

Arear eft une grande ville où la famine faifoit les plus grands ravages, \& c'eft auffi le lieu où l'on prioit avec le plus de ferveur pour obtenir de la pluie. Le Nabab, en habit de Fakir, c'eft-àdire, dẹ pénitent Mahométan, tête nue; les mains liées avec une chaîne de fleurs, \& trainant une chaine pareille qu'il avoit aux pieds, accompagné de plufieurs Seigneurs de fa Cour, tous dans le même équipage, fe rendit en grande pompe à la Mofquée, pour obtenir de la pluie au nom du Prophète Mahomet. Ses vœux furent inutiles, \& la féchereffe continua à l'ordinaire. Quelque temps après un fameux pénitent Gentil, que les infideles regardoient comme un homme $\dot{2}$ miram cles, fe mit tout le corps en lang, en le déchiquetant avec un couteau bien affilé, en préfence de tout le peuple; \& promettant une pluie abondante. Il ne fut pas plus exaucé que le Nabab. Enfin, quatre mois après un chef des Fakirs fe fit enterrer jufqu'au col, bien réfolu de demeurer en cet état jufqu'à ce que la pluie fut venue, Il paffa ainfi
deux jours $\&$ deux nuits, ne ceffant de crier de toutes fes forces au Prophète, qu'il devoit accorder de la pluie, \& qu'il y alloit de fa gloire. Enfin, il perdit patience, \& le troifieme jour il fe fit déterrer, fans qu'il fût tombé une feule goutte de pluie, bien quail l'eît promife avec tant d'affurance.

Comme les befoins de nos Eglifes, \& de différentes Chrétientés que nous cultivons, nous obligent à de longs \& fréquens voyages, vous jugez aflez:, Madame, combien nous avons ell $亠$ fouffrir durant de fi étranges chaleurs, dans un climat d'ailleurs qui eft fi ardent de lui-même. J'ai changé jufqu'à trois fois de peau; elle tomboit par lambeaux à-peu-près comme elle tombe aux vieux ferpens; ce qui me faifoit de la peine, c'eft que la peau nouvelle qui revenoit n'étoit pas plus noire que la premiere; la couleur blanche, comme vous fçavez, n'eft pas favorable en ce pays-ci, à caufe de l'idée de Pranguis que ces peuples y ont attachée. Quand, dans un jour de marche, nous trouvions un peu d'eau toute bourbeufe, nous nous croyions heureux, \& elle nous paroiffoit excellente. Une fois la nuit nous furprit dans un bois, fans avoir purien coucher fous un arbre, après avoir allumé du feu, pour écarter les tigres, les ours, \& les autres bêtès féroces. Malheureufement le feu s'éteignit pendant notre fommeil, \& nous fûmes tout-à-coup réveillés par les cris affreux d'un tigre qui s'approchoit de nous. Le bruit que nous fimes, \& le grand feu que nous allumâmes promptement, l'éloignerent, mais vous penfez bien qu'il ne nous fut pas poffible de fermer les yeux le refte de la nuit.

Il y a, Madame, une providence particuliere de Dieu fur les Miffionnaires, qui les préferve, \& de la dent du tigre, \& de la morfure des ferpens, qu'on trouve en quantité dans ce pays-ci. C'eft ce que plufieurs fois j’ai éprouvé moimême. Un jour que vers'midi j'étois eztrêmement fatigué d'une marche pénible, je me repofai fous un arbre où je m'endormis. Un moment après je fus réveillé par les cris extraordinaires d'un oifeau qui fe battoit fur cet arbre avec un ferpent. Le ferpent, mis en fuite, defcend de l'arbre, \& s'élance fur moi. Le mouvement que je fis en me levant l'empêcha de m'atteindre. Il étoit long de quatre pieds, \& parfaitement verd. Cette forte
de ferpent fe tient ordinairement fur les arbres, $\&$ ne s'attache qu'aux yeux des paffans, fur lefquels il fe jette.

Une autre bis.il neas'en fallut prefque rien que je ne fuffe piqué d'une couleuvre, qui s'étoit gliffée le foir dans ma chambre, fans que je m'en fuffe apperçu. Le mouvement qu'elle fit la nuit fur moi, pendant que je dormois, me réveilla, \& je la jettai fort loin. J'allumai auffi-tôt du feu, \& j’appellai un de mes Difciples, qui m'aida à la tuer. Ce qui me furprit, c'eft qu'elle fe défendoit également des deux extrémités du corps, fans qu'il nous fût poffible de diftinguer la tête de la queue. Le lendemain je l'examinai à mon aife, \& je me convainquis, par mes propres yeux, d'une vérité dont $j$ 'avois toujours douté, fçavoir, qu'il y eût des ferpens à deux têtes. Celui-ci en avoit réellement deux, dont les morfures font également mortelles. De la premiere, qui eft la mieux formée, il mord; \& la feconde, qui n'a point de dents comme la premiere, eft armée d'un aiguillon dont il vous pique.

Le plus gros ferpent que j'aie encore vu, c'eft le ferpent d'un Pagode, qui eft auffigros que le corps d'un homme,

44 Lettres édifiatztes
\& loñg à proportion de fa groffeur. Ont a accoutumé de lui offir, fur un petit tertre fait exprès, des agneaux ${ }^{5}$ de la volaille, des œufs, \& autres chofes femblables qu'il dévore à l'inftant. Quand il eft bien repude ces offrandes, ilfe retire dans le bois voifin, qui lui eft confacré. Auffi-tôt qu'il m'apperçut, il fe dreffa de la hauteur de deux coudées, \& toujours les yeux attachés fur moi, il enfla fon col, \& pouffa d'affreux lifflemens. Je fis le figne de la croix, \& me retirai bien vîte. Ce ferpent eft le dieu particulier qu'on adore dans ce Pagode. Les uns croyent quil foutient \& porte le monde fur fa tête, d'autres fe font imaginés que c'eft fur lui qu'eft couché Vichnou, \& porté dans la mer de lait. A ce feul trait, connoiffez, Madame, dans quelles profondes ténebres font enfevelis ces pauvres peuples, au falut defquels nous travaillons.
Je reviens à un nouveau trait de fermeté qu'a fait paroître un de nos Catéchumenes, \& qui a renda la Religion vénérable aux infideles même. Il y avoit quelque tems quil venoit affidument $亠 幺$ léglife, lui \& fa famille, pour fe faire inftruire, \& fe difpofer au baptême. Or le dénonça au chef de fon village; celui:
ci l'ayant fait venir, lui demanda s'il étoit vrai quill eût deffein d’abandonnep la loi de fes Peres pour adorer un Dieu étranger. Le Catéchumene répondit ingénuement quill ne vouloit plus vivre fous l'empire du démon, \& que l'Etre fuprệme, qu'il adoroit, étoit le créateur de tout l'univers, $\&$ le feul maitre д̀ qui nous devions nos hommages. Le chef irrité de cette réponfe, après bien des menaces, fit venir le Gourou pour le tamener avec douceur au culte des Idoles. Le Gourou n'ayant pu tant foit peu l'ébranler, il fut ordonné que la porte de fa maifon feroit murée ; on le déclara déchu de fa cafte, on lui attacha fur le dos une pierre tres-pefante, qu'on lui fit porter pendant fix heures au milieni de la rue, \& au plus fort de la chaleur, après quoi on le chaffa hors du village.

Ayabt été bientôt informé d'un traị tement fiindigne, jenvoyai fur le champ un de mes C̣atéchiftes pour fortifier le Catéchumene, \& faire des riemontrances de ma part au chef du village. Comme ces remontrances furent inutiles, je fis porter mes plaintes au Gouverneur Maure de qui dépendoit le village, aveç mon détail de toutes les violences quor
y avoit exercées. Le Gouverneur cita à fon tribunal, \& le chef du village, \& le Pandaran (c'eft le nom du Catéchumene ). Le premier s'y rendit accompagné des habitans les plus mutins, \& de plus de cinquante Andis, qui font des Religieux Indiens, ennemis déclarés de la Religion. Le fecond y alla, accompagné de mon Catéchifte, qui n'avoit garde de l'abandonner. Auffi-tôt quils parurent : «Si le Pandaran, dit * le Gouverneur, mérite d'être dégradé, " je ne m'y opfofe point, mais il eft * jufte de l'écouter, quil dife fes rai* fons, \& vous direz les vôtres \%. On y confentit de part \& d'autre.

Le Gourou commença le premier, \& après avoir fait l'éloge de Bruma, de Vichnou, \& fur-tout de Routren, qui étoit fa principale Divinité, il dit qu'on ne pouvoit abandonner le culte de Routren; fans contrevenir aux loix les plus anciennes \& les plus inviolables du pays; \& que celui qui devenoit coupable d'un fi grand crime, méritoit d'être dégradé, privé de fes biens, \& banni de fa patrie. Ces paroles furent reçues avec un applaudiflement géméral de la part des Infideles. Le Cätéchifte eut ordre de parler à fon tour. Il exs
pora Tes principaux caracteres de la Di vinité, $\&$ il montra qu'aucun de ces caracteres ne pouvoit convenir à Rozuten, \& qu'ils ne convenoient tous qu'a l'Etre Suprême adoré des Chrétiens. Sur quoi le Gouverneur linterrompant, demanda au Pandaran, fi c'étoit-la le Dieu qu'il adoroit. "Oui, répondit le Catéchu* mene, c'eft cet unique vrai Dieu que \# j’adore depuis un mois que j’ai le * bonheur de le connoître; Routren " n'eft qu'un homme qui s'eft rendu * infâme par fes crimes. Le Gourou \# vient de faire fon éloge; peut-il nier
" ce que nos hiftoires nous racontent \# de fa naiffance; de fa mere, nom" mée Parachatti; de Bruma fon frere " aîné, auquel il coupa la tête; du re" pentir qu'il eut de fon fratricide; de " fa retraite dans un défert pour en * faire pénitence, $\&$ où cependant il * commit les plus grandes abominations \# \& de toutes les efpeces? " Le Gourou \& les Andis voyart qu'il alloit découvrir bien des myfteres diniquité, l'interrompirent par leurs cris, \& par les injures dont ils l'accablerent. Le Gouverneur qui reconnoiffoit le vrai Dieu aux traits dont le Catéchite l'avoit dépeint , \& qui d’ailleurs, felon les
principes de fa loi, révéroit Jefus-Chrift comme un grand Prophête, impofa filence à ces mutins, après quoi, de concert avec fes Officiers, il prononça que le Pandaran méritoit les plus grands éloges, d'avoir abandonné Routren pour adorer le vrai Dieu, \& qu'ainfi il devoit être maintenu dans tous fes biens \& dans tous fes honneurs. Cette décifon excita un grand tumulte parmi les Andis, \& les autres Gentils qui attendoient au-dehors quelle feroit liffue de cette difpute. Ils demanderent une nouwelle conférence, à laquelle ils feroient venir le grand Gourou de Tirounamaley : che leur fut accordée, \& mon Catéchifte m'en fit informer auffi-tôt. Je lui mandai de faire fçavoir à tout le monde qu'il y a long-temps que je fouhaitois une pareille entrevue avec un homme d'une fi grande réputation, \& que je me rendrois au palais du Gouverneur dès qu'il y feroit arrivé. Le grand Gourou ayant appris ma réfolution, s'excufa d'y comparoitre, fur ce que le Gouverneur ayoit montré trop de partialité, \& me fit dire quil m’appelloit au tribunal du Roi de Gingi. Comme j'avois toute ma confiance en Dieu, je ne redoutai point ce tribunal infidele, je fis réponfe qu'il n'avoit

D’avoit quà me marquer le jour, \& que je $\mathrm{m}^{3}$ y trouverös ponftuellement. - La dignité de grand Gourou eft la plus grande qui foit dans la Religion Paienne. C'eft lui qui nomme \& établit les Gouroux fubalternes; il décide en dernier reffort des affaires de la Religion. Son emploi cft de prier, de jêtner, de fe laver fréquemment pour l'expiation des péchés des hommes, de donner à ceux de fa fette des avis \& des inftructions: fa juriddietion pour le fpirituel s'étend à toute une province : il a des revenus très-confidérables, $\&$ les peuples ont pour lui un refpect qui va jufqu'a la vénération; on s'eftime heureux qu'il daigne recevoir ce qu'on lui préfente; s’il donne lui-même à un de fes difciples la feuille fur laquelle il mange, c'eft une diffinction pour celui qui la reçoit.

Tel eft le grand Gourou qui m'avoit fait propofer une conférence au tribunal du Roi de Gingi, \& qui n'y penfa plus, quand il fçut que $j$ 'acceptois fes offres. Ce tefus a été un fujet de triomphe pour nos Chrétiens, \& a fort décrédité le grand Gourou dans l'eprit des Infideles. Deux familles idolâtres de ce village font déja venues à l'églife pour tcouter les infruations, \& fe préparer Tome XIF.

「Yo . Letitres edifiantes
au baptême.- Il y a apparence qu'elles feront fuivies de plufieurs autres. Le feul figne de vie que donna le grand Gourou, fut d'ordonner qu'on retirât le Lingan du Catéchumene; de crạinte qu'ill ne fût prophané. Ce Lingan, comme je l'ai déja dit, eft une figure infame du Dieu Routren: fes dévots le portent pendu au col dans une petite boëte d'argent. Sills venoient à le perdre, de quelque maniere que ce foit, c'eft un. crime qu'il leur faut expier par des jeûnes \& d'effroyables pénitences, auxquelles on les condamne pour le refte de leurs jours. Les Andis ayant donc demandé le Lingan à notre Profélyte, il répondit qu'il l'avoit jetté dans la riviere. A ces mots, les Andis fe frapperent la poitrine, fe jetterent par terre, fe vautrant dans la pouffiere, $\mathbf{\&}$ criant de toutes leurs forces, que ce malheureux avoit déshonoré Routren, \& qu'il méritoit la mort. La femme du Catéchumene, qui craignoit que danis ce tranfport de fureur, on ne fe jettat fur fon mari, \& qu'on ne le mit en pieces; appella promptement quelques foldats Chrétiens' de la fuite du Gouverneur, qui garderent fa maifon, \& en écarterent ces furieux.

## © curizufes.

$\therefore$ Le Gouverneur, informé peu apres de ce tumulte, envoya quatre foldats pour lui amener le. Chef du village, auquel il ne donna que deux heures pour chaffer tous les Andis hors de la banlieue, avec ordre de laiffer au Pandaran la liberté entiere de profeffer fa Religion, lui ajoutant que sill entendoit parler encore de cette affaire, il le feroit châtier févèrement lui, $\&$ tous ceux qui auroient linfolence de contrevenir à fes ordres. Les Andis fe retirerent, \& le Pandaran demeura tranquille. Il vient fouvent à l'églife avec tous ceux de fa famille, \& je compte leur adminiftrer le baptême dans peu de jours. Tout étant ainfi appairé, j'envoyai remercier le Gouverneur de la protection dont il nous avoit honoré; il me fit affurer de fon amitié, en me priant d'avoir recours à lui dans toutes les occafions ou il pourroit me faire plaifir.

Quelque temps après je partis pour une autre églife, qui eft à Courtempetti. Il me fallut paffer par Tirounamaley, c'eft-à-dire, la fainte Montagne, une des plus anciennes \& des plus fameufes villes de cette péninfule, òt j’’eus la curiofité de voir le temple, dont les Indiens racontent tant de merveilles. Ce temple
reffemble à une citadelle, il eft ent vironné de foffés \& d'une forte murąille de pierre de taille, \& a bien un quart de lieue de circuit. Sa forme eft quarrée, chaque angle eft fanqué d'une tour quarrée prodigieufement haute. Les façades fonnt ornées de repréfentations de toutes fortes d'animaux; elles font terminęes en tombeau foutenu aux quatre coins de quatre taureaux, \& furmonté de quatre petites pyramides. Sous chaque tour eft une vafte falle, où l'on conferve les chars des Dieux, \& plufieurs autres meubles du temple. Il n'y a qu'une feule porte à l'orient, fur lam quelle eft une cinquieme tour, plus belle que les autres, \& chargée d'ouvrages de fculpture jufqu'au haut. La perfpective $y$ eft fi biẹn ménagée, qu'a proportion que la tour s'éléve, les figures y font auffi plus grandes. Cette tour s'appelle la tour de Vichnou, parce qu'on y a repréfenté les neuf métamorphofes de cette fauffe Divinité, Il vous faut dire, Madame, que, felon la Théologie Indienne, remplie des fables les plus extravagantes, leur Dieu Vichrou s'elt métamorphofé juiqu'à neuf fois: $1^{\circ}$. en poiffon; $2^{\circ}$. en tortue; $3^{\circ}$. en cochon; $4^{\circ}$, en hommerlion, epforte que la moie
tié inférieure da corps eft lion, \& la partie fupérieure eft homme; $\xi^{\circ}$. en Brame; $6^{\circ} .7^{\circ}$. \& $8^{\circ}$, en un Roi', nómimé Ramen, qui eft ne trois fois fous la méme figure; $9^{\circ}$. en un héros'; nommé Chrifīen.

La falle, qui eft fois cette tour de Fichnou, fert de corps-de-garde à des foldats qui veillent à ce qu'll n'arrivé point de défordrès. Qurañd dés étrangers de confidération fe prefentent; on leúr fait l'honneur de leur donner un foldat \& un gardien du temple, qui les conduit par tout. En entrant dans cette vafte enceinte, qui eft toute pavte de pierres de taille, on voit d’abord la façade dúd temple, qui a foixante pieds de hauteur, \& eft ornée de quatre corniches d'un travail bifarre. Sur les corniches; on à placé de diftance en diftance des ftatues des Dieux. La longueur du temple eft d'environ cent cinquante pieds fur foixante de largeur: Ea vonte elt foutenue de deuk rangs de piliers chargés des hiftoires de Bromia: les murailles font couvertes de peintures à lhuile, qui repréfentent des facrifices $\&$ des danfes fort immodeftes. Le fond du temple eft rempli par fix colomines, fur chaciune defquelles eft poré ure Déeffe, tenant
des fleurs en fes mains. On eft frappé de voir entre les colomnes une flatue de Rouitren d'une taille gigantefque, qui eft de bout, tènant de la main droite un fabre nud, ayant des yeux étincellans; \& un air terrible: auffi l'appelle-t-on le Dieu deftructeur. Un taureau furieux qui eft fa monture ordinaire, eft placé en dehors, à l'entrée du temple, fur un piedeffal haut de quatre pieds, ayant la tête tournée vers la prétendue Divinité. Ce taureau, qui eft d'une grandeur naturelle, eft fait d'une feule pierre noire, auffi polie que le marbre. C'eft, à mọn goût, la figure la plus réguliere \& la plus hardie que jaie vu dans.ce lieu-la, \& elle me furprit véritablement; tout le refte me parut peu naturel, gêné \& fans vie.

En fortant du Temple, on trouve du côté da fud une belle efplanade, au bout de laquelle on voit un fort grand étang, plus long que large; on y defcend par de grandes rampes: c'ett-là que les Brames, avant la priere \& les autres fontions quils ont à remplir dans le Temple, viennent fe laver $\& f$ fepurifier. A l'oueft du Temple, \& à une égale diftance de l'étang, on trouve une efpece de petite Chapelle, ou l'on a fix mar-
ches à monter : mais auparavant il faut fe laver les pieds dans un baffin toujours plein d'eatr, qui eft au bas de cet efcalier. Le Brame, qui étoit à la. porte de la Chapelle, voyant que je me difpenfois de cette cérémonie, y rentra au plus vitte, \& en ferma la porte. " O Sanialfí, me dit alors celui qui " m’’accompagnoit, vous êtes un péni\# tent, vous n'avez point de fóuillure, " mais perfonne ne peut entrer dans ce. " faint lieu fans s'être bien purifié au-. " paravant ; daignez quitter vos foques, " \& arrofer feulement la plante de vos * pieds pour donner l'exemple. Quand " vous ferez entré, vous n'aurez plus " qu'à vous profterner devant Routren, \# \& foyez sûr que ce Dieu vous fera \# favorablen. J"etois le feul qui portoitpar tout ma chauffure de bois, en qualité de pénitent; les autres par refpect marchoient nuds pieds, felon la coutume du pays, qui ne permet pas d'être chaufé dans la maifon même d'un particulier un' peu confidérable. Je répondis à mon conducteur, qu'unDieu de pierre n'étoit pas le mien, que je n'adorois que"le vrai Dieu, le Créateur \&'le Maitre fouverain de toutes chofes; \& par maniere de-converfation, je lui expliguai les
grandeurs \& les perfetionṣ de cet Être fuprême.

Nous tournâmes enfuite fur la droite 2u nord; une place élevée de la longueur" de l'étang, qui eft au midi, fait un point de vite admirable. C'eft une colonnade magnifique ouverte de tous tôtes, \& plafonnée de belles pierres de taille. Il y a neuf cens colonines; chacurte eft d'nne feule pierre haute de vingt pieds: elles font toutes ouvragees, $\&$ Pon $y$ voit reprefentés des combatṣ de Dieux avec des Géants, \& divers jeux de Dieux \& de Défles: le travail en eft immenfe. C'eft-là que les Pélerins qui viennent de toute PInde vifiter ce Temple celébbre, fe retirent en partie durant la nuit. Derriere cette colonnade, I cinquante pas plus loin, commence un corps de logis qui regne jufqu'à la muraille de l'eft. C'eft-là que logent un grand nombre de Brames, d'Andis, de Saniaffis, de Sacrificateurs, de Gardiens du Temple, de Muficiens, de Chanteufes, \& de Danfeufes, filles fort au-deflous d'une vertu médiocre, qu'on appelle pourtant par honneur, filles du Temple ou filtes des Dieux. Il leur arriva Yannée paffée une affez plaifante hiftoire, qua vertira.

Le Gouverneur Maure de cette Villé fit dire à ces filles, qu'il avoit une fêté à donner tel jour qu'il leur margua ; qu'il fouhaitoit qu'elles s'y trouvaffent, \& qu'elles en feroient tout Págrémènt; pourvû qu'elles ý vinflent avec tous leurs atours; \& que s'il étoit content d'elles, il fçauroit bien leur en témoigner fa reconnoiffance. Elles s'y rendirent au nombre de vingt, avec leurs habits \& leurs parures les plus fuperbes; chaînes d'or, colliers, pendans d'orerifles, bagues, bracelets de diamans \& de perles, \& tout ce qu'elles avóient d'ornemens lès plus riches \& les plus précieux, rien ne fut oublié.

Quand le feftin fut fini, \& gu'elles eurent bien chanté, danfé, épuìe tous leuts tours dadrefle, \& quielles s'attendoient à recévoir de magnifiques préfeņa, lé Gouverneur les invita à entrer dans une autre falle, ou il entra enfuite lyjmême avec quatre de fes Officierṣ, \& ferma la porte. Il les fit enfuite ranger felon l'ordre de leur ancienneté; © Vous » avéz bien danfé, Mełdames, leur dít-il, i $\&$ vous danferez encore mieux $\&$ plus lég eiement, lorfqué vous ferez déchar-
'Lettres edifiantes.
ngées de tout ce poids d'ornemens ;i inutiles. Mettez chacune à votre rang \# tout ce vain attirail fur cette table. \# Et s'adreffant à la première, vous, \% Madame, qui êtes la plus ancienne, " lui dit-il, commencez la premieren: elle obéit, puis on lui ouvrit la porte, \& on la fit fortir. On en fit autant $\dot{\text { a }}$ toutes les autres, après quoi le Gouverneur les fit reconduire fort poliment au'Temple. Les Maures qui regardentles Gentils comme leurs efclaves, ne font nulle difficultéde s'approprier leurs biens quand ils en trouvent l'occafion: l'Alcoran leur donne ce pouvoir dans les pays quils ont conquis fur les Idolâtres. Après avoir fatisfait ma curiofité à Tirounamaley, je me rendis à Courtempetti, ou l'on mattendoit avec impatience. 'T’appris, en y arrivant; un trait tout récent de fermeté d'un de mes Néophytes. C'eft un habile Sculpteur: \& comme Pon venoit de bâtir dans une peuplade voifine un nouveau Temple dedié à la célébre Couleuvre, quif felon les Indiens porte le monde fur fa tete, on le fit venir pour fculpter cette Couleuvre fur 'une pierre. Le Chrétien répondit, qu'il -ne le pouvoit pas. On le fit expliquer, \& il dit clairemerit que la Religion chres
zienne quill avoit embraffée, ne lui permettoit pas de travailler pour des Idoles. Au moment même on le conduifit au Seigneur Gentil, Brame de cafte, \& Intendant du pays, qui lui en donna un ordre exprès, fous peine d'être puni de cinquante coups de Chabouc : ceft un grand fouet de cuir, dont on châtie les " criminels. Vousferez ce que vous juge" rez à propos, répondit le Néophyte, " mais vous n'obtiendrez jamais de moi " que je grave la figure d'une bête, qu'on " a deffein d'adorer à la place du vrai " Dieu \%. Cette réponfe irrita fort le Brame; il fit attacher le Néophyte à un poteau,$\&$ on lui avoit déja donné queḷ. qués coups, lorqu'un Officier s'approchant du Brame, lui dit a l'oreille, mais d'un ton affez haut pour qu'on pût 1'entendre, que ce Sculpteur étoit difci:ple du Saniaffi Romain qui eft a Velour, $\&$ que le Nabab confidere, A ces paroles le Brame fit figne à ceux qui frappoient de s'arrêter, \& voulant faire croire que c'étoit pour tout autre fujet qu'il fairoit châtier le Néophyte: «Apprends, mon " ami, lui dit-il, à me refpecter, \&à " porter tes deux mains fur la têtẹ pour $\Rightarrow$ me faluer quand tu parois devant moi;
" puis il le fit détacher du poteau; * $»$ le congédia $\%$.

Le Néophyte fe retiroit plein de joie d'avoir été juge digne de fouffrir pour-tefus--Chrift, lorfque le Brame, qui depuis que l'Officier lui avoit parlé, étoit devernu tout rêveur, le fít rappeller. «Mon ami, lui dit-il, puifque. * vous avez de la peine à faire ce que * je vous ordennois, je ne veux pas. 4. vous y forcer : recevez le betel que$y$ je vous donne en figne de mon amitié.
\# Je n'aime point qưon forte mécon-
\%) tent d'aupres de moi:n'êtes-vous point.
" faché? Non, Seigneur, répondit le:

* Néophyte, en fouriant, \& pour preuve.
* que je vous dis vrai, c'eft que je-
* ne me plaindrai pas à mon Gourou
\# du mauvais traitement que j’ai reçu
* par vos ordres n. On trouva cette réponfe auffi ingénieufe pour la conjoncture préfente, qu'elle étoit chrétienne.

Pendant les quatre mois de féjour que je fis à Courtempetti, je fus appellé de Velour pour adminiftrer les derniers Sacremens à us malade. Quoique le Nabab nous protege, nous n'entrons gueres dans cette Ville que ta muit, \& avec précaution. Dès que je fus arrivé dans

## © curizufes.

6 ma petite maifon, $j$ 'en fis avertir les Chretiens, qui s'y rendirent à lheure même, $\&{ }^{2}$ jentendis leurs confeffions juffu'à minuit, que j'allai me repofer fur une natte de jonc, qui eft notre lit ordinaire, dans le deftein de dire la meffe a trois heures, pour renvoyer tous lés chtétiens avant le jourr. A peine eus-je dormi une heure, que je me séveillai en furfant, $\$$ jeus la forte penfée d’aller vifitet le malade. Pallai douctement aupress delui, \& je le trorvai très-mal. Ayant éveithé ceax qui dormoient à fés côtés, je commençaí promptement la mefie, \& après la communion, je lui donnaile faint Viatique, gu'il reçut avec une parfaite connoiffance, \& avec de grands fentimens de piété. A la fin de ma meffe il expira. Nous bénímes fous enfermble le Stigneur, d'une mort qui paroiffoit margurée au fceau d'une Providence fi particulierte. Ces fréquentés courfes, foris tn climàt brîlant, jointes à de contimmels travaux, mincommoderent fi fort, que mes fitpérieurs jugerent à propos de me rappeller à Pondichéry pour un peu de temps, afin de rétablir ma fanté. Dielt avoit fés. vâes dans ce vayage qu'on m'obligeoit de faire à la cốte; \& \& je Yaị toupout
regardè comme un nouveau trait de $\$$ divine Providence fur le falut d'un jeune Mahométan, Officier diftingué de la Cour du Nabab, \& homme de beaucoup d'efprit; il étoit depuis quelques jours à Pondichéry. Ayant appris, je ne fccais comment, que je fçavois la langue Indouftane, il vint me voir, \& cette premiere vifite fut fuivie de plufieursautres, où il me faifoit toujours plufieurs queftions fur la Religion chrétienne, \& out dans mes réponfes je ne rfanquois pas de gliffer mess réfléxions fur les reveries de P'Alcoran. Nous nous engageâmes peu à peu dans des difputes réglées; mais tranquilles, tẹlles qu'on doit les avoir, fur-tout avec les Mahométans. Je fus fort furpris qu'un jour à la fin dè notre converfation, il fe jetta tout-à-coup à mes pieds, \& verfant un torrent delarmes: « Vous êtes, me dit-il, le Sa" niaff à qui le Dieu tout puiffant m'en" voye. Je le relevai, en lui difant, " que pretendez-vous faire, Almanzor, " c'étoit fon nom $\bar{y}$ Il fut un moment " fans me répondre, puis après avoir \# effuyé fes pleưrs', une nuit, me dit-il, " que je dormois tranquillement, je fus " Soudainement réveillé par une voix " que j'entendis, \& qui me difoit très-
") diftincement : tu es dans Yerreur, " cherches la vérité, \& tu la trouveras,
\# les pénitens qui te l'enfeigneront ne
\# font pas éloignés. Je ne pus fermer
\# l'œeil le refte de la nuit. J'allai de grand
" matin à la Mofquée, i'y fis ma prière
" avec plus de ferveur qu'a l'ordinaire,

* pour écarter les penfées qui me tour-
" mentoient. La nuit fuivante je crus
„' entendre la même voix \& les mêmes
" paroles, ce qui arriva encore la troi-
" fieme nuit. Depuis ce temps-la, c'eft-
" à-dire, depuis trois ans, je n’ai pas
" goûté un moment de plaiirir; je me
\# fuis informé des différentes Religions
" du pays; je les ai examinées atten-
" tivement, \& elles m'ont paru toutes
" fauffes \& abfurdes, à la réferve de
" la Religion de Jéfus-Chrift, que je
\# crois être la feule véritable. Dès ce
\# moment je renonce a Mahomet, je
" crois à Jéfus-Chrift le Fils de Dieu
" mon' divin Maitre ; en un mot, je fuis
\# Chrétien. Vous pouvéz juger, Madame, quel fut mon étonnement: il fut encore plus grand dans la fuite. En fix jours de temps
le Profélyte apprit les.prieres \& l'explication des vérités de la Foi, que je lui donnai en langue Indouftane, On ne
pouvoit le retirer de l'Eglife, oùil paffot prefque toute la journée, \& quand je lui repréfentois qu'il y avoit des précautions à prendre: "que craignez-yous donc * pour moi, me répondit-il, je fuis prêt \% de donner ma tête pour la défenfé de " mafoin. Je louai fa fermeté; mais je lui fis entendre que Dieu demandoit de lui un autre facrifice, qui ne lui feroit pas moins agréable; «' c'eft, lui dis-je de " quitter ce pays-ci, où vous ne pouvéz * refter, fans que votre converfion n' ${ }^{-}$* clate, ce qui expoferoit notre fainte - Religion à une perfécution certaine * de la part du Nabab. Je pars dès demaiń; \# me dit-il, foris le voulez \%. Aprè's l'avoir éprouvé pendant un mois, qu'i eut tout,le temps de mettre ordre à fès affaires, il prit l'habit d'rin habitant de Garnatte, pour nétre point recomhu, 8 ic il partit avec uh Chrétien de confiance, quille conduifit à Goa. Nos Peres Portagais; qui lui ont donné le faiǹt Baptême, en font les plus grands élogeš. Hieft cöntent \&it in y mene ure vie exemplaire. An ne me refte plus, Madame, que de vous demander la continuation de vos borifés \& de vos prieres pour trioi \& pour nos chers Néophytes.

Je fuis avec une refpeatuéver recorts moiffance : \&c.

## LETTRE

Du Pere Pons, Miffionnaire de la Coma pagnie de Jefus, au Parc. Du Halde, de la mome Compranit.

A Careical, fur la côte de Tanjaour; aux Indes Orientales, ce 23 Novembre 1740

Monreverend Pere,

## La paix de Notre Seignẹur.

In n'eft pas auffi airé qu'on pourroit felimaginer en Europe, dacquérir une connoillance certaine de la fcience de ces peuples Gentils; au milieu defquels nous vivons, \& qui font lobjet de notré zèle. Vous en jugerez par cet effai que j'ai Phonneur de vous envoyer. Il contient quelques particylarités de littérature Indienne, que vous ne trouverez peut-être pas ailleurs, \& qui, à cé que je penfe, feront mieux connoitre les Brahmanes anciens \& modernes qu'on ne les a connus jufquici.
1.

Les Brahnanes ont eté dans tous les

66
Lettres edifiantes
temps les reuls dépofitaires des fciend ces dans l'Inde, à l'exception peut-être de quelques Provinces les plus méridionales, où parmi les Parias, qui probablement ont été les premiers hâbitans da ces cantons, on trouve une Cafte nommée des Vallouvers, qui prétendent avoir été autrefois ce que font aujourd'hui les Brahmanes; en effet ils fe mêlent encore d'aftronomie \& d'aftrologie, \& l'on tient d'eux quelques ouvrages trèseftimés, qui contiennent des préceptes de morale.

Par-tout ailleurs, les Brahmanes ont toujours été, \& font encore les feuls qui cultivent les fciences comme leur héritage : ils defcendent des fept illuftres pénitens qui fe font multipliés à l'infini, \& qui, des Provinces feptentrionales fituées entre le mont Hima, \& la Jamoune ( c'eft la riviere de Dely, \& bornée au midi par le Gange jufqu'à Patna, fe font répandus dans toute l'Inde. Les fciences font leur partage; \&i un Brahmane qui veut vivre felon fa régle, ne doit s'occuper que de la Religion $\&$ de l'étude, mais ils font tom: bés peu à peu dans un grand relâched ment.
$\therefore$ Ceux qui font de-la véritable cafte

## E curieufes:

6
des Rajas ou Rage poutres; peuvent etre inftruits dans les fciences par des Brahmanes, mais ces fciences font inac-. ceffibles à toutes les autres caftes, auxquelles on peut feulement communiquer certains poëmes, la Grammaire, la poétique, $\& \&$ des fentences morales. Les fciences \& les beauxarts, quii.ont été cultivés avec, autant de' gloire \& de fuccès par les Grecs \& les Romains, ont fleuri pareillement dans l'inde, \& toute l'antiquité rend témoignage au mérite des Gymnofophiftes. Ce font évidemment les Brahmanes, \& fur-tout ceux qui, parmi. eux, renoncent au monde, $\&$ fe font Saniaff.

## I I.

La Grammaire des Brathmanes peut être mife au rang des plus belles fciences; jamais l'analyfe \& la fynthéfe ne furent plus heureufement employées, que dans leurs ouvrages grammaticaux de la langue Samskret ou Samskroutan: Il me paroit que cette langue fir admirable par fon harmonie fon abondance, $\&$ fon énergie, étoit autrefois la langue vivante dans les pays habités parles premiers Brahmanes. Après lien des fiécleo gage des. Anciens Richiou Pénitens dans les Vedam ou livres facres, eft affez fouvent inintelligible aux plus habiles, qui ne fçaveñt que le Samskra, fixt par les Grammaires.

Plufieurs fiécles après l’àge de Richi, 'de grands Philofophes s'étudierent à en conferver la connoiffance, telle qu'on lavoit de leur temps, qui étoit, à ce qu'il me femble, l'age de l'ancienne poéfic. Anoubhout fut te premier qui forma un corps de Grammaire, c'eft le Sarafvat, ouvrage digne de Sarafvadi, qui fft, felon les Indiens, la Déeffe de la parole, \& la parole même. Quoique ce foit la plus abrégée des Grammaires, le mérite de fon antiquité l’a mife en grande vogue dans les écoles de PIndouftan. Pania, aidé du Sarafvat, compofa un ouvrage immenfe des régles du Samskret. Le Roi Jamour le fit abréger par Kramadifyar ; \& c'eft cette Grammaire, dont j'ai faiit l'abrégé, que jenvoyai, il y a deux ans, \& quí vous vous aura fans doute été communiquée; Kalap en compofa une plus propre aux fciences. Il y en a encore trois autres de différens Auteurs, la gloire de l'in-

## E surieufes:

69 vention eft principqlement dûe à Anout hout.

Il eft étonnant que l'efprit humain ait puatteindre à la parfection de l'art, qui éclate dans ces Grammaires: les Auteurs y ont réduit par l'analyfe la plus riche langue du monde, a un petit nombre d'élémens primitifs', qu'on peut régarder comme le caput mortuum de la langue. Ces élémens ne font par euxmèmes d'aucun ufage, ils ne fignifient proprement rien, ils ont feulement rapport à une idée, par exemple Kru à Tidée d'aCtion, Les élémens fecondaires qui affecent le primitif, font les terminaifons qui le fixent à être nom ou verbe, celles felon lefquelles il doit $f e$ décliner ou conjuguer un certain nom. bre de fyllabes à placer entre l'élément primitif \& les terminaifons, quelques propofitions, \&c. A l’approche des élé mens fecondaires le primitif change fouvent de figure; $K r u$, par exemple, devient, felon ce qui lui eft ajouté, Kar, Kar o Kri, Kir, Kir, \&c. La fynthefé rẹunit \& cambine tous ces élémens \& en forme une variété infinie de termes d'ufage.

Ce font les regles de cette union \& de cette combinaifon des élémens

## 70 Lettres Edifiantes

 que la Grammaire enfeigne, de forte qu'un fimple écolier, quine fçauroit rien que la Grammaire, peut en opérant, felon les regles, fur une racine ou élément primitif, en tirer plufieurs milliers de mots vraiment Samskrets. C'eft cet art qui a donné le nom à la langue, car Samskret fignifie fynthétique ou compofé. Mais comme l'ufage fait varier à linfini la fignification des termes, quoiquils confervent toujours une certaine analogie à l'idée attachée à la racine, il a étén nécefflaire de déterminer le fens par des Dictionnaires. Ils en ont dix-huit, faits fur différentes méthodes. Celui qui eft le plus en ufage, compofé par Amarafimha, eft rangé à peu prés felon la méthode quaa fuivi l'auteur de l'Indicutus Univerfalis. Le Dietionnaire intitulé ZVifvâbhidhânami, eft rangé par ordre alphabétique, felon les lettres finales des mots.- Outre cés Dietionnaires généraux; chaque fcience a fon introduction, où 1'on apprend les termes propres qu'on chercheroit en vain par-tout ailleurs. Cela a été néceffarre pour conferver aux fciences un air de myftere, tellement affecté aux Brahmanes, que non contens d'avoir des termes inconnus au vulgaire,


# © curieufes: <br> y* 

IIs ont enveloppé fous des termes myftérieux les chofes les plus communes.

## I I I.

. Les traites de la verfification \& de li poéfie font en grand nombre. Le petit abrégé de régles que j’en ai fait, $\&$ que j’envoyai l'année 'derniere pour vous être communiqué, me difpenfe d'en rien díre ici. A l'égard de la grande poéfie, ou des poèmes de différentes efpeces, la nature étant la même partout, les regles font auffi à peu près les mêmes. L'unité d'aation eft moins obfervée dañं leurs Pourânam \& autres poèmes, qu'elle ne l'eft en particulier dans Homere \& dans Virgile. J'ai pourtant vu quelques poëmes; \& entr'autres led $d$ Harmapouranam, où l'on garde plus frrupuleufement l'unité d'action. Les fables Indiennes, que les Arabes \& le; Perfans ont fif fouvent traduites en leur langue, font un recueil de cinq petits poèmes parfaitement réguliers, comporés pour l'éducation des Princes de Patna.

L'éloquence des Orateurs n’a jamais sté fort en ufage dans l'Inde, $\&:$ l'art de bien difcourir: y a áté moins cultivés;

72
Letres kdiffametes
mais pour:ce qui eft de lá pureté, de ta beauté, \& des ornemens de l'élocum tion, les Brahmanes ont un grand nombre de livres, quii en contiennent les préceptes, \& qui font une fcience à part, qu'on nomme' Alaikidrackaftrain : fcience de l'ornement.

## IV.

De toutes les parties de la belle littérature, l'hiftoire eft celle que les Indiens ont le moins cultive. lls ont un goût infini pour le merveilleux, \& les Brahmanes s'y font conformés pour leur intérêt particulier : cependant je ne doute pas que dans les Palais des Princes, il ny ait des monumens fuivis de l'hiftoire de leurs ancêtres, furtout dans l'Indouftan, où les Princes font plus puiffans \& Rajepoutres de cafte. Il y a même dans le nord plufieurs livres qu'on appelle Nátak, qui, à ce que des Brahmanes m'ont affuré, contiennent beaucoup dhiftoires an: ciennes fans aucun mélange de fables.

Pour ce qui eft des Mogols, ils aiment l'hiftoire, \& celle de leurs Rois a été écrite par plufeurs Sçavans de leur Religion, La gakette de tout l'Empire
pire Zompofée dans. le Palais même du grand Mogol, paroit au moins une fois le mois à Dely. Dans les poëmes Indiens on trouve mille reftes précieux de la vénérable antiquité, une notion bien marquée du paradis terreftre, de l'arbre de vie, de la fource de quatre grands fleuves, dont le Gange en eft un, qui, felon plufieurs fçavans, eft le Phifon, du Déluge, de l'empire des Affyriens, des victoires d'Alexandre fous le nom de Javana-Raja, Roi des Javans ou Grecs.

On affure que parmi les livres dont 1'Académie des Brahmanes de Cangivouram eft dépofitaire, il y en a d'hiftoire fort anciens, où il eft parlé de faint Thomas, de fon martyre, \& du lieu de fa fépulture. Ce font des Brahmanes qui l'ont dit, \& qui fe font offerts al les communiquer, moyennant dos fommes, que les Miffionnaires n'ont jamais été en état de leur donner. Peutêtre même que depuis le vénérable. Pere de Nobilibus, il n'y a eu perfonne affle -habile dans le Samskret; pour examinér les chofes par foi-même. lyai vu dans un manufcrit du Pere de Bourzes, que dans certains pays de la côte de Mala-- bar, les Gentils célébrơeient la délivran. Tome XIV:

D

## 54 <br> Lettres édifantes

ce des Juifs fous Efther, \& qu'ilsidon: noient à cette fête le nom de Yuda Tirounal, fête de Juda.

Le feul moyen de pénétrer dans l'antiquité Indienne, fur-tout en ce qui concerne l'Hiftoire, c'eft d'avoir un grand goût pour cette fcience, d'acquérir une connoiffance parfaite du Samskret, \& de faire des dépenfes auxquelles il. n'y a qu'un grand Prince qui puiffe fournir; jufqu'à ce :que ces trois chofes fe trouvént réunies dans un même fujet, avec la fanté néceffaire pour foutenir létude , dans lindeé, on ne fçaura rien, où prefque rien de l'Hiftoire ancienine de ce vafte Royaume.

## V .

Entrons dans le fanctuaire des Brahr manes, fanctuaire impénétrable aux yeux du vulgaire. Ce qui, après la nobleffe de leur Cafte, les éleve infiniment audeffus du vulgaire, c'eft la fcience de la Religion, des Mathématiques; \& la Philofophie. Les Brahmanes ont leur Refigion à part ; ils font cependant les Miniftres dé celle du peuple. Les quatre Vedan ou Bed, font, felon eux, t'une autorité divine : on les a en Arabe à la Bibliothéque du Roi ; ainfi les Brahma=
fres font partagés en quatre Sectes, dont chacune a fa loi propre. Roukou Vedan, ou, felon la prononciation Indouftane, Recbed \& le Yajourvedam, font plus fuivis dans la Péninfule entre les deux mers. Le Sâmavedam \& Latharvana ou Brahmavedam dans le nord. Les Vedar renferment la Théologie des Brahmanes; \& les Anciens Pouranam ou Poëmes, la Théologie populaire. Les Vedan, autant que j'en puis juger par le peu que j'en ai vi, ne font qu'un recueil des différentes pratiques fuperfitieufes, $\&$ fouvent diaboliques des anciens Richi, Pénitens, ou Mouni, Anachorétes. Tout eft aflujetti, \& les Dieux méme font foumis à la force intrinféque des Sacrifices \& des Mantram; ce font des formules facrées dont ils fe fervent pour confacrer, offrir; invoquer, \&c. Je fus furpris d'y trouver celle-ci:óm, Sântih, Sântih, Santih, harih. Vous fçavez fans doute que la lettre ou fyllabe , ofm contient la Trinité en Unité, le refte eft la traduction littérale de Sanäus, Sanítus, Sanत̈us, Dominus. Harih eft un nom de Dieu, qui fignifie Raviffeur.

- Les Vedan, outre les pratiques des anciens Richi \& Mouni, contiennent leurs fentimens fur la nature de Dieu *
de l'Ame, du Monde fenfible, '\&c. Des' deux Théologies Brahmanique \& Po pulaire, on a compofé la Science Sainte ou de la vertu d'Harmachäftram, qui contient la pratique des différentes Religions, des rits facrés ou fuperftieux; civils ou prophanes, avec les Loix pour l'adminiftration de la Juftice. Les Traités d'Harmachâflram, par différens Auteurs, fe font multipliés à Yinfini. Je ne m'é:tendrai pas plus au long fur une matiere quidemanderoit un grand ouvrage à part, \& dont apparemment la connoiffance ne fera jamais que trẹ̀s-fuper: Gicielle,
VI.

Les Brahmanes ont cultivé prefque toutes les parties des Mathématiques; l'Algébre nẹ leur a pasị été inconnue : mais l'Aftronomie, dont la fin étoit T'Aftrologie, fut toufours le principal objet de leurs études Mathématiques, parce que la fuperftition des Grands \& du Peuple la leur rendent plus utile; ils ont plufieurs méthodes d'Aftronomie. Un fçavant Grec, , qui, comme Pythar. gore, voyagea autrefois dans l'Inde; ayant appris les Sciences des Brahmanes, leur onfeigna à fon tour fa méthode

A'AAtronomie, \& afin que fes Difciples en fiffent un myftere aux autres, il leur laiffa dans fon ouvrage les noms Grecs des Planettes, des fignes du Zodiaque; \& plufieurs termes comme hora vingt $A$ quatriéme partie d'un jour, Kendra centre, \&c. J'eus cette connoiffance à Dely, \& elle me fervit pour faire fentir aux Afronomes du Raja Jaifing, qui font en grand nombre dans le fameux Obfer vatoire qu'il è fait bâtir dans cette Ca pitale, qu'anciennementil leur étoit venu des maitres d'Európe.

Quand nous fûmes arrivés à Jaïpour, le Prince, paur fe bien convaincre de la vérité de ce que j'avois avancé, vou* lut fçavoir l'étymologie de ces mots grecs que je lui donnai. J'appris auffi des Brahmanes de l'Indouftan, que le plus eftimé de leurs Auteurs avoit mis le foleil au centre des mouvemens de Mercure $\&$ de Vénus. Le Raja Jaí/ing fera regardé dans les fiecles à venir, comme le Reftaurateur de l'Aftronomie Indienne. Les Tables de M. de la Hire, fous le nom de ce Prince, auront cours partout dans peu d'années.
V I I.

Ce qui a rendu plus célèbre, dans D iij

1'Antiquité, le nom dés Gymnofophif: tes, c'eft leur Philofophie, dont il faut féparer d’abord la Philofophie morale; non qu'ils n'en ayent une très-belle dans beaucoup d'ouvrages du Nitichâfram, fcience morale, qui eft renfermée or,dinairement dans des vers fententieux, comme ceux de Caton; mais c'eft que cette partie de la Philofophie eft communiquée à toutes les Caftes: plufieurs Auteurs Choutres \& même Parias s'y font acquis un grand nom.

La Philofophie qu'on nomme fimplement, \& parexcellence Chäfram, fcience, eft bien plus myftérieufe. La Logique, la Métaphyfique, \& un peu de Phyfique bien imparfaite, en font les parties. Son unique fin, le but oul tendent toutes les recherches philofophiques des Brahmanes, eft la délivrance de l'ame, de la captivité, \& des miferes de cette vie, par une félicité parfaite, qui effentiellement eft, ou la délivrance de l'ame, ou fon effet immédiat.

Comme parmi les Grecs il y eut plufieurs Ecoles de Philofophie, IIonique, l'Académique, \&c. il y a eu dans l'Antiquité, parmi les Brahmanes, fix principales Ecoles, ou Sectes philofophiques, dont chacune étoit diftinguée des aus
tres par quelque fentiment particulier fur la félicité \& fur les moyens d'y parvenir, Nyâyam, Vedântam, Sankiaun, Mimamfa, Pâtanjalam, Bhalfyam, font ce qu'ils appellent fimplement les fix Sciences, qui ne font que fix Sectes ou Ecoles. Il y en a encore plufieurs autres comme $l$ Agamachâftram \& Bauddamatham ${ }_{a} \& c$. qui font autant d'héréfies en matiere de Religion, très-oppofées au d'Harmachâftram dont j’ai parlé, qui contient le polythéifme univerfellement approuvé.

Les Sectateurs de l'Agamam' ne veltlent point de différence de conditions parmi les hommes, ni de cérémonies légales, \& font accufés de magie. Jugez par-la de l'horreur qu'en doivent avoir les autres Indiens. Les Bauddiftes, dont l'opinion de la Métempfycofe a été univerfellement reçue, font accufés d'Athéifme, \& n'admettent de principes de nos connoiffances que nos fens.

- Boudda eft le Photo révéré par le peuple à la Chine, \& les Bauddiftes font de la Secte des Bonzes \& des Lamas. comme les Agamiftes font de la Secte des peuples du Maháfin, ou grand $\not \approx i n$, qui comprend tous les Royaumes de t'occident au-delà de la Perfe.

Div

Je reviens à nos Philofophes qui; par leur conduite, ne donnent point d'atteinte à la Religión commune, \& qui, quand ils veulent réduire leur théorie à la pratique, renoncent entiérement au monde, \& même à leur famille quills abandonnent. Toutes les Ecoles enfeignent que la fageffe ou la fcience certaine de la vérité lâtvagniânam, eft la feule voie où Y’ame fe purifie, \& qui peut la conduire à fa délivrance, Moukti: Jufques-là elle ne fait que rouler de mifere en mifere dans différentes tranf* migrations, que la feule fageffe peut faire finir. Auffi toutes les Ecoles commencent par la recherche \& la détermination desprincipes des connoiffances vraies. Les unes en admettent quatre, les autres trois, \& d'autres fe contentent de deux.

Ces principes établis, elles enfeignent à en tirer les conféquences par le raifonnement, dont les différentes efpeces fe réduifent en fyllogifme. Ces regles du fyllogifme font exactes; elles ne différent principalement des trôtres qu'en ce que le fyllogifme parfait, felon les Brahmanes, doit avoir quatre membres; dont le quatriéme eft une application de la vérité conclue des prémices;
à un objet qui la rend indubitablement fenfible, Voici le fyllogifme dont les Ecoles retentiffent fans ceffe $:$ là où il y a de la fumée, il y a du feu; il y a de la fumée à c ttte montagne, donc il $\mathbf{y}$ a du feu, comme à la cuifine. Remarquez quills n'appellent point fumée, ni les brouillards, ni autres chofes femblables.

## VIIt.

L'Ecole de Nyâyam, raifori, jugement; l'a emporté fur toutes les autres en fait de Logique, fur-tout depuis quelques fiecles que l'Académie de Noudia dans le Bengale, eft devenue la plus célébre de toute l'Inde, par les fameux Profeffeurs qu'elle a eus, \& dont les ouvrages re font répandus de tous côtés. Gottarn fut autrefois le Fondateur de cette Ecole à Tirat dans l'Indouftan, au nord du Gange, vis-àvis le pays de Patna. C'éftla qu'elle a fleuri pendant bien des fiecles.

Les Anciens enfeignoient à leurs Difciples toute la fuite de leur fyftême Philofophique : ils admettoient, comme les Modernes, quatre principes de fcience: le témoignage des fens bien expliqués Pratyakcham; les fignes naturels, comme ta fumée l'êt du feu D $\mathbf{v}$
$8{ }^{\circ}$

## Lettres édifiantes

'Anoumánain; l'application d'une définí: tión connue au défini jufques-la inconnu, Oupannânam; enfin l'autorité d'une pavole infaillible Aptachabdam. Après la Logique, ils menoient leurs écoliers par rexamen de ce monde fenfible, à la connoiffance de fon Auteur, dont ils concluoient lexiftence par l'Anoumánam. Ils concluoient de la même maniere fon intelligence, \& de fon intelligence fon immatérialité.

Quoique Dieu de fa nature foit efprit, il a pu fe rendre, \& s'eft effectrvement rendu fenfrble: de Nirâkâra il eft devenu $S$ âkâra pour former le monde, dont les atômes indivifibles; comme ceux des Epicuriens, \& éternels, fons par eux-mêmes fans vie.

L'homme eft un compofé d'un corps \& de deux ames; l'une fuprême, $P a-$ tamâtma, qui n'eft autre quie Dieu; \& l'autre animale Sivâtmá; c'eft en l'homme le prïncipe fenfitif du plaifir \& de la douleur, du defir, de la haine, \&c. Les uns veulent qu'elle foit efprit, les autres qu'elle foit matiere, \& un onzieme fens dans l'homme; car ils diftinguent les organes actifs des organes fenfitifs ou paffifs, \& ils en comptent dix de cette façon.

Enfin; en ce qu'ils appellent fuprême fageffe, il me femble quill tombent dans le ftoicifme le plus outré : il faut éteindre ce principe fenfitif, \& cette extinction ne peut fe faire que par l'union aut Paramâtmá. Cette union Yogam ou Jog; dooù vient le nom de Jogui, à laquelle afpire inutilement la fageffe des Philofophes Indiens, de quelque Sete qu'ils foient, cette union, dis-je , commence par la méditation \& la contemplation de l'Etre fuprême, \& fe termine à une efpece didentité, où il n'y a plus de fentiment ni de volonté. Jufques-la les travaux des Métempficofes durent toujours. Il eft bon de remarquer que par le mot d'ame, on n'entend que le foiméme, que le moi.

Aujourd'hui on n'enfeigne prefque plus dans les Ecoles de Nyâyam, que la Lo:gique remplie par les Brahmaqes d'une infinité de'queftions beaucoup plus fubtiles qu'elles ne font utiles. C'eft un cahos de vétilles, tel qu'étoit, il y a près de deux fiecles, la Logique en Europe. Les étudians' paffent plufieurs années à apprendre mille vaires fubtilités fur les.membres du fyllogifme, fur les caufes, fur les négations, les genres, les efpeces, \&c. Ils difputert avec acharD vj au Nyâyam le nom de Tarkachâfram.

De cette Ecole fortirent autrefois les plus fameux adverfaires des Bauddhiftes, dont ils firent faire par les Princes un horrible maffacre dans plufieurs Royaumes. Oudàanâchârya \& Battá fe diftinguerent dans cette difpute; \& le dernier, pour fe purifier de tant de fang quill avoit fait répandre, fe brûla avec. grande folemnitéa Jagannâth fur la côte d'Oricha.

## 1 X.

L'Ecole de Vedântam, fin de la Loí, 'dont Sankráchârya fut autrefois le Fona dateur, a pris le deffus fur toutes les autres Ecoles pour la Métaphyfique; enforte que les Brahmanes qui veulent paffer pour fçavans, ,'attachent aveuglément à fes principes. Je crois mếme qu'on ne trouperoit plus aujourdhui de Saniaffi hors de cette Ecole. Ce qui la diftingue des autres, c'eft l'opinion de l'unité fimple d'un être exiffant., quis n'eft autre que le moi ou l'ame. Rien n'exifte que ce moi.

Les notions que donnent fes Sectateurs

## G curieufes.

89
de cet être, font admirables. Dans fon unité fimple, il ệt en quelque façon trin par fon exiftence, par fa lumiere infinie, \& fa joie fuprểme : tout y eft éternel, immatériel, infini. Mais parce que l'expérience intime du moi n'eft pas conforme à cette idée fi belle, ils admettent un autre principe, mais purement négatif, \& qui par conféquent n'a aucune réalité d'être, c'êt le Máyâ du $m o i$, c'eft-̀̀-dire, erreur : par exemple, je crois actuellement vous écrire fur lé fyftême du Vedantam, je me trompe. A la vérité, je fuis mai, mais vous n'exiftez pas; je ne vous écris point, perfonne n'a jamais penfé ni む Vedantam, ni à fy flême, je me trompe: voilà tout, mais mon erreur n'eft point un être. C'eft ce quils expliquent par la comparaifon quils ont continuellement à la bouche d'une corde à terre, qu'on prend pour un ferpent.

Jai vu dans un Poëme (car ils en ont de Philofophiques inconnus au Vulgaire; les Sentences des premiers Mầres font même en vers:). J'ai vu, dis-je, que Vaflichta racontoit à fon Difciple Rama, qưun Saniafídans unétang, abîmé dans da contemplation du Mâyấ, fut ravi en fority Il crut naitre dans une Cafte ing

86 Lettres édifiantes
fâme, \& éprouver toutes les avantures des enfans de cette coadition; qu'étant parvenu à un âge plus mûr, il alia dans un Pays éloigne, où, fur fa bonne mine, il fut mis fur le Trône ; quaprès quelques années de regne, il fut découvert par un voyageur de fon pays, qui - le fit connoître à fes Sujets, lefquels le mirent à mort; \& pour fe purifier de la fouillure qu'ils avoient contractée, fe jetterent touis dans un bûcher, où ils furent confumés par les flammes. Le Saniafl , revenu de fon extafe, fortit de l'étang, l'efprit tout occupé de fa vifion. A peine étoit-il de retour chez lui, qu'un Saniaffi étranger arriva, lequel, après les premieres civilités, lui raconta toute lhiftoire de fa vifion comme un fait certain, \& la déplorable cataftrophe -qui venoit d'arriver dans un pays voifin, dont il avoit été témoin oculaire. Le Saniaff comprit alors que l'hiftoire \& la vifion, auffi peu vraies l'une que l'autre, n'ètoient que le Mâyâ qu'il vouloit connoître.

La fageffe confifte donc à fe délivrer du Mâyâ par une application conftante à foi-même, en fe perfuadant qu'on eft l'Etre unique, éternel, \& infini, fan kaifer interrompre fon attention à cett
prétendue vérité par les atteimtes du Mâyá. La clef de la délivrance de l'ame eft dans ces paroles, 'que ces faux fages doivent fe répéter fans ceffe avec un orgueil plus outré que celụi de Lucifer. Je fuis l'Etre fuprême, Aham ava param Brahma.

La perfuafion féculative de cette -propofition doit en produire la conviction expérimentale, qui ne peut être fans la félicité. Evanuerunt in cogitationibus. Juis. (1) Ils fe font perdus dans leurs -vaines.penfées : cet Oracle ne fut jamais plus exactement vérifié que dans 1a perfonne de ces fuperbes Philofophes, dont le fyftême extravagant domine parmi les Sçavans dans des pays imménfes. Le commerce des Brahmanes a communiqué ces folles idées à prefque tous ceux qui fe piquent de bel efprit. C'eft pourquoi les nouveaux Miffionnaires doivent être fur leurs gardes, lorfqu'ils entendent les Brahmanes parler fi. emphatiquement de l'unité fimple de Dieu Addaitam, \& de la fauffeté des biens \& des plaifirs de ce monde', Mâyâ.

[^0]
## X.

L'Ecole de Sankiant, tumérique fotto dée par Kapil, qui rejette COupoumanam de la Logique, paroit d'abord plus modefte, mais dans le fond il dit prefģue la même chofe. 11 admet une nature fpirituelle, \& une nature matérielle, toutes deux réelles \& éternelles. La nature fpirituelle par fa volonté de fe comınuniquer hors d'elle-même, s'unit par plufieurs degrés à la nature matérielle. De la premiere union naiffent un certain nombre de formes \& de quad lités: les nombres font déterminés. Parmi les formes eft tegoited (qu'on me permette ce terme ) par laquelle chacur dit $m o i$, je fuis tel, $\&$ non un autre. Une feconde union de l'efprit déja embarraffé dans les formes \& les qualités avec la matiere, produit les élémens; une troifiéme, le monde vifible. Voild la Synthefe de l'Univers.

La fageffe qui produit la délivzance de l'efprit, en eft l'analyfe; heureux fruit de la contemplation par laquelle l'efprit fe dégage tantôt d'une forme ous qualité, \& tantôt d'une autre par ces trois vérités. Je ne fuis en aucune chofe,
aucune chofe n'eft à moi, le moi-méme n'eft point, Nâfmin, name, Mâham. Enfin, le temps vient où l'efprit eft délivré de toutes ces formes; \& voild la fin du monde, où tout eft revenu a fon pre: mier état.

Kapil enleigne que les Religions qu'il connoiffoit, ne font que ferrer les liens dans lefquels l'efprit eft embarraffé, au lieu de l'aider à s'en dégager; car, ditil, le culte des Divinités fubalternes ${ }^{\text {i- }}$ qui ne font que les productions de la derniere \& la plus baffe union de l'efprit avec la matiere, nous uniffant à fon objet au lieu de nous en féparer, ajoute une nouvelle châne à celles dont l'efprit ef déja accablé. Le culte des Divinités fupérieures, Brama, Vichnou, Routren, quị font à la vérité les effets des premieres unions de l'efprit à la matiere; , ne peut qu'être toujours un obflacle à fon parfait dégagement. Voila pour la religion des Vedan, dont les Dieux ne font que les principes, defquels le monde eft compofé, ou les parties même du monde compofé de ces principes, Pour celle du Peuple, qui eft, comme la religion des Grecs \& des Romains, chargee des Hiftoires fabuleufes, infámes \& impies des Poëtes, elle forme
une infinité de nouveaux liens à l'efprit par les paffions qu'elle favorife, $\&$ dont la victoire eft un des premiers pas que doit faire l'efprit, s'il afpire à fa delivrance. Ainfi raifonne Kapil.

L'Ecole de Mimâmsâ, dont l'opinion propre eft eelle d'un deftin invincible, paroît plus libre dans le jugement qu'elle porte des autres opinions; fes fectateurs examinent les fentimens des autres Eco--les, \& parlent pour \& contre; à peu près comme les Académiciens d'Athenes. Je ne fuis pas affez au fait des fyftêmes des autres Ecoles: ce que je vous marque ici, ne doit même être regardé que comme une ébauche à laquelle une main plus habile auroit bien des traits à ajouter, \& peut-être plufieurs à retrancher. Il me fuffit de vous faire connoître que l'Inde eft un pays où il fe peut faire encore beaucnup de pouvelles découvertes. Je fuis; *\&c.

## LETTRE

Du Pere Saignes, Miffonnaire de la Compagnie de Jefus, à Madame de Sainte Hyacinthe de Sauveterre, Religieufe Ur: fuline à Touloufe.

A Pondichéry, le 18 Janvier 1741? Madame;

La paix. de Notre Scigneur:
Dans la léttre (1) que $j$ 'eus l'honneur de vous écrire l'année derniere, je vous informois affez en détail de la révolution arrivée dans l'Empire Mogol. Je vous y parlois des conquêtes de Thamas Koulikan qui, devenu Roi de Perfe, a pris le nom de Nader Schah, du détrônement de l'Empereur Mogol, du pillage \& du faccagement de fa ville Impériale, de fon rétabliffetment fur le zrône, dont Nader Schah le remit en poffeffion a des conditions tres-dures; vous vous

[^1]fouvenez que l'une entr'autres portoit quill jouiroit fimplement des honneurs $\&$ de la dignité d'Empereur, mais que Pautorité fouveraine feroit entre less mains de Nirzamamoulouk plus connu fous le nom d'Azefai.

Ainfi ce Vifir auffi fage qu"habile guer: rier, gouverne maintenant l'empire par les ordres du Monarque Perfan, tandis, quie l'Empereur confiné dans fon ferrail, n'en fort que rarement, $\&$ toujours fous bonne efcorte. Les Rajas de la Capitale, qui pourroient être attachés au parti de 1 'Empereur, n'oferoient faire le moindre mouvement en fa faveur, Azefia les contient par une armée de cent mille hommes, campée aux portes de la ville.

Quand je partis de Bengale, il y a cinq mois, le Nabab ( I ) venoit dê̂tre tué dans une bataille rangée par un autre Nabab de fes voifins, qui n'étoit point autorifé à lui faire la guerre. J'apprends que le vainqueur ne pouvant faire fa paix avec la Cour, qui paroît vouloir lui faire trancher la tête, menace \& donne lieu de craindre une révolte. Dans les circonftances ait l'on fe trouve, s'il s'élevoit quelques troubles, ils pour- : :
(1) Viceroi d'une Province.
toient bien fe communiquer aux autres Provinces.

C'eft de ces circonftances qu'ont pro: fité les Marattes, dont Azefia étoit la terreur, lorfqu'il demeuroit dans le Dekan : ils n'ofoient alors defcendre de leurs montagnes. Auffi - tôt quills l'ont vu occupe à la Court, ils ont cru pouvoir executer leurs entreprifes, porter la défolation dans toute la péninfule- de PInde, \& y anéantir le gouvernement Mahométan. Cette nation des Marattes eft puiffante, 8 met quelquefois fur pied jufqual cent quarante mille che vaux.

- Ils allerent l'année derniere jufques fur les bords du Gange, enfuite fe tourmant à l'oueft, ils s'emparerent de tout le pays des Portugals, \& affiegerent la ville de Goa, quils auroient prife fans tes forts qui la défendent; on efpere que le Roi de Portugal enverra au plutot un fecours extraordinaire de troupes ( 1 ), fans quoi il court rifque da

[^2]
## Lettres édifiantes

perdre cette ville, la feule qui lui refte dans l'Inde.

Ce feroit un malheur irréparable pour da religion; la perte de Goa entraîneroit infailliblement la ruine des Miffions du Canara, de Maiffour, de Maduré, de Travancor, de l'ifle de Ceylan, parce que les Miffionnaires quifont dans ces différens Royaumes, n'y fubfiftent que par les révenus de Goa, fur lefquels Sa Majefté Portugaife leur a affigné des penfions:

Apriès cette expédition, les Marattes tournerent leurs armos contre les Maures; vers les parties méridionales; ils traverferent les montagnes:des Paleakairens.(1), fans trouver aucune réfiftance de la part de ces Princes Gentils; on croit mếme: qu'ils étoient d'intelligence pour fecouer. le joug des Mahométans,

Auffi-tôt que ceux-ci furent informés que Sitogi Prince des: Maratees defcendoit les montagnes avec une armée de. ginquante mille chevaux, ils allerent à fa rencontre avec, une armée prefque
(2) Les Royaumes de l'Inde méridionale font, partagés en plufieurs Paloakarens; qui, bien: que dépendans du Prince, topnt maitres abfoluṣ. de leur petit Etat. Maures prirent ce détachement pour un renfort qui leur étoit envoyé d'Arcar \& le laifferent approcher tranquillement. Quand les Marattes furent ò une certaine diftance, les Maures les reconnurent, mais trop tard; ils crierent aux armes, la confufion fe mit dans leur armée qui, refferrẹ́v entre lẹs montagnes, ne pouvoit point fe replier. Les Marattes les attaquant alors des deux côtés oppofés, les taillerent en pieces.
Le Nabab général de l'armée Maure, fon fils ầné, \& quelques autres Seigneurs, furent tués en combattant généreufement : plufieurs furent bleffes ou faits prifonniers, peu s'échapperent; les éléphans bleffés \& furieux acheverent la déroute.

Cette trifte nouvelle fut bientôt apportée à Arcar par les fuyards: Auffi-tôt le fecond fils du Nabab, "fa mere, fon époufe, fes enfans $\&$ un grand nombre d'autres perfonnes d'une qualité diftinguée, fongerent à fauver leurs biens \& chevaux $\&$ leürs bêtes de charge, \& ils arriverent heureufement dans cette ville, efcortés de fept mille hommes de cavalerie.
Les Marates qui après leur vítoire, s’étoient amufés à partager les dépouilles des vaincus, arriverent trop tard à Arcar. Cette ville, quoique fört grande, n'eft défendue que par une méchante citadelle de terre; la garnifon qui y étoit ne penfa point à fe défendre, dans la crainte d'être pafée au fil de lépée, car la frayeur s'ètoit emparée de tous les coeurs. Ainfi les Marattes la pillerent tranquillement \& fans aucun obftacle.

Delà ils allerent fe préfenter devant Velour, autre ville confidérable, mais dont la citadelle eft très-forte : elle eft bâtie de pierres de taille avec une double enceinte; fes baftions font difpofés réguliérement; \& elle eft entourée d'un large foffé plein d'eau \& de crocodiles, de forte que fans canon elle eft impré:nable:

> E curieufes.

Commeles Marattes avoient laiffé leur artillerie au-delà des montagnes, ils ne s'y arrêterentpas, mais ils marcherent du côté de Polour, petite ville qui eft le féjour d'un Nabab. Ils la prirent \& la pillerent. Ils en firent autant à Gingama,
Tirounamalei, à Cangibouram, $\&$ dans tous les bourgs \& les villages où ils s'étendoient. Ils n'ont mis le feu qu'en peu d'endroits, \& ils n'ont tué d'tabitans que ceux qui leur ont réfifté. Il falloit leur donner ce qu'on avoit, ou le laiffer prèndre-fans murmurer. Quelquefois ils n'avoient pas la patience d'attendre que les femmes tiraffent leurs anneaux d'or, is les leur arrachoient en leur déchirant le nez \& les oreilles, où elles ont coutume de les porter.

Il y a eu des Chefs de villages frappés cruellement du (1) chabouk, \& quelques uns ont expiré fous les coups. Leur deffein étoit de les forcer, par la rigueur de ce fupplice, à découvrir où étoient cachés les grains, l'argent, les meubles \& d'autres ornemens précieux.
A.Tirounamalei, ils firent d'un feul coup un butin très-confidérable: les peuples de tous les environs avoient
(1) Fouet Indien.

Tome XIV. approcher. Ils fe tromperent. Les foldats Marattes enleverent, non-feulement tout ce qui s'y trouva d'effets, mais encore les danfeufes \& les filles de la pagode qui leur plurent.

Vous pouvez bien juger, Madame; que nos églifes n'ont point été refpectées; ils ont pris le peu qui y étoit refté; car les Miffionnaires, en prenant la fuite, avoient emporté avec eux tout ce qu'ils pouvoient. Il y a déja quatorze de ces Miffionnaires arrives à Pondichery. On eft en peine de quatre Peres Portugais, dont on n'apprend aucune nouvelle. On craint encore plus pour deux autres, dont les églifes font fort éloignées dans les terres de Maifour; s'ils n'ont point eu le temps de gagner les bords de la mer, ils feront tombés infailliblement entre les mains des Marattes; quelques-uns fe font fauvés, comme ils ont pu, dans les bois \& fur les montagnes.

Il n'y a que le Pere Madeira qui n'a pas pu échapper à la fureur de ces brio.
(1) Divinité des Indes.
gánds. A linftigation d'un Brame, qui leur perfuada que ce Pere avoit caché de grands tréfors, ils le battirent cruellement; ils le tinrent pendant plufieurs jours lié à un poteau, tête nue, \&,tou le corps prefque nud, expofé aux ardeurs d'un foleil brûlant, ne lui donnant du riz qu'autant qu'il en falloit précifément pour ne pas le laiffer mourir de faim.

Cependant le peu quills trouverent dans ion églife de Vergampetti, fit foupçonner aux Marattes que le Brame leur en avoit impofé. "/ Il faut le preffer, " dit le Brame; sill n'a point d'argent, \# vous en tirerez sûrement de fes dif* ciples, qui n'épargneront rien pour " le racheter des tourmens\%. Les Marattes fuivirent fon confeil, \& annoncerent au Miffionnaire que la réfolution étoit prife de le faire mourir dans les plus cruels fupplices, s'il ne faifoit pas contribuer fes difciples.

En effet, les Chrétiens informés de la trifte fituation où étoit leur Pere en Jefus-Chrift, s'offroient déja à ramaffer: parmi eux la fomme qu'on demandoit pour fa délivrance. Le Pere fit venir le Catéchifte qui avoit la liberté de lui parler, \& lui ordonna de défendre de $E$ if
fa part à fes difciples, de donner la moindre chofe pour le délivrer; qu'il. aimoit mieux mourir, que de les voir réduits, à fon occafion, à une extrême indigence.

Les Marattes furent étrangement furpris d'une réfolution fi génértufe. Cependant ils préparerent leur chaife $\&$ leur cafque de fer; ils firent rougirau feu l'un \& l'autre, \& ils fe difpofoient à faire affeoir le Miffionnaire fur cette chaife, \& à lui mettre le cafque en téte, loriqu'un des Chefs Marattes, témoin de la fermeté du Pere, \& de la ferveur avec laquelle il offroit à Dieu fes tourmens, élevant la voix tout-à-coup. «Laiffez en repos \# ce Saniaffi (i), s'écria-t-ị, j’ai oui " pafler du Dieu qu'il invoque; c'eft * un Dieu redoutable, \& nous pour\# rions bien nous attirer fon courroux " en tourmentant fon ferviteur : d'ail\# leurs, ajouta-t-il, c'eft un étranger " qui fait du bien à tout le monde par $\#$ fes prieres \& par fes utiles confeils : * on obéit, le Miffionnaire fut détaché $\#$ du poteau, \& renvoyé libre ${ }^{*}$. LeRoị de Maiffour a tâché de défendre
(1) Nom qu'on donne aux Miffionnaires dans plade.
fes frontieres avec une puiffante armée, mais vainement. Les Marattes l'ont défaite, \& ont pénétré dans les Etats de ce Prince, out ils ont exercé toutes fortes de brigandages. Ceux qui étoient dans le voifinage des bois \& des montagnes s'y font réfugiés; mais ils n'y ont pas beaucoup gagne. Les Paleakarkns leur ont fait payer chérement l'afyle qu'ils leur donnoient, fous prétexte quill leur falloit foudoyer de nouvelles troupes pour les garder \& les défendre.

Le plus grand mal qu'aient fait les Marattes, \& ce qu'on regrette le plus; c'eft l'enlévement des troupeatux \& des petits enfans, garçons \& filles, qu'ils ont fait paffer dans leur pays. Nous croyions que la faifon des pluies mettroit fin a leurs courfes, ils les ont continuées, \& les ont pouffées jufqu’a Portonovo, habitation Hollandoife quills ont ravagée.

Ils avoient un femblable deffein fur Pondichery, ils s'en font approchés à la diftance de trois lieues, quelques maraudeurs ont fait même des excurfions dans quelques Aldées ( 1 ) de fa dé-
(1) Ce que nous appellons village, fe nommo - Aldée aux Indes.

E iij pénétrés d'eftime $\&$ de reconnoiflance: Ils, ont informé Azefia de l'accueil obligeant qu'on leur avoit fait ; ce Vifir qui a toute lautorité dans l'Empire Mogol, a écrit de Dely une lettre de remerciment à M. Dumas notre Gouverneur, \& lui a envoyé un ferpeau, c'eft-à-dire un habit à la Maure, un turban \& une écharpe ; c'eft le préfent dont les Princes \& les Rois honorent ceux auxquels ils. veulent donner des marques d'une finguliere diffinction.

Comme les Marattes ne font point la guerre pour conferver les villes \& les pays qu'ils foumettent, mais uniquement pour les piller, ils abandonnerent Arcar fix jours après qu'ils s'en étoient rendus les maîtres. Le fils du défunt Nabab nommé Doftalikhan, qui s'étoit réfugié dans cette ville, ramaffa une partie de fes troupes, \& en fit un corgs de vingt
mille hommes, avec lequel il retourna à Arcar, où il traita avec les Marattes, moyennant une fomme confidérable qu'il. leur donna.

Jamais les Marattes n'avoient pénétré fiavant dans ce pays-ci, depuis que l'Enfpereur Aurengzeb les en avoit chaffes. Les Gouverneurs Maures, ou par adreffe, ou par leur bravoure, les avoient toujours empêché de traverfer les montagnes qui nous féparent d'eux. La divifion s'eft mife entre les Gouverneurs d'Arcar, de Velour, de Polour \& de Tiroucherapaly, quoiqu'ils foient tous parens; le fang $\&$ leurs propres intérêts devoient les réunir contre l'ennemi commun; la jaloufie les a divifés, \& ne fe prêtant point de fecours les uns aux autres, ils ont été battus tour à tour.

Nous nous reffentons malheureufement de leurs querelles particulieres. L'Empire en fouffre auffi, parce qu'on ne peut envoyer à Dely les tribus ordinaires: on affure qu'Azefia a donné ordre à fon fils d'aller fondre dans le pays des Marattes avec une armée de quatrevingt mille chevaux ; car, dans toure l'Afie, l'infanterie n'eft prefque comptée pour rien. On efpere que ces vagabonds feprendront le chemin de leurs montaE v

106 Lettres édifiantés
gnes pour aller défendre leur patrie; où cette diverfion les rappelle. .

Mais quand ils fe feront retirés, dans quelle trifte fituation ne nows trouve-rons-nous pas? Il nous faudra bâtir de nouveau des Eglifes en plufieurs endroits où elles ont été détruites, en réparer d'autres, \& les pourvoir de tout ce qui. eft abfolument néceffaire, raffembler fur-tout nos pauvres Chrétiens, que cette guerre a diffipés. A la guerre fuccédera la famine, qui eft inévitable. Les campagnes font défertes, elles ont été fouragées; les peuples revenus dans leur demeure, n'auront point de quoi les enfemencer; il n'y aura donc ni riz, ni d'autres grains. Dieu veuille avoir pitié de nous. Ne nous oubliez pas, Madame, dans vos ferventes prieres. Js fuis avec beaucoup de refpect, \&c.


## EXTRAITS

De quèlques autres Lettres du P. Calmette au Pere Du Halde.

IIL ne me refte plus, pour fatisfaire aux queftions que vous m'avez faites, que de vous donner une notice du Salagramam, ou du caillou vermoulu de la riviere Gandica. Cette riviere de l'Indouftan defcend des montagnes au nord de Patna, \& fe jette dans le Gange, près de cette ville. Le Gandica n'eft pas moins facré pour les Indiens que le Gange ; l'un \& l'autre ont été l'objet de leur poëfie, $\&$ font le terme de leurs pélerinages. Ce qu'il y a de fingulier dans le Gandica, ce font des cailloux, qu'on dit être percés par un ver, lequel s'y loge, s'y roule, \& forme, en s'y roulant, des figures orbiculaires, qui ont quelque chofe de furprenant. Les Indiens en font grand cas; ils les achetent fort cher, \& en font commerce d'un bout de l'Inde à l'autre. Les Brames les confervent dans des boëtes de cuivre ou d'argent 3 \& leur font un facrifice E vi
tous les jours. J'ai donc à vous développer fur ce fujet le naturel \& le myftique , le réel $\&$ la fable.

Le caillou percé de la riviere Gandica fe nomme communément Salagramam; fes différentes efpeces ont donné lieu à quantité de noms différens qu'on luidonne; $j$ 'en ai compté jufqu'à foixante, qui ne font gueres connus que des fçavans, \& qu'il feroit affez inutile de vous détailler. Tous ces noms ont rapport at leurs fables, \& fur-tout aux trois principalcs Divinités de l'Inde. Hirannià garbam, matrice d'or, eft une efpece de Salagramam qui a des veines d'or; elle appartient à Brama. Chivanabam, qui veut dire nombril de Chivoudou, eft du reffort du Dieu de ce nom. Ces deux divinités n'en ont que quatre chacun qui leur foient attribues; les autres Salagramam, à la réferve de deux, ont tous des noms de Vichnou $\&$ dẹ fes métamorphofes.

Le Salagramam eft un caillou dur, poli, communément noir, quelquefois marbré $\&$ de différentes couleurs, de figure ronde, oblongue, ovale, applati quelquefois d'un cốté, ou même des deux. Ce font les efpeces que j'ai vues. Ces cailloux fe forment dans la rocaille
des rives ou cafcades du Gandica, d'oit on eft obligé de les extraire, en caffant 1a pierre qui les enveloppe, du moins en partie. Ils confervent la marque de leur pofition, par un médiocre applatiffement d'un des côtés; c'eft dans l'eau, ou à portée du flot, quils naiffent. L'infecte qu'on y trouve eft appellé ver : dans la langue des Indiens, on lui donne trois noms: Souvarnakitam, le ver d'or; Vajirakitam, le ver de diamant; \& Praftasakitam, le ver de pierre. Une fable qu'on débite vers le nord, porte que c'eft une métamorphofe du Dieu Vichnou, arrivée de la maniere fuivante. Vichnou alla rendre vifite à la femme d'un pénitent $\&$ la fuborna. Le Pénitent deshonoré fe vengea par une malédiction conçue en ces termes: Puiffes-tu naître yer, E n'avoir à ronger que la pierre. La malédiction eut fon effet ; ainfi naquit Vichnou.

On rapporte ailleurs, d'une autre maniere, la métamorphofe de Vichnow: les trois divinités, Brahnia, Vichnouc, Chivoudou, qui forment la faufle Trinité des Indiens, ayant oui parler d'une danfeufe nommée Gandica, non moins fameufe par fa douceur que par fa beauté, furent la voir, \& mirent fa patience $\begin{aligned} & \text { d }\end{aligned}$

Yro
Letires édifiantes
1'épreuve par des manieres inciviles $\$ \dot{z}$ tout-à-fait propres à la fâcher. N'ayant pu altérer fa belle hameur, ils furent fi contens de fa politeffe, qu'après s'être fait connoitre, its lui promirent de naitre d'elle tous les trois; $\&$, pour cet effet, ìs la métamorphoferent en riviere, C'eft la riviere Gandica, où ces trois divinités renaiffent fous la forme de Salagramam.
Ces deux fables condurifent par divers chemins au même point, qui eft de faire l'apothéofe de linfecte, lequel fe loge ou nait dans cette rocaille ; faut-ib le nommer ver ou poiffon ? Je doute fort que ce foit un ver ; en m'écartant du fyytême des Indiens, $j e$ dirois plus volontiers que c'eft un poiffon. PeutEtre conviendroit-il mieux de l'appeller limaçon, à caufe de fa figure $\boldsymbol{\&}$ de fa pofition, telle qu'on peut le conjecturer des orbes qu'on remarque fur les cailloux les plus diftincts. La queue eft au centre, le ventre dans la partie la plus évafée de fon lit, la tête au bord, où l'infecte reçoit la nourriture que le flot lui apporte.

Dans refpace qu'occupe te corps de linfecte, on voit à diftances égales des lignes profondes, paralleles, \& régulié-
irement tracées, comme fi elles partoient du centre à la circonférence, coupées cependant ou interrompues d'un orbe à Pautre. Ces lignes font la partie par laquelle l'animal tient à la pierre, \& qui fuppofe que l'infecte a divers plis, ainfi que le ver \& la chenille. L'opinion qui a cours parmi les Indiens, eft que c'eft un ver qui ronge la pierre, pour s'y faire une loge, ou pour s'en nourrir.

L'admiration eft la mere de l'idolâtrie; l'Indien qui examine peu, \&qui n'eft rien moins que Phyficien, ayant remarqué dans ces cailloux des loges artiftement travaillées, a donné de l'efprit à l'infecte. Il n'en faut pas davantage pour fonder l'apothéofe parmi des. gens fuperftitieux à l'excès: ill leur a plâ de faire difparoître le ver $\& d^{2} y$ fubftituer leur Idole. Quelques-uns parmi eux, fur-tout vers le nord, placent même à diftances réglées les Dieux fubalternes du Ciel de Vichnou; les Douarapala coulou, ou les portiers font à l'entrée, $\%$ ainfi des autres.

Je ne voudrois pas nier abfolument que la figure ou les cavités de certains cailloux, qui paroiffent rongées, ne fuffent l'ouvrage de quelque ver; mais çe ver doit être différent de linfecte
qui fait les orbes dont j'ai parlé; encore peut-on, ce me femble, expliquer ainfi la plûpart des cavités irrégulieres. Le Salagramam étant uni étroitement au roc dans lequel il fe forme, il eft naturel que les pointes du roc, entrant fans ordre dans le caillou qui croît avec lui, ces pointes concaffées laiffent le creux dont nous cherchons la caufe.

Il y a une efpece de Salagramam, appellé Chacrapani, plat des deux côtés, qui a huit ou dix loges femblables fur une des faces, à diftance égale, $\&$ parfaitement régulieres. Je ne puis douter qu'il n'y ait eu un petit poiffon, mais différent de ceux qui font difpofés en limaçơn; ainfi, le Chacrapani fera un coquillage pierreix ou pétrifié. Cependant il ne differe pas du marbre par la couleur \& la dureté. Pourquoi les autres Salagramam ne feroient-ils pas de même des coquillages?

J'ai vu fur les roches de l'Mle de France des coquillages, qui, fans reffembler aux Salagramam, peuvent nous aider à les faire connoitre. C'eft un affemblage de petites loges, dans les creux ou fur les pointes des rochers, battus par la vague. Chaque loge eft une coquille, \& toutes enfemble font un bloc
qu'on appelle, ce me femble, le bouquet de mer. Le poiffon s'y nourrit de la graiffe de la mer, ou de l'eau filtrée au travers d'une peau qui couvre la furface, à-peu-près comme les coquillages qui s'attachent att gouvernail du vaiffeau : ce bloc de coquillages, qui n'en font qu'un, a quelque rapport au Chacrapani que j’ai décrit. Il eft enchaffé dans la pierre, qu'il faudroit caffer pour l'en extraire. Se pétrifie-t-il avec le temps? c'eft ce que je ne puis décider; mais s'il fe pétrifioit, on pourroit en faire une nouvelle efpece de Salagramam.

Parmi les Salagramam que je vous envoie', celui qui eft de la premiere grandeur, appellé Anantamourti, eft rare \& précieux, on le confervoit dans une boête d'argent. La figure du limaçon y eft fi diftincte, tant au-deffus qu'au dedans, qu'il prouve feul l'explication que $j$ 'en ai donnée. Gopalamourti eft le fecond, ou de la feconde grandeur; il n'a qu'une loge, $\&$ n'avoit qu'un limaçon. Le Chivabanam eft plus rond; il eft diftingué par une figure circulaire, que les Indiens appellent nombril. Je n'en ai vu qu'un de cette efpece, $\&$ je ne puis l'expliquer, à moins de dire que c'eft un caillou enchaffé par la partie

114 Lettres ddifiantes
qu'ils appellent nombril, dans un oreìe circulaire du roc où il s'eft formé. Ce qui paroît inégal \& rongé toutautourpeutêtre l'effet des inégalités de la pierre qui l'environnoit. Je ne vois pas par quel art un ver formeroit un rond fi régulier, $\& \tau$ comment, en rongeant la pierre inégalement, il feroit attentif à ne pas endommager le cercle qui fait la rareté du caillou. Le quatrieme, ou le Salagramam de la quatrieme grandeur, parmi ceux que j’envoie, a fur le côté plat la figure de limaçon fort bien gravée; on pourroit même croire, apres avoir vu le caillou, que le limaçon marche en portant fa maifon fur le dos. Le cin, quieme Salagramam, qui eft le plus petit, eft nommé Cachamourti; il a deux loges, \& un lien par lequel elles communiquent.

Le facrifice que les Brames font au Salagramam, confifte à y appliquer la raclure de bois de fandal, dont ils ont coutume de s'orner eux-mêmes, à le remplir ou frotter dhuile, à le laver, à lui faire deffus des libations, à lui donner une efpece de repas d'une compofition de beurre, de caillé, de lait, de fucre, \& de figues bananes, appellée Panchamroutain, ou l'ambrofie des cirqmêts, Ils accompagnent la cérémonie des
paroles du Vedan al l'honneur de Vichnou, parmi lefquelles elles lui adreffent cellesci: Divinitéà mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, peut être par allufion à la quantité de loges, de trous, \& de lignes qu'on voit dans quelques Salagramam.

Je ne dis rien de la maniere dont feforme le caillort, connu fous le nom de Salagramam, il n'y a qu'un Naturalifte habile qui puiffe s'en éclaircir, en faifant un voyage au Gandica. Les recherches de l'Indien ne vont pas fi loin. Je fuis, \& \&c.


## 116

## L ETTRE

'Du Pere Caurdoux, Miffonnaire de la Compagnie de Jefus, au PereDu Halde, de la même Compagnie.

Aux Indes orientales, ce
18 Janvier 1742 .
Mon Réviérend Pere,
La paix de Notre Seigneur.
Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez recommandé dans plufieurs de vos lettres, de vous faire part des découvertes que je pourrois faire dans cette partie de l'Inde; vous etes perfuadé qu'on y peut acquérir des connoiffances, qui, étant communiquées à l'Europe, contribueroient peut-être au progrès des fciences, ou à la perfection des arts. Je ferois entré phutốt dans vos vues, fi des occupations prefque"continuelles n'avoient pas emporté tout mon temps. Enfin, ayant eu quelques momens de loifir, $i$ 'en ai profité pour m'inftruire de la maniere dont les Indiens travaillent

Ecurieufes:- 11y
ces belles toiles, qui font partie du négoce -des Compagnies, éiablies pour étendre le commerce, qui, traverfant lis plus $v$.ftes mers, viennen: du tond de l'Europe les chercher dans dis climats qui en tunt fi éloign's.

Ces tontes tirent leur valeur \& leur prix de la vivacité, \& , fi jore m'exprimer ainfi, de la tenacité \& de l'adhćrence des couleurs, dont elles tont teintes, \& qui eft telle, que, loin de perdre leur éclat quand on les lave, elles n'en deviennent que plus belles. C'eft à quoi linduftrie Européenne n'a pu encore atteindre que je fçache. Ce n'eft pas faute de recherches dans nos habiles Phyficiens, ni d'adreffe dans nos ouvriers; mais il femble que l'Auteur de la nature ait voulu dédommager les Indes des avantages que l'Europe a d'ailleurs fur ce pays, en leur accọrdant des ingrédiens, \& fur-tout des eaux, dont la qualité particuliere contribue beaucoup à la beauté de ce mêlange de peinture \& de teinture des toiles des Indes. Ce que j’ai à vous dire, mon Révérend Pere, fur ces peintures Indiennes, c'eft ce que j ${ }^{\text {ai }}$ appris de quelques Néophytes, habiles en ce genre d'ouwrage, auxquels j’ai conféré depuis peu

418
Leteres edifiantes
le baptême. Je les ai queftionnés à diverfes reprifes, \& féparément les uns des autres, \& ce font leurs réponfes que je vous envoie.

## I.

Avant que de fe mettre a peindre fur la toile, il faut lui donner les préparations fuivantes : $\mathbf{1}^{\circ}$. Prenez une piece de toile neuve, fine, \& ferrée: la longueur la plus commune eft de neuf coudẹes: blanchifiez-la à moitié : je dirai dans la fuite de quelle maniere cela fe pratique. Prenez des fruits fecs nommés Cadou ou Cadoucaie, au nombre d'environ vingtcing, ou, pour parler plus jufte, le poids de trois palam. Ce poids Indien équivaut à une once, plus un huitieme, puifque quatorze palam $\&$ un quart font une livre. $2^{\circ}$. Caflez ce fruit pour en tirer le noyau, qui n'eft d'auctane utilité. Réduifez ces fruits en poudre : les Indiens le font fur une pierre, \& fe fervent pour cela d'un cylindre, qui eft auffi de pierre, \& l'employent àrpeuprès comme les Pâtiffiers, lorfqu’ils broyent $\&$ étendent leur pâte $3^{\circ}$. Paffez cette poudre par le tamis,$\&$ mettez-la dans deux pintes ou environ de lait de buffle, augmentant le lait \& le poids.
du Cadou, felon le befoin \& la quantité des toiles. $4^{\circ}$. Trempez-y peu de temps après la toile autant de fois qu'il eft néceffaire, afin qu'elle foit bien humectée de ce lait, vous la retirerez alors, vous la tordrez fortement, \& la ferez fécher au foleil. $5^{\circ}$. Le lendemain vous laverez légérẹment la toile dans l'eau ordinaire, vous en exprimerez l'eau en la tordant, \& après l'avoir fait fécher au foleil, vous la laifferez au moins un quart d'heure à l'ombre.

Après cette préparation, qu'on pourroit appeller intérieure, on peut paffer auffi-tôt à une autre, que je nommerois volontiers extérieure, parce qu'elle n'a pour objet que la fuperficie de la toile. Pour la rendre plus unie, \& que rien n'arrêtele pinceau, on la plie en quatre, ou en fix doubles, $\&$ avec une piéce de bois, on la bat fur une autre piéce de bois bien unie, obfervant de la battre par-tout également; \& quand elle eft fuffifamment battue dans un fens, on la plie dans un autre, \& on recome mence la même opération.

Il eft bon mon R. Pere, de faire ici quelques obfervations que vous ne jugerez pas tout-a -fait inurtiles. $I^{\text {a }}$. Le fruit Cadou fe trouve dans les bois; fur. montagneux, ainfi que te fignifie fon nom, qui s'étend confidérablement le long de la côte de Malabar. $2^{\circ}$. Ce fruit fec, qui eft de la groffeur de la mufcade, s'employe ici par les Médecins, $\&$ il entre fur-tout dans les remédes, qu'on donne aux femmes nouvellement accouchées. $3^{\circ}$. Il eft extrêmement âpre au gout, cependant quand on en garde un morceau dans la bouche pendant un certain temps, on lui trouve, à ce que difent quelquesuns, un petit goût de régliffe. $4^{\circ}$. Si après en avoir humecté médiocrement \& brifé un morceau dans la bouche, on le prend entre les doigts, on le trouve fort gluant. C'eft en bonne partie à ces deux qualités; je veux dire, à fon âpreté $\&$ à fon onctuofité, qu'on doit attribuer l'adhérence des couleurs dans les toiles Indiennes, \& fur-tout à fon âpreté. C'eft au moins l'idée des Peintres Indiens.

Il y a long-temps que l'on cherche en Europe l'art de fixer les couleurs, \& de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les toiles des Indes. Peutêtre en découvrirai-je lefecret, du moins
pour plufieurs couleurs, en faifant connoître le cadoucaie, fur-tout fa principale qualité, qui eft fon extrême âpreté. Ne pourroit-on point trouver en Europe des fruits analogues à celui-ci? Les noix de galle, les nefles féchées avant leur maturité, l'écorce de grenade ne parti-ciperoient-elles pas beaucoup aux qualités du cadou?

J'ajouterai, à ce que je viens de dire; quelques expériences que j’ai faites fur le cadou. $\mathrm{I}^{\mathrm{o}}$. De la chaux délayée dans l'infufion de cadou, donne du verd. S'il y a trop de chaux, la teinture devient brune. Si l'on verfe fur cette teinture brune une trop grande quantité de cette infufion, la couleur paroît d'abord blanchâtre, peu après la chaux fe précipite au fond du vafe. $2^{\circ}$. Un linge blanc trempé dans une forte infufion de cadou, contracte une couleur jaunâtre fort pâle: mais quand on y a mêlé le lait de buffe, le linge fort avec une couleur d'orange un peu pâle. $3^{\circ}$. Ayant mêlé un peu de notre encre d'Europe avec de l'infufion de cadou, je remarquai au dedans, en plufieurs endroits, une pellicule blepâtre, femblable à celle qu'on voit fur les eaux ferrugineufes, avec cette différence que cette pellicule étoit dans l'eau même : Tome XIV.
à quelque diftance de la fuperficie. $\boldsymbol{H}$ feroit aifé en Europe de faire des expériences fur le cadou même, parce qu'il eft facile d'en faire :venir des Indes. Ces fruits font à très-grand marché, \& on en a une trentaine pour un fol de notre monnoie.

Pour ce qui eft dulait de buffle qu'on met avec l'infufion du cadoucaie, on le préfere à celui de vache, parce quill eft beaucoup plus gras \& plus onctueux. Ce lait produit pour les toiles, le même effet que la gomme $\&$ les autres préparations que l'on employe pour le papier, afin qu'il ne boive pas. En effet, j’ai éprouvé que notre encre peinte, fur une toile préparée avec le cadou, s'étend beaucoup \& pénétre de l’autre côté. Il en arrive de même à la peinture noire des Indiens,

Ce quill y a encore à obferver, c'eft que l'on ne fe fert pas indifféremment de toute fortes de bois pour battre les toiles \& les polir. Le bois fur lequel on les met, celui qu'on employe pour les battre, font ordinairement de tamarinier, ou d'unautre arbre nommé porchi, parce qu'ils font extrêmement compactes, quand ils font vieux. Celui qu'on employe pour battre, fe nomme cottapouli:

$$
\text { E curieufes: } \quad 12 \xi
$$

ill eft rond, long d'environ une coudée; \& gros comme la jambe, excepté à une extrémité qui fert de manche. Deux ouvriers affis vis-à-vis l'un de l'autre battent la toile à l'envie. Le coup-d'oeil \& l'expérience ont bientôt appris à connoître quand la toile eft polie \&e liffée au point convenable.

## I I:

La toile ainfi préparée, il faut y deffid ner les fleurs $\&$ les autres chofes qu'on veut y peindre. Nos ouvriers Indiens n'ont rien de particulier, ils fe fervent du poncis de même que nos Brodeurs. Le Peintre a eu foin de tracer fon deffein fur le papier : il en pique les traits principaux avec une aiguille fine, il applique ce papier fur la toile, il $y$ paffe enfuite la ponce, c'eft-à-dire, un nouet de poudre de charbon, par-deffus les piquûres, \& par ce moyen le deffein fe trouve tout tracé fur la toile. Toute forte de charbon eft propre à cette opération, excepté celui de palmier, parce que, felon l'opinion des Indiens, il déchire la toile. Enfuite fur, ces traits on paffe avec le pinceau du noir $\&$ du rouge, felon les endroits qui l'exigent

Fij

124 Leures édifíaiztes
après quoi l'ouvrage fe trouve deffiner

## 1 II.

.1
Il s'agit maintenant de peindre les couleurs fur ce deffein, La premiere qu'on applique c'eft le noir : cette couleur n'eft gueres en ufage, fi ce n'eft pour certains traits, \& pour les tiges des fleurs. C'eft ainfi qu'on la prépare $1^{\circ}$. On prend plufieurs morceaux de mache-fer, on les frappe les uns contre les autres, pour en faire tomber ce qui eft moins folide; on réferve les gros morceaux environ neuf à dix fois la groffeur d'un oeuf. $2^{\circ}$. On y joint quatre ou cinq morceaux de fer, vieux ou neuf, peu importe. $3^{\circ}$. Ayant mis à terre en un monceau le fer \& le mache-fer, on allume du feu par-deflus : celui qu'on fait avec des feuilles de bananier eft meilleur qu'aucun autre. Quand le fer \& le mache-fer font rouges, on les retire, $\&$ on les laiffe froidir. $4^{\circ}$. On met ce fer \& ce mache-fer dans un vafe de huit à dix pintes, \& lon y verfe du - canje chaud, c'eft-à-dire, de l'eau dans laquelle on ait fait cuire le ris, prenant bien garde qu'il n'y ait pas de fel. $5^{\circ}$. On expofe le tout au grand foleil.

## \& curicufs:

125
z après l'y avoir laiffé un jour entier, on verfe à terre le canje, \& l'on remplit le vafe de callou, c'eft-à-dire, de vin de palmier ou de cocotier. $6^{\circ}$. On le remet au foleil trois ou quatre jours confécutifs, \& la couleur qui fert à peindre le noir, fe trouve préparée.

Il y a quelques obfervations à faire fur cette préparation : La premiere, eft qu'il ne faut pas mettre plus de quatre ou cinq morceaux de fer, fur huit ou neuf pintes de canje, autrement la teinture rougiroit \& couperoit la toile. La feconde, regarde la qualité de vin de palmier \& de cocotier qui s'aigrit aifément \& en peu de jours : on en fait du vinaigre, $\&$ l'on s'en fert au lieu de levain; pour faire lever la pâte. La troifiéme, eft qu'on préfere le vir de cocotier à celui de palmier. La quatriéme, eft qu'au défaut dece vin, on fe fert de kevarou, qui eft un petit grain de ce pays, dont plufieurs fe nourriffent. Ce grain reffemble fort pour la couleur $\&$ la groffeur à la graine de navet, mais la tige \& les feuilles font entiérement différentes. On y emploie auff le varagou, qui eft un autre fruit du pays, qu'on préfere au kevarou. On en pile environ deux poignées qu'on fait Fiị
tement fur une pierre, avec le même mouvement que font les ferruriers $\&$ les maréchaux, en frappant de leurs gros marteaux le fer fur l'enclume.

Quand la toile eft fuffifamment battue en un fens, on la bat dans un autre \& de la même façon: vingt ou trente coups fuffifent pour l'opération préfente. Quand cela eft fini, on trempe la toile dans du canje de ris. Le mieux feroit, fi l'on avoit la commodité, de prendre du kevarou, de le broyer, de le mettre fur le feu avec de l'eau, comme fi on vouloir le faire cuire, \& avant que cette eau foit fort épaiffe, y tremper la toile, la retirer aufli-tôt, la faire fécher, \& la battre avec le cottapoulli : comme on a fait dans la premiere opération pour la liffer.

Comme le bleu ne fe peint pas avec un pincean, mais qu'il s'applique en trempant la toile dans de lindigo préparé, il faut peindre ou enduire la toile de cire généralement par-tout, excepté auxendroits où ily a du noir, \&à ceux où il doit y avoir du bleuoudu verd. Cette cire fe peint avec un pinceau de fer, le plus légérement qu'on peut d'un feul côté, prenant bien gare de quill ne refte fans cire, que les en:
droits que $j$ 'ai dit; autrement ce feroit autant de taches bleues, qu'on ne pourroit pas effacer. Cela étant fait, on expofe au foleil la toile cirée de la forte; mais il faut être très-attentif à ce que la cire ne fe fonde, qu'autant qu'il êt néceffaire pour pénétrer de l'autre côté; alors on retire promptement, on la retourne à l'envers, \& on là frotte en paffant fortement la main par-deffus. Le mieux feroit d'y employer un vafe de cuivre rond par le fond: par ce moyen la cire s'étendroit par-tout, \& même aux endroits qui de l’autre côté doivent être teints en bleu, Cette préparation étant achevée, le peintre donne fa toile au Tenturier en bleu', qui la rend au bout de quelques jours: car il eft à remarquer que ce ne font pas les Peintres ordinaires, mais les ouvriers, ou Teinturiers particuliers; qui font cette teinture.

Aỳant demandé au Peintre, s'il fçavoit comment fe prépare l'indigo; il me répondit quill en étoit inftruit, \& il me l'expliqua de la maniere fuivante. Peutêtre ferez-vous bien aife de la comparer avec la méthode qu'on obferve dans les Ifles de l'Amérique.

Ici l'on prend des feuilles d'averei ou - $\mathbf{F} \boldsymbol{\gamma}$
d'indigotier, que l'on fait bien fécher ; après quoi on les réduit en pouffiere. Cette pouffiere fe met dans un fort grand vafe qu'on remplit d'eaui : on la bat fortement au foleil avec un bambou fendui en quatre, $\&$ dont les quatre extrémités en bas font fort écartées. On laiffe en-. fuite écouler l'eau par un petit trou qui eft au bas du vafe, au fond duquel refte l'indigo. On l'en tire, \& on le partage en morceaux gros à peu-près comme un œuf de pigeon. On répand enfuite de la cendre à l'ombre, \& fur cette cendre on étend une toile, fur laquelle on fait fécher l'indigo qui fe trouve fait.

Après cela, il ne refte plus que de le préparer pour les toiles qu'on veut teindre. L'ouvrier, après avoir réduit en poudre une certaine quantité d'indigo, la met dans un grand vafe de terre, qu'il remplit d'eau froide; il y joint enfuite une quantité proportionnée de chaux, réduite pareillement en pouffiere. Puis il flaire l'indigo, pour connoître s'il ne fent point l'aigre; $\&$, en ce cas-la, il ajoute encore de la chaux autant qu'il eft néceffaire pour lui faire perdre cette odeur. Prenant enfuite des graines de tavarei, environ le quart d'un boiffeau,
il les fait bouillir dans un fceau d'eau pendant un jour \& une nuit, confervant la chaudiere pleine d'eau. Il verfe après cela le tout, eau \& graine, dans le vafe de l'indigo préparé. Cette teinture fe garde pendant trois jours, \& il faut avoir foin de bien mêler le tout enfemble, en l'agitant quatre ou cinq fois par jour avec un bâton. Si l'indigo fentoit encore l'aigre, on y ajoutera une certaine quantité de chaux.

Le bleu étant ainfi préparé, on $\mathbf{y}$ trempe la toile après l'ayoir pliée en double, en forte que le deffus de la toile foit en-dehors, $\&$ que l'envers foit en-dedans; on la laiffe tremper environ une heure \& demie, puis on la retire teinte en bleu aux endroits convenables. On voit par-là que les toiles Indiennes méritent autant le nom de teintes, que le nom de toiles peintes.
La longueur \& la multiplicité de toutes ces opérations pour teindre en bleu, me fit naître une difficulté, ce femble, affez naturelle, que je propofai à un des Peintres que je confultois. N'auroit-on pas plutôt fait, lui dis-je, de peindre avec un pincean les fleurs bleues, furtout quand il $\bar{y}$ en a peu de cette couleur dans votre deffein? On le pour-

## 132 <br> Lettres edifiaintes

roit fans doute, me répondit-il, mais ce bleu ainfi peint ne tiendroit pas; \& , après deux ou trois leffives, il difparoîtroit.

Je lui fis une autre queftion, \& lui demandai à quoi il attribuoit principalement la tenacité $\&$ l'adhérence de la couleur bleue. Il me répondit fans héfiter que c'étoit à la graine de tavarei. J'avois déja reçu la mềme réponfe d'un autre Peintre. Cette graine eft de ce pays-ci, quoiquill n'y en ait pas partout : elle eft d'un brun clair ou olivâtre, cylindrique, de la longueur d'une ligne, \& comme tranchée par les deux bouts. On a de la peine à la rompre avec la dent ; elle eft infipide, \& laiffe une petite amertume dans la bouche.

## v.

Après le bleu, c'eft le rouge qu'il faut peindre; mais on doit auparavant retirer la cire de la toile, la blanchir, \& la préparer à recevoir cette couleur. Telle eft la maniere de retirer la cire: /on met la toile dans de l'eau bouillante, la cire fe fond; on diminue le feu, afin qu'elle furnage plus aifément, \& on la retire avec une cuillier, le plus exac:
tement qu'il eft poffible ; on fait de nouveau bouillir l'eau, afin de retirer ce qui pourroit y être refté de cire. Quoique cette cire foit devenue fort fale, elle ne laiffe pas de fervir encore pour le même ufage.

Pour blanchir la toile, on la lave dans. de l'eau, on la bat neuf a dix fois fur la pierre, \& on la met tremper dans d'autre éau, où l'on a délayé des crottēs de brebis. On la lave encore, \& on l'étend pendant trois jours au foleil, obfervant d'y répandre légérement de l'eau de temps en temps, ainfi qu'on l'a dit plus haut. On délaye enfuite dans de l'eau froide une forte de terre nommée ola, dont fe fervent les Blanchiffeurs, \& l'on y met tremper la toile pendant environ une heure, après quoi on allume du feu fous le vale ; \& quand l'eaut commence à bouillir, on en ôte la toile pour aller la laver dans un étang, fur le bord duquel on la bat environ quatre cent fois fur la pierre, puis on la tord fortement. Enfuite on la met tremper pendant un jour \& une nuit dans de l'eau où l'on a delayé une peţite quantité de bouze de vache ou de buffle femelle. Après cela on la retire; on la lave de nouveau dans l'étang, \& on

## 134 Lettres edifiantes

la déploye pour l'étendre pendant un $\mathrm{de}=$ mi-jour au foleil, \& l'arrofer légérement de temps en temps. On la remet encore fur le feu dans un vafe plein d'eau; ; \& quand l'eau a un peu bouilli, on en retire la toile pour la laver encore une fois dans l'étang, la battre un peu, \& la faire fécher.

Enfin, pour rendre la toile propre à recevoir \& retenir la couleur. rouge, il faut réitérer l'opération du cadoucaie, comme je l'ai rapporté au commencement, c'eft-̀̀-dire, qu'on trempe la toile dans l'infufion fimple du cadou, qu'on la lave enfuite, qu'on la bat fur la pierre, \& qu'on la fait fécher; qu'après cela on la fait tremper dans du lait de bufle, qu'on l'y agite, \& qu'o la frotte pendant quelque temps avec les mains; que quand elle en eft parfaitement imbibée, on la retire, on la tord, \& on la fait fécher; $\bar{q} u$ 'alolors, s'il doit y avoir dans| les fleurs rouges des traits blancs, comme font fouvent les piftils, les étamines \& autres traits, on peint ces endroits avec de la cire, après quoi on peint enfin avec un pinceau Indien le rouge qu'on a préparé auparavant. Ce font communément les enfans qui peignent le rouge, parce que ce travail eft moins pénible,
à moins qu'on ne voulutt faire un travail plus parfait.

Venons maintenant à la maniere dont il faut préparer le rouge. Prenez de l'eau âpre, c'eft-d̀-dire, de l'eau de certains puits particuliers à laquelle on trouve ce goût. Sur deux pintes d'eau, mettez deux onces d'alun réduit en poudre; ajoutez-y quatre onces de bois rouge, nommé vartangui ou bois de fapan, réduit auff en poudre; mettez le tout ait foleil pendant deux jours : prenant garde qu'il n'y tombe rien d'aigre ni de falé; autrement la couleur perdroit beaucoup de fa force. Si l'on veut que le rouge foit plus foncé, on y ajoute de l'alun. On y verfe plus d'eau quand on veut qu'il le foit moins; $\&$ c'eft par ce moyen qu'on fait le rouge pour les nuances $\&$ \& les dégradations de cette couleur.

> V I.

Pour compofer une couleur de lie de vin \& un peu violette, il faut prendre une partie du rouge dont je viens de parler, \& une partie égale du noir dont j’ai marqué plus haut la compofition. On y ajoute une partie égale de canje de ris, gardé pendant trois mois, \& de
'i36 Lettres édifíantes
mélange il en réfulte la couleur dont
il s'agit. Il regne une fupertition ridicule parmi plufieurs Gentils au fujet de ce canjé agri. Celui qui en a, s'en fervira lui-mềme tous les jours de la femaine ; mais le Dimanche; le Jeudi \& le Vendredi, il en refufera à d'autres qui en manqueroient. Ce feroit, difentils, chaffer leur Dieu de leur maifon, que d'en donner ces jours-là. Au défaut de ce vinaigre de canje, on peut fé fervir de vinaigre de callou ou de vir de palmier.

## VII.

On peut compofer différentes couleurs dépendantes du rouge, quill eft inutile de rapporter ici; il fuffit de dire qu'elles doivent fe peindre en même temps que le rouge, c'eft-àdire, avant que de paffer aux opérations dont $j e$ parlerai, après que j’aurai fait quelques obfervations fur ce qui précede. $1^{\circ}$. Ces puits dont l'eau eft âpre, ne font pas fort communs, mêne dans l'Inde ; quelquefois il ne s'en trouve qu'un feul dans toute une ville. $2^{\circ}$. J'ai goûté de cette eaut ; je ne lui ai point trouvé le goût qu'on lui attribue, mais elle m'a paru moins bonne que l'eau ordinaire. $3^{\circ}$. On
fe fert de cette eaut préférablement à toute autre, afm que le rouge foit plus beau, difent les uns; $\mathcal{E}$, fuivant ce qu'en difent d'autres plus communément, c'eft une néceffité de s'en fervir, parce quiautrement le rouge ne tiendroit pas. $4^{\circ}$. C'eft d'Achen qu'en apporte aux Indes le bon alun $\&$ le bon bois de fapan.

Quelque vertu qu'ait l'eau âpre pour rendre la couleur rouge adhérente, elle ne tiendroit pas fuffifamment, \& ne feroit pas belle fil l'on manquoit d'y ajouter la teinture d'imbouré: c'eft ce qu'on appelle plus communément chaiaver, ou racine de chaiz. Mais avant que de la mettre en œeuvre, il faut préparer la toile en la lavant dans l'étang le matin, en l'y plongeant plufieurs fois, afin qu'elle s'imbibe d'eau, ce qu'on a principalement en vue, \& ce qui ne fe fait pas promptement à caufe de l'onctuofité du lait de buffle, où auparavant l'on avoit mis cette toile. On la bat une trentaine de fois fur la pierre, \& on la fait fécher à moitié.

Tandis qu'on préparoit la toile, on a dû auffi préparer la racine de chaia; ce qui fe pratique de cette maniere. Prenez de cette racine bien féche, réduifez-la en une poudre très-fine, en la pilant
longue de cinq à fix. La fleur eft extret mement petite \& bleuâtre. La graine n'eft gueres plus groffe que celle du tabac. Cette petite plante pouffe en terre une racine qui va quelquefois jufqu'à près de quatre pieds, \& ce n'eft pas la meilleure, on lui préfere celle qui n'a qu'un pied, ou un pied \& demi' de, longueur. Cette racine eft fort menue'; quoiqu'elle pouffe fi avant en terre \& tout droit, elle ne jette à droite' \& à gauche que fort pen \& de très-petits Glamens. Elle eft jaune quand elle eft fraîche, \& devient brune en fe féchant. Ce n'eft que quand elle eft fécke qu'elle donneal l'eaula couleur rouge. Sur quoi je' remarquai une particularité quì m'étónna: ${ }^{j}$ 'en avois mis tremper dans de l'eau qui étoit devenue rouge. Pendant la mit un accident fit répandre la liqueur. Mais je fus bien furpris de trouver le lendemain au fond du vafe quelques gouttes d'une liqueur jaune qui's'y étoit ramaffée. Je foupçonnai que quelque corps étranger tombé dans le vafe avoit caufé ce changement de couleur, j'en parlai à un Peintre: il me répondit que cela ne marquoif autre chofe, finon que le chaia dont je m'érivis fervi, étoit de bonne efpece, \& que lorfqué les ouvriers rét.
duifoient en pouffiere cette racine, en y jettant un peu d'eau, comme on l'a dit, il étoit aflez ordinaire qu'elle fùt de couleur de fafran. Je fis encore une autre remarque c'eft qu'autour du vare renverfé, il s'étoit attaché une pellicule d'un violet affez beau. Cette plante fe vend en paquets, fecs, on en retranche le haut, où font les feuilles defféchées, \& on n'employe que les racines pour cette teinture.

Comme la toile y a été plongée entiérement, \& qưelle a dû être imbibée de cette couleur, il faut la retirer fans craindre que les couleurs rouges foient endommagées par les opérations fuivantes. Elles font les mêmes que celles dont nous avons déjà parlé, c'eft-̇-dire, qu'il faut laver la toile dans l'étang, la battre dix ou douze fois fur la pierre, la blanchir avec des crottes de mouton, \& le troifieme jour la favonner, la bate tre, \& la faire fécher en jettant légerement de l'eau deffus de temps en temps: On la laiffe humide pendant la nuit, on la lave encore le lendemain, \& on la fait fécher comme la veille. Enfin à midi on la lave dans de l'eau chaude pour en retirer le favon \& toutes les ordures qui pourroient s'y être attachées, \& on la fait bien técher,

## VIII.

La couleur verte qu'on veut peindre fur la toile, demande pareillement des préparations; les voici: Prenez un palam, ou un peu plus d'une once de fleur de cadou, autant de cadou; une poignée de chaïaver, \& fi vous voulez que le verd foit plus beau, ajoutez-y une écorce de grenade. Après avoir reduit ces ingrédiens en poudre, mettez-les dans trois bouteilles d'eau, que vous ferez bouillir jufqu'a diminution des trois quarts; verfez cette teinture dans un vafe en la paffant par un linge. Sur une bouteille de cette teinture, mettez$y$ une demi-once d'alun en poudre; agitez quelque temps le vafe, \& la couleur fera préparée.

Si vous peignez avec cette couleur fur le bleu, vous aurez du verd. C'eft pourquoi, quand l'ouvrier a teint fa toile en bleu, il a eul foin de ne pas peindre de cire les endroits où il avoit deffein de peindre du verd, afin que la toile teinte d'abord en bleu, futt en état de recevoir le verd en fon temps. Il eft fil néceffaire de peindre fur le bleu, qu'on n'auroit qu'une couleur
curieufs: 43
jaunề; fi on le peignoit fur une toile blanche.

Mais je dois avertir que ce verd ne tient pas comme le bleu \& le rouge, enforte qu'après avoir lavé la toile quatre ou cing fois, il difparoit, \& il ne refte à fa place que le bleu, fur lequel on l'avoit peint. Il ya cependant un moyen de fixer cette couleur, enforte qu'elle dure autant que la toile même. Le voici: Prenez l'oignon du bananier; pilez-le encore frais, \& tirez-en le fuc. Sur une bouteille de teinture verte, mettez quatre ou cinq cuillerées de ce fuc, \& le verd deviendra adhérent \& ineffaçable. L'inconvénient eft, que ce fuc. fait perdre au verd une partie da fa beauté.

## 1 X .

Il refte à parler de la couleur jauné; qui ne demande pas une longue explication, La même couleur quifert pour le verd en peignant fur le bleu, fert pour le jaune, en peignant fur la toile blanche. Mais cette couleur n'eft pas fort adhérente, elle difparoît après avoir été lavée un certain nombre de fois. Cependant, quand on fe contente de favonner légerement ces toiles, on
de les laver dans du petit-lait aigri; mêlé de fuc de limon, ou bien encore de les faire tremper dans de l'eau, où lon aura délayé de la boufe de vache, \& qu'on aura paffée au travers d'un linge, ces couleurs paffageres durent bien plus long-temps.

## X .

Avant que de finir, il faut dire un mot des pinceaux Indiens. Ce ne font autre chofe qu'un petit morceau de bois de bambou aiguifé $\&$ fendu par le bout à la diftance d'un travers de doigt de la pointe, On y attache un petit morceau d'étoffe imbibée dans la couleur qu'on veut peindre, \& qu'on preffe avec les doigts pour l'exprimer. Celui dont on fe fert pour peindre avec de la cire, eft de fer de la longueur de trois travers de doigt, ou un peu plus, il eft mince par le haut, \& par cet endroit il s'infere dans un petit bâton qui lui fert de manche; il eft fendu par le bout, \& forme un cercle au milieu, autour duquel on atrache un peloton de cheveux de la groffeur d'une mufcade: ces cheveux s'imbibent de la cire chaude, qui coule peuà peu par l'extrémité de cette efpece de pinceare

Voila, mon Révérend Pere, tout ce que $j$ 'ai pu apprendre fur la fabrique des toiles peintes de l'Inde. Je ne fcais fí j’aurai été plus heureux dans mes découvertes, que ceux qui ont tenté avant moi. d'en faire en ce genre. Comme ils n'avoient ni l'ufage de la langue abfolument néceflaire pour s'entretenir avec les Peintres, ni lhabitude de traiter avec eux; que d'ailleurs leur état même devoit naturellement infpirer de la défance aux timides Indiens, je doute gu'ils ayent pu bien exécuter les ordres dont ils ont été chargés à ce fujet. Ce n'eft pas que je vouluffe être refponfable de-la vérité de tout ce que je vous ai rapporté: il eft difficile qu'il ne fe gliffe quelque erreur $\&$ quelque mécompte, dans ce qu'on eft obligé d'apprendre de gens qui fçavent mieux travailler que s'expliquer ; mais enfin, comme je ne me fuis pas adreffé à un feul Peintre, que i'en ai confulté plufieurs, \& qu'il eût été très-difficile que, fans le fcavoir, ils fe fuffent tous accordés à me tromper, il n'eft gueres probable que je me fois éloigné de la vérité. Je fuis, \&\&c.

Tome XIV.

## LETTRE

## De M. Poivre an Pere Caurdoux:

## Monrévírend Pere,

Mon premier effai de peinture, à la façon Indienne, eft enfin achevé, Il. l'auroit été plutôt fans cette pareffe \& cette lenteur, dont les ouvriers de ce pays-ci ne fe défont jamais. Il m'a fala lu ufer de beaucoup de patience pour les fuivre dans toutes les opérations; ainfi il n'a pas tenu à moi de vous fatisfaire plutôt fur les remarques que vous m'avez fait l'honneur de me demander,

Dans mon premier ouvrage man defo, fén a été non-feulement de m'inftruire de la façon dont les Malabares peignent leurs toiles, mais encore de faine diverfes expériences pour fgavpir fi en Eu; rope, on ne pourroit pas fluppléer aux drogues dont ils fe fervent \& que mays n'avons pas.

Je n'aị même fuivi ta méthode avec

## E curiengfos;147

haquelle ils travaillent $\&$ dont ifs font efclaves, qu'autant que je l'ai cru né ceffaire, pour la connoitre moi-même \&z la fçavoir; d'ailleurs, je m'en fuis fouvent écarté pour voir fi l'on ne pourroit pas réuffir autrement, \& faire avec moins de façons des ouvrages plus finis.

Je vous avouerai que je n'ai réu $\mathbf{Y}^{\mathbf{i}}$ qu'imparfaitement en bien des articles-: en d'autres j’ai manqué abfolument: quelquefois j'ai été plus heureux. C'eft le fort de ceuk qui font les premieres expériences, \& qui voulant perfectionner des arts trop imparfaits, commencent par fecouer le joug de la coutume, \& par s'affranchir des regles ordinaires. Voici donc en peu de mots les remarques que m'ont fourni les pre: -miers effais.

- 19. Je dois remadre $j u$ flice aux recher: ches que vous avez faites (i) fur da façon dont les Indiens peignent leurs troiles. Vos déconvertes font très-juftes \& fort exactes. Les amateurs des arts doivent vous fçavoir bon gré des con-
(1) Voyerar la letue précédente.

G ij

148 Lettres édifiantes
noiffancès nouvelles que vous leuir avei fournies fur cet article. Je trouve dans votre lettre les différentes opérations de nos peintures, expliquées affez clairement $; \&$ bien détaillées. Je défirerois feulement que vous puffiez donner en Europe une notion plus diftincte des diverfes drogues qui entrent ici dans la peinture des Indiennes. Si pour cela vous pouviez dérober à votre zèle apoftolique quelque moment de loifir, vous rendriez un fervice réel à nos curieux d'Europe, en leur donnant de nouvelles explications fur le fruit que vous nommez cadoucaie, \& fur la plante que vous leur avez déja fait connô̂tre fous le nom de chayaver. Ce font-la les deux ingrédiens les plus effentiels dont le défaut de conneiffance pourroit empêcher de réuffir ceux qui voudroient en 'Europe tenter d'imiter les 'peintures de l'Inde.
${ }^{20}$. Le sadoucaic eft un yrai myrobolan dont, comme vous fçavez, nos Droguiftes diffinguent jufqu'a cinq efpeces. Le myrobolan citrin, le myrobolan Indien ou noir, le chébule, l'embliquie, \& le myrobolan bellerique : nos Malabares ne fe fervent que des
deux premieres efpeces, qui ont beaucoup de fel effentiel \& d'huile. Après les avoir broyées ils les mêlent avec dit lait de bufle femelle. Cette efpece de lait n'eft point abfolument néceffaire. J'ai éprouvé que celui de vache fait le même effet. Și c'eft l'onctuofité du premier qui le rend préférable au fecond dans ce pays-ci, la méme raifon n'eft pas pour l'Europe ou le lait de vache eft beaucoup plus onctueux que tous les laits que l'on peut trouver dans IInde.
$3^{\circ}$. Je ne crois pas que l'on doive attribuer l'adhérence des couleursà cette premiere préparation que l'on fait ici aux toiles; elle ne fert abfolument qu'a les rendre fufceptibles de toutes les couleurs que l'on veut enfuite $y$ appliquer, lefquelles s'emboiroient ou fe repandroient trop, à peu-près comme fait notre encre fur un papier qui n'eft pas affez aluminé. Les Chinois ont comme les Indiens le fecret de peindre lestoiles du moins avec la couleur rouge. Avant d'y travailler ils n'y donnent d'autres préparations que celle qu'ils don-. nent à leurs papiers, c'eft-à-dire, qu'ills les imbibent d'une mixtion d'alun \& de^
colle extrêmement claire. Leurs ouvrai, ges n'en fort pas moins ineffaçables. quoiqu'il n'y ait ni cadou ni lait de bufle femelle. Ce cadou ne me paroît dore ayoir aucune autre utilité que celle de noircir ce premier trait dont les Malabares fe fervent pour marquer d'abord lẹur deffein après en avoir tiré le poncis. En effet j'ai remarqué que cette. drogue dont vous donnez l'explication dans l'article troifieme, n'eft d'abord, qu'une eau roufâtre, chargée de parties vitrioliques, qui ne devient noire que lorfqu'elle eft appliquée fur la préparation du cadouccic. Ainfi la noix de galle fera le même effet.

4․ J'ai fait une autre expérience qui m'a rétuff : c'eft que nos toiles d'Europe font tout auff fufceptibles des mêmes peintures que les indiennes: j'ai peint un mouchoir blanc d'une toile de Bretagnie, avec la préparation de bois de fapan, lequel fait un bel effet. Je l'ai fait laver phufieurs fois, \& la couleur en eft toujours également brillante: je vous l'envoyerai afin que vous puiffiez en juger par vos yeux.

Je crois qu'aulieu de bois de fapan; on pourroit fe fervir avec plus d'avan:.
$\rightarrow$ mé de leinture de bois de funarboat Du même de sochenilh: celle-ci l'emporteroit infiniment fur tout ce que l'on peut faire avec:le bois de fapan qui eft abfolument le même que ce que nous appellonis en Franceabois de Brefil. Jen ai fait l'expérience avec un peu de carmin, lequel, quoiqu'entierement gaté, a pourtam fur la toile autant d'6--clat que les peintures les plus fraiches des Indes,
$5 \circ$. Pour ce qui regarde le chayaver dont j'ai l'honnear de vous envoyer , ane plante deffinte 8 Ec peinte d'apress nature; il eft vifible que c'eft a fa racine .que les coulears, aur moins la coulear rouge, doivent fon adhérence $\& \frac{\text { fa ta- }}{}$ nacité, Avant dé faire bouillir la toile pointe dans la décoation de cette racine, on ne peut impunément confier la nouvelle peinture ant blanchiffeur : la couleur s'efface; elle ne devient adhérente que borqu'e lle ze été fuffifamment pénótrée des felt alcalis de cette racine.

Il me paroit que cette plante n'eft autre chofe que:ce que Monfeur Tournefort appelle callium album vulgare. La defrription que ce fçavant Botaninte fait de fa: plante, eft abfolument la même que cellbe qu'on pourroit faire Giv
du chayaver. Au moins il eft vrai que les deux plantes, fi elles font différentes, ont un même effet qui eft de faire cailler le lait : c'eft une expérience que j'ai faite.

Voilà, mon Révérend Pere, toutes les remarques que j'ai pu faire fur la façon dont les Indiens peignent leurs toiles, à Pondichery;'fi vous les croyez juftes, elle pourront contribuer au deffein que vous avez de faire paffer én Europe le fecret des Indes. Il eft furprenant que jufqu'ici il ne fe foit trouvé dans ce pays aucun Européen curieux, qui ait tâché d'enrichir fa patrie d'un art dont on peut tirer tant d'avantage. Il feroit al fouhaiter que nos voyageurs en quittant leurs pays l'oubliaffent moins. Il ne fe trouve guere de peuples qui ne foient en poffeffion de quelque art particulier dont les connoiffances feroient utiles à l'Europe. Des découvertes en ce genre feroient plus avantageufes qu'une infinité de relations exagérées \& peu fidelles dont ceux qui voyagent croient avoir droit d'amufer le public. Jufqu'à préfent vos Révérends Peres, fur-tout ceux qui travaillent aux Miffions de la Chine, font les feuls qui nous aient donné l'exemple d'un travail
fi utile. Les peines qu'ils fe 'font données pour découvrir la façon dont les Chinois travaillent la porcelaine, cultivent les mûriers, \& nourriffent les vers à foie, leur ont mérité la reconnoiffance de tous leurs Compatriotes qu'ils ont fi utilement fervis. Pourquoi un fi bel exemple eft - il fi peu imité ?

J'efpere, mon Révérend Pere, que fi vous avez fait quelque nouvelle découverte, vous voudrez bien m'en faire part avec la même franchife que je vous communique les miennes.

J'ai l'honneur d'être, \&c.

## L E TTRE

 DU PERECGURDOUX:CEtte lettre m'a donné occafion de faire quelques recherches \& de nouvelles réflexions qui pourront être aufii de quelque utilité. Les voici.
$1^{\circ}$. Quoique le cadoucaiefoit la premiere efpece de myrobolan de nos Droguiftes, les Indiens ne le confondent pas comme eux, fous le même nom, avec des fruits

G V

1941 Lettres édifiantés
prodaits par des arbres fort différens.
$2^{\circ}$. Comme nous diftinguons les cerneaux des noix mutes, de mêmé aufir les Peintres \& les Marchands Indiens diftinguent les pindjou cadoucaies, $c^{\prime}$ eft-à-dire, ceux qu'on a cueillis eacore verds \& tendres pour les faire fócher en cet état, de. ceux qu'on a laiffé mûrir avantque d'en faire la récolte. Ils paroif fent fort différens a la vue, mais il eft fûr que.ce font les fruits des mémes arbares.
$3^{\circ}$. La yaifon de cette diftin民tion. \& des différentes récoltes des cadow, caies vient. de la différence des eaụx apres, propres à la peinture, dont on a parlé ailleurs, lefquelles ne font pas: abfolument les mêmes, ni fi bonnes par-tout, $\&$ ait défaut defquelise il faut fuppléer par des cadoucaies plus âpres, comme ayant été recueillis avant leur maturité.

Par exenple, la qualité des eaux de Madras, ci devant Colonie Angloife, fort célébre dans les Indes, \& prife par les François en 1746 , exige qu'on fe ferve des pindjou cadoucaies; au heu qu'il faut fe fervir a Pondichery de ceux qui ont été cueillis en maturize. Tous les Peintres Indiens ne conviete
terit pas que $x e$ foit le défaut dun certain dégré dazapreté dans les eaux, qui oblige a fe fervir des myrobolans cueil. lis tendres: il y en a qui prétendent au contraire que c'eft avec les eaux plus Apres quill faut ufer des piadjom cadoncaies, lefquels ont, felon tux, moins d'âpreté que ceux qui ant bien mûri. Quoi quilil en foir, ilef affez étonnant que les Indiens aient découvert dans la différence de maturité de ces fruits, le fupplément au défaut de certaines eaux, propres d'ailleurs à la teinture \& à la peinture.

Ces cadouscaiss pindjou font d'autamt meilleurs quills font plus petits. Ily en a qui ont à peine fix lignes de longueur: ils font les uns de couleur brune', \& les autres aflez noirs; mais cette diffé rence de couleur n'eft qu'accidentelle \& ne défigne point des efpeces diffés sentes.' Comme ils ontété cueillis verds, il n'eft pas étonnant que leur fuperficie fe trouve toute couverte de rides, lorfqưils font defféchés. Mais parce quill a fallu beaucoup plus de travail pour les ramaffer \& pour les faire fésher, leur prix eft beaucoup plus grand que celui des cadoucaies qui ont bien mûri.

G vj
$4^{\circ}$. Il faut mettre au nombre des pind jou cadoucaits:, une forte de my robotans bruns ou noirs, comme les petits dont je viens de parler, mais qui font plus gros \& plus. grands que ceux dont fe fervent les Peintres : de Pondichery, quoiqu'ils ayent été cueillis étant mûrs. J'avois peine à le croire; mais un Peintre Indien m'én convainquit, en caffant devant moi un de ces gros cadoucaies, \& fon noyau, dont il me fit remarquer la pulpe mal nourrie \& couverte d'une peau brune; au-lieu qu'un cadoucaïe bien mûr, qu'il caffa auffi, avoit dans fon noyau une pulpe bien conditionnée $\&$ blanche comme une amande. La raifon de cette différence vient de ce que, fous un même genre d'arbre de cadou, il y en a plufieurs efpeces, dont les fruits font de groffeurs différentes comme ros pommes ne font pas toutes également groffes, conféquemment aux différentes efpeces de pommiers qui les portent.

C'eft ce que j'ai appris d'un Marchand Droguite du pays, que j'interrogeois fur ce fujet; car ce n'eft qu'à force d'interrogations faites à plufieurs, avec beaucoup de patience, qu'on peut efpérer de tirer de ces gens-ci ce qu'on en veut
apprendre ; mais auffi on ne perd pas toujours fon temps: l'un vous dit une circonflance qui avoit échappéa a lautre. L'embarras eft quelquefois de les concilier lorfquills fe trouvent de fentimens oppofés, $\&$ quills vous difent des chofes contradicoires. De nouvelles interrogations faites à d'autres féparément, \& un redoublement de patience, font enfin découvrir de quel côté eft la vérité.

Mon Marchand ajoûta que c'étoit furtout du côté des provinces du nord que venoient les gros cadoucaies, \& que tels, étoient ceux qui venoient de Suratte ; il me confirma auffi ce que ${ }^{\prime}$ 'ai dit plus haut fur la foi des Peintres Indiens, que les cadoucaies pindjou, \& les autres qui n'ont été ramaffés qu'après avoir bienmûri, étoient abfolument les mêmes fruits \& des mêmes arbres, maffurant que dans fa jeuneffe il avoit voyagé à l'oueft de Pondichery \& jufqu'a la chaine des montagnes voifines de la côte Malabar, d'oü l'on apporte ces fruits, \& qu'il en avoit vu faire la récolte.

- $5^{\circ}$. Je ne dois pas omettre ici une autre production de l'arbre cadou, \& qu'on appelle cadoucaipou, c'eft-à-dire, fleur. de cadoucaic, quoique ce ne foit rien moins que fa fleur. C'eft une efpece de.


## Letrres 'ddifiàtes

fruit fec, ou fimplement und coque ap ${ }^{2}$ platie 8 fouvent orbiculaire, de cou: leur de feuille morte par-deffus \& d'uin brun velouté en dedans. Elle eft vuide. $\&$ paroît n’avoit jamais rien contem, fi ce n'eft les ceufs des infectes qui ont probablement occafionné fa naiffance ; car cette efpece de noix fe trouve fur les feuilles mêmes du cadou, \& eft produite de la même façon que les noix de galle \& quelques autres excroiffances pareilles, quife trouvent firr les feuilles de certains arbres en Europe.

- Il y a des cadoucaipou qui ont jufqu'à un pouce de diametre; il y en a de beancoup pluspetites, il y en a auffi, dit-on, de plus larges; mais je n'ai pas vude celles-ci. La defcription que fait Lemery de la noix yomique convient fort au cadoucaipou. Dans le doute fi ce ne l'étoit point effectiyement, on en a doniné une dofe confidérable à un chien qui n'en a point été incommodé: Il a mềme paru que cette drogue lui avoit fait du bien, comme elle en faip aux hommes; car les médecins du pays Lemploient utilement contre les tranchées, \& les cours de ventre, moyennant quelques préparations qu'il feroit trop lo ng de rapporter, \& qui ne font
pas de mon fujet. Il eft étonmant qu'une) drogue auffi efficace que cellle-ci ne foit. pas connue en Europe, ainfi que m'en. a affuré une perfonse fort intelligente. (1)

60. Quoi qu'il en foit, cette efpece. de noix platte eft d'une grande utilité. pour peindre les toiles, \& je rapporterai d'autant plus volontiers l'ufage: qa'en font les Peintres lotiens, que j'en ai parlé trop briévement ailleurs, faute. des connoiffances qu'on m'en a données: depuis. Voici le détail de la prépatation de la couleur jaune qu'on fait avec le. cadoucaipou. Prenez-en, par exemple, quatre onces, \&z fans les écrafer ni les broyer, laiffez-les tremper pendant 24 heures dans environ quarante onces, d'eau âpre. On met enfuite ke tout fun le feu, après y avoir jetté une once de chayaver reduit en poudre. On fait bouil lir cette cau trois borillons, retirant le feu lorfqu'elle bout, \& l'y remettant enfuite pour la faire bouillir a trois repri $\rightarrow$ fes; de forte que l'eau fe trouve réduite enfin à la moitié. Verfer cette eau dans un autre vafe, de forte que le cadoucaïpou ref te au fond du premier, \& lorfque cette

- (1) M. Mahile $x_{\text {d }}$ docteur en Médecise.
cau fera devenue tiede, vous y mettrez d'abord une once d'alun, rédait en poudre $\&$ diffous dans un peu d'eau chaude. Si avec cette eau ainfi préparee vous peignez fur le bleu, vous aurez du verd. Elle donnera du jaune, fi vous peignez fur la toile blanche, préparée avec le cadoucaie \& le lait, ainfí qu'il a été dit ailleurs. Si lon veut avoir un verd plus foncé, il faut commencer par rendre plus foncé le bleu fur lequel cette eau jaune doit paffer. Pour avoir un jaune clair on retire de cette eau la quantité dont on a befoin, lorfqu'elle n'a bouilli qu'une fois. Le jaune fera plus foncé fi on retire l'eau apres qu'elle aura bouilli deux fois. Il le fera bien davantage fi on laiffoit diminuer l'eau jufquaaux trois quarts. On peut auff, pour avoir un jaune plus foncé, peindre deux fois $\&$ à differentes reprifes le même endroit avec la même eau. Sai déja averti qu'il n'en étoit pas de ces couleurs comme du rouge qui devient plus beau au blanchiffage, au lieu que celles-ci s'effacent à force de faire blanchir la toile fur laquelle elles font peintes.
$7^{\circ}$. Le cadoucaipou ne fert pas feulement pour peindre en jaune, les Teinturiers
l'emploient auffi pour teindre en cette couleur; mais la préparation de cette teinture eft beaucoup plus fimple. La voici. Pour teindre, par exemple, fix coudées de toile; prenez quatre palans de cadoucaipou; brifez-les en petits morceaux, \& faites les tremper ou infufer environ une demi-heure dans 16 ou. 17 livres d'eau âpre;, ou mệme d'autre eau, pourvu qu'elle ne foit ni falée ni faumache. Vous la ferez bouillir enfuite jurqu'à diminutiond'un quart: quand elle eft un peu refroidie, on $y$ trempe la toile, enforte qu'elle foit bien imbibée de la liqueur; on la tord enfuite légerement \& on la fait bien fécher au foleil.
Faites de plus. diffoudre dans 16 livres d'eau deux palans d'alun réduit en poudre, vous la ferez chauffer jufqu'à ce qu'elle foit plus que tiede, \& vous y plongerez alors la même toile qu'on tord légérement, \& qu'on fait enfuite fécher une feconde fois au foleil. Une toile bleue teinte dans la même préparation \& de la méme façon, fe trouve teinte en verd. L'on teint encore en jaune avec moins de préparation \& de frais. On prend pour la même quantité de toile un palan de cadoucaipou qu'on

861 Letrres idifañes
brife avec un cilindre fur une piefre'; en y jetrant un peu deau, enforte que cet ingrédient forme une- efpece de pâte. On la fait tremper dans deux on trois pintes d'eau, qu'on paffe enfuite par un linge; on y ajoute trois fois aut tant de la plante appelléé serramerita, qu'on prépare de la même façon que le cadoucaipou i on profere celle qui vient de Bengale, à celle qui croît ich Ot fait chauffer cette eau \& on y plonge la toile qui fe trouve teinte en jazne, après quion l'a fait fécher, non pas au foleil, mais a lombre; fans quoi cette couleur qui h'eft ni belle ni tenace, rougiroit ou brunireit promptement.
$8^{\circ}$. Quant a la qualite du cudouseir de contribuet a lladhérence des couleurs, Monfieur le Poivre croit devoir la hui refifer, en quoi je ne puis atre entiérement de fon fentiment. Il a contre lui celai des Indiens; \&, fuivant le mémoire de M. Paradis fur la teinture en ronge, que je communiquetai dans la fuite, on emploie ce frait pour la teinture dans laquelle il ne s'agit nullement de gommer la toile, comme on fait le papier fur lequel on doit écrire. L'exemple des Chinois qui peignent fort bien en rouge fans cadoucaik prcuve au
plus que c'ef un ingrédient qui leur manque, ou qu'ils y fuppléent d'ailleurs comme ils ont fait pour le chayever qui paroît leur être inconnt.
$9^{\circ}$. Pour décider la queftion; fçavoir, fil le chayaver eft la même plante que le galliwm albam vulgare, te phas court feroit d'en envoyer de la graine en France. Si elle y reuffiffoie, on pourroit juger tout d'un coup à l'oeil fíc'eft la même plante quà fe trouve ent France \& dans les Indes. Si c'eft la même, M. le Poivre a rendu un fervice confidérable aux Teinturiers, en leur faifapt connoitre la vertu d'une plante fi utile qu'on avoit, fans fçavoir s'en fervir. Si ce ne l'eft pas, il aura aut moins fait plaifir aux Botaniftes, en leur découvrant un nouveau galtiunt ou caillelait, qui a, ce femble, échappé à l'auteur de 1HHortus Malabaricus. Ce qui me fait douter que ces deux plantes foient la même, malgré les rapports qu'elles peuzent avoir, c'eft qu'aucun Botawiften'attribue at! gallium album vulgare les longnes racines qui carádérifent en quelque forte le chayaver des lodes.

Voila, mon Révérend Pere, les remarques que j'ai faites a l'occafion de la. lettre de M. le Poivre, qui a peint.
i64 Lettres édifiantes
au naturel une plante de chayaver, que j'ai l'honneur de vous envoyer; elle pourroit, ce femble, faire plaifir aux curieux, auffi-bien que fa lettre.

J'ai l'honneur d'être, \&cc.

## LETTRE

Du Pere Poffevin, des 4 E 16 Décembre 1743, à Madame de Sainte Hyacinthe.

A Chrichnapouram, ce. 4 Décembre 1743. $M_{\text {ADAME, }}$

## La paix de Notre Seigneur.

Avant que d'entrer dans la Miffion de Telougou, j'eus l'honneur de vous écrire l'an paffé, pour vous apprendre où le bon Dieu avoit daigné me conduire. C'eft donc de la Miffion que je vous écris aujourd'hui, à cent lieues ou environ de Pondichéry, par le chemin que nous faifons. Je ne croyois pas y porter avec moi tous les fléaux de Dieu; il remble cependant que je les y ai


apportés'; vous en pouvez juger, Madame, parce que je vas vous en dire. Le jour que jarrivai de Careical à Pondichéry, pour me rendre ici, le Na bab d'Arcar fut affaffiné à Velour; ce qui mit le trouble \& la divifion parmi les Maures, la guerre civile dans le pays, \& retarda notre départ de trois femaines. En partant le 9 de Décembre pour nous rendre ici, nous crûmes pouvoir $y$ arriver fans accident. Le voyage fut aflez heureux jufqu'a quatre ou cinq lieues par de.là d'Arcar, mais là, dans un défilé qu'il nous falloit paffer, nous fûmes arrêtés, le P. de la Cour \& moi, par cent cinquante ou deux cents foldats, qui gardoient le défilé pour empêcher les Marattes de venir par là; ils nous pillerent. Notre perte monta à environ 700 livres. Nous allâmes coucher à une ou deux lienes de là, dans le cocur d'un village, à la belle étoile, fans fouper $\&$ au milieu des voleurs. Le lendemain $16^{e}$, qui étoit un Dimanché, nous allảmes à trois lieues de là dire la meffe, dans notre Eglife de Paracour, où nous reftames jufqu'au 19 , dans de perpétuelles allarmes, ne fçachant de quel côté alles. Enfin à midi, nous prîmes Ie parti de continuer notre route, nous

166 Lectrẹs 1 dijfañeces
remettant entre les mains de la Proxt dence. Le 20 nous arrivalmes heureufement à Ponganour, premiere Eglife de 1a Miffion de Telougou, à cinquantetrois ou cinquante-quatre lieues de Pondichery, nous y reflames fix jours avec le Pere Lavaur, que nous trouvâmes guéri comme miraculeufement, la veille de faint François-Xavier, d'un abfcès qu'il avoit au genouil. Le 29 Décembre, nou1s arrivâmes d̀ Ballapouram, out je reftai avec le R. P. Pons, pour y apprendre la langue, \& enfuite me rendre dici a Chrichnapouram vers le commencement de Mars; mais le boa Dieuen difpofa antrement, comme vous allez voir. En Janvier, l'armée de Nifan, Miniftre du Mogol , comme vous favez; Madame, par les lettres du R. P. Saignes, \& Gouverneur général du Royaume de Carnate, Goloonde; Décan, \&a. qui wenoit faire de fiége de Trichirapali, zujourd'hui capizale du Maduré, dont les Marattes s'emparerent il y 2 trois ans, pilla notre Eglife de Peadicaldon sx raina le pays, enfuite l'armée clu Nabab de Carnoul, révotté contre thifan, eft venue fe pofter là, dans notre trnaifon \& les envirems, oid ayant tout *avagé, nos Clutetiens penforent à fe

Cauver ailleurs. En Février, l'armée de Nifan pilla notre Eglife de Camballadinné, les PP. Martin \& Cordey furent au moment d'être pris, ils furent obligés de fe fauver ici. Au départ des Nababs \& Gouverneurs Maures de ce pays, qui font allés avec toutes leurs troupes accompagner Nifan dans fon expédition de Trichirapali, les petits Princes du pays fe font mis à fe faire la guerre les uns aux autres, ce qui a occafionné le pillage . de notre Eglife de Madigonbba, le bourg \& tous les environs font devenus déferts, en forte gu'il n'y a pas une feule ame. Le mois de Mars, que tout seci fe pafoit, le p. de la Cour me manda de ne me point mettre en chemin, parce que les chepuins n'étoient-point praticables, $\&$ qu'd étoit à la veille d'être affiégé, quảl avoit emballé tous les arnemens de liEglife pour fuir aillours, Cela m'empêcha de partir avant le 30 Avril ; jarrivai ici le 2 Mai. Les troubles ont cantiout́ \& augmenté, en forte que je n'ai pros Sortir de ce Mathan depuis fept mois; pour aller aillears. Sidofi, elpece de Prince ou de $V$ ise-Roi des Marattes darts ce pays, s.ê avancé, il y a quelques mois, avec deux mille chevaux a à deur

## 168 <br> Lettres edifiantes

journées d'ici, où il pille \& ravage tout. Son fils, Gouverneur de Trichirapali, apress la reddition de cette place, eft venu en faire autant de fon côté, avec deux mille chevaux qui lui reftent. Il y a quelques jours quill n’etoit qu'à cing ou fix lieties d'ici; on eft venu trois ou quatre fois la nuit \& le jour nous avertir de nous retirer dans le Fort, avec nos meilleurs effets. Nous avons emballé les ornemens de l'églife, pour les faire tranfporter en cas de befoin, \& fommes reftés tranquilles chez nous. A tous ces défaftres, ajoutez le défaut de pluie; la mifere nous met une foule de pauvres fur les bras, que nous ne favons comment affifter; la Miffion fournit par an cent pagodes ou 800 liv. a chaque Miffionnaire, indépendamment des aumônes communes \& particulieres qui viennent de France. Nous fommes quatre dans cette partie de la Miffion; nous avons bien dépenfé chacun environ 1600 livres cette année, Q nous fommes encore dans le befoin jufqu'au col, hors d'état de pouvoir envoyer perfonne nulle part pour annoncer l'Evangile.Il eft vrai que ce n'en eft gueres le tems; chacun fonge a fe fauver fin od il peut, \& à vivre; nous nous trouvons

$$
\because \text { Ecurieufes: } \because 169
$$

traurons mêmé endettés ici de 5 ou. 600 liveses; fans fçavoir quand nous les payergns: pour comble de malheur; - quatre'de nos difciples, qui étoient allés ascompagner le R. P. Martin à Pon-: dichéry, ont eté affaflinés le 26 Septembre dernier, à 6 lieues de Ponganour. Cinq ou 600 livres quills nous apportoient, avec des provifions, nos lettres de France, venues par les derniers vaiffeaux, \& apparemment quelques boẹtes de chapelets \& autres chofes de dévation qui nous venoient d'Eu-: rope, ont été perdus. Voilà en gros ce. qui nous regarde dans ces quartiers. Ne vous imaginez pas, Madame, que tout ait été plus tranquille du côté de Ponganour \& Vencatiguiri. Je penfe que les chofes y ont été encore plus mal; vous en jugerez par l'exporé, qui ne ferra pas à beaucoup près tel que vousle pourroit mander celui de nos peres qui en a, été ténoin en bonne partie aux envi-. rons de Vencatiguiri, fept cents chevaux Marattes, qui venoient de Velour, pillerent \& mirent ce pays en trouble. en Février dernier. Deux de nos gens; qui alloient à Pondichéry furent arrêtés, puis relachés : voilà le premier fléuu dants ces cantons la. Le Nabab de CoTome XIV. H
lola étant allé joindre Nifan avec fes troupes, les Capouvarons ou daboureurs du pays, ne pouvant plus fupporter les avanies qu'on leur faifoit tous les jours, fe révolterent, brulerent \& pillerent le pays: deuxiéme fléau. Les Rois Avarons, cafte de voleurs de profeffion, fe mirent fur les rangs, \& furent le troifiéme fleau, qui dura plus que le deuxiéme; car les Capouvarons, après avoir tout pillé, s'en allerent ailleurs. Le Prince de Vencatiguiri $\&$ les petits Seigneurs Maures, ayant pris les armes enfuite, pillerent chacun de leur.côté, \& s'emparerent de tout ce qu'ils purent : quatriéme fléau, encore plus grand que les autres, La garnifon de Trichirapali a été le cinquiéme en paffant par là. Le Pere Lavaur, venant de Pouganour à Ballapouram, au commencement de Mai, au milieu de tous ces troubles, tifqua cinquante fois d'être pillé \& maffacré, cę n'a été que par une Providence fpéciale \& des plus marquées, quil a pu échapper à tant de dangers. Ileft retourné dans ces quartiers. II arriva fans accident de Ballapouram à Ponganour, le jour que nos gens furent égorgés à fix lieues de là. Il eft enfuite allé à Veng cạtiguiri, d'où il nous écrivoit le 29

Ottobre dernier, qu'il ne voyoit aucur moyen den fortir en furreté pour fe retirer ailleurs, avant l'arrivée de l'armée de Nifan, qui n'étoit -qu'à douze lieues, \& que s'il ne pouvoit le faire, it prendroit le parti daller fe jetter aux pieds de Nifan, pour lui demander fa protection \& juftice de l'affaffinat de nos gens; depuis ce temps nous n'en avons reçu aucunes nouvelles, non plus que des Peres Martin \& Pons, qui ont dû partir de Pondichéry vers la fin d'O c tobre, pour venir dans ces quartiers, ce qui ne laiffe pas de nous inquiéter. Le pays Tamoul n'a pas été plus tranquille que celui-ci, c'eft la oul le mal a commencé. NosPeres furent obligés de fe fauver à Pondichéry une ou deux fois avant l'arrivéé de l'armée de Nifan; ils étoient alors dans leurs églifes. Le Pere de Montiuftin fut dépouillé \& pillé par l'armée de Nifan, auff bien que fon églife d'Atipacam: il ne put fe fauver avec fon cheval, \& autant d'habits qu'il lui en falloit pour n'être pas nud, que moyen-. nant huit pagodes quill donna à un Officier Manre, qui le laiffa évader. Le pillage de cette églife va bien à 800 livres. J'ai encore appris qu'un de nos gens, dans ces cantons, qui portoit vingt H ij
pagodes, fut volé. Je n'ai pû en fçavoir. davantage, parce que les chemins ont été la plupart de l'année impraticables, \& qu'en nous écrivant, on ne répondoit pas à nos lettres, qui n'annonçoient que pefte fur pefte $\&$ mifere fur mifere. Ce n'eft que par ricochet que j’ai fçu le peu. que je vous en mande. Vous voyez bien, Madame, que j’ai eu raifon de vous dire que j’ai apporté avec moi tous les fléaux de Dieu; ne me demandez pas les progrès qu'a fait la Religion cette. année: vous devez bien penfer que le temps n'eft gueres propre à rien faire ni à rien entreprendre; quand fera-t-il plus favorable? hélas! je n'en fçais rien, je n'y vois pas beaucoup de jour. Il n'y a eu cette année ici qu'environ trentehuit ou quarante baptêmes, cinquante ou cinquante-deux l'an paffé, foixante, deux oul foixante-trois à Ballapouram, Le P. Lavaur a baptifé foixante-dix ou quatre-vingt adultes a $V$ encatiguiri, depuis environ un an ou quinze mois. Il y avoit les plus grandes efpérances d'une abondante récolte; les troubles ont difperfé le troupeau \& les cathéçumenes, Le P. Coftas m'a mandé cette année qu'il avoit bien baptifé à Pouchepaguiri foiv. Eante-dix adultes en huit ou dix mois;

173
malgré lés troubles; je n'en ai rien appris depuis. Tout ce que je puis vous en dire de plus confolant, Madame, eft ce que me dit le R. P. Tremblay, à mon paffage à Pondichéry; il venoit d'Alipacam \& Courtempetti, dont il a eu foin pendant l'efpace d'environ fept ans, oul il me dit que chaque année, l'une portant l'autre, il avoit bien baptifé deux cents cinquante ou deux cents foixante perfonnés. Que les deux années de famine, lui, fes Catéchiftes, \& les Chrétiens \& Chrétiennes avoient baptifés plus de trois mille enfans des. Gentils \& d'adultes moribonds, mais fuffifamment inftruits; qu'il entendoit bien dix ou onze mille confeffions par an, \& baptifoit chaque année quatre, cinq \& quelquefois fix cents enfans de Chrétiens. Comme il écrit une lettre cette année fort ample fur tout cela, au R. P Duhalde, vous la verrez fans. doute dans le premier recueil qui paroîtra. Le R. P. Sagnes ne manquera pas non plus de vous inftruire de tout ce, qui fera venu à fa connoiflance. Pour moi je me borne à ce petit détail, qui vous affligera fans doute. Mais fi vous êtes notre mere, Madame, n'eft-il pas jufte que vos enfans vous mandent leur fituation, pour

Hiij
figirer de pénible n'eft rien en compàraifon des dangers, des fatigues, des chaleurs extrêmes \& de mille incom'modités ordinaires dans ces contrées. Mais la grace reñd tout aifé. D'ailleurs, quelle confolation ne donne pas à un Ouvriér évangélique la ferveur de fes nouveaux Chrétiens, \& le plaifir délicieux de voir dans cette région infidelle le vrai Dieu adoré; Jefus- Chrift reconnu pour le Sauveuŕ' de toutes tes Nations, \& la foi triomphante de fldolâtrie! Car ces merveilles, quioi qu'en puiffe dire la calomnie, fe font opérées, \& s'opérent encore tous les jours à mes yeux. Oui, les Chrétiens de l'Inde adcrent notre Dieu en efprit \& en vérité; leur culte eft pur \& fans mêlanget. Leur averfion pour les idoles va jufqưău fcritpule; fouvent ils refufent de regarder les faux Dieux, de paffer devant leurs Temples, \& de rien foucher qui appartienne aux cérémonies des Gentils. La faim, la foif, les perfécutions, la privation des biens \& les plus fanglans outrages ne peuvent les ébranler ; pour fymbole de leur foi, ils portent ordinairement la croix gravée fur leur front, \& l'unique nom quils donnent aux idoles, eft celui de démon.

En cela les foldats chrétiens font fur-
tout admirables. Jamais ils ne paroiffent devant le Prince qu'avec quelque marque de chriftianifme. Un jour 400 de ces braves étant affemblés à la porte du Palais, le Roi leur dit en colere : Pourquoi méprifę-vous mes divinités, É leur donner-vous les noms les plus odieux? Seigneur, répartit un des Capitaines, depuis que nous fommes Chrétiens, nous ignorons le déguifement; $\mathcal{E}$ c'eft la vérité que nous avons le bonheur de connoître, qui nous fait tenir ce langage. Le Prince en fouriant répondit: Je vous ai toijours regardés comme fideles fujets; mais je vous défends d'approcher déformais de mes temples. Par vos prieres vous pourriez bien faire mourir mes Dieux. Mes Dielix- morts, ce feroit alors pour moi une néceffité, ou d'adorer le Dieu des Chrétiens, ou de ne plus rien adorer. Depuis ce temps, les foldats ${ }^{-}$hrétiens, quand on célebre au Palais une fête d'idoles, fortent de fon enceinte, \& vont fe promener dans la campagne. Ce Prince étoit autrefois le plus grand ennemi du Chriftianifme, il a paru dans la fuite avoir des fentimens plus humains; pendant plufiejirs années je n'ai reçu de lui que des marques de bonté : fouvent, en me faifant faluer, il s'eft recommandé à mes prieres.

Il faut avouer que les Chrétiens de l'Inde ont à foutenir de plus fréquentes. \& de plus rudes épreaves, que ceux des autres régions du monde. Je n'ai vu jufqu'ici parmi eux qu'une continuité de miferes \& d'affictions. En 1737 , le défaut de plaie empêcha la culture duriz, nourriture ordinaire des Indiens, \& caufa une famine générale q⿴i dura plus de deux ans. Il eff impoffible de détailler les maux dont j’ai été témoin; it fuffit de dire que j’ai vu renouveller ce gue les Hiftoires facrées rapportent des fieges de Samarie \& de Jérufalem.

Au commencement de la difette, les Princes, les Seigneurs \& les Miniftres ayant fait-enlever le riz qui étoit en réferve dans les villes \& les bourgades, le peuple fe trouva réduit à la derniere extrémité. Les Marchands mirent leurs grains à un fir haut prix, que perfonne, excepté les riches, n'y pouvoit atteindre, \& la mefure du riz ou de millet, qui eft à peine fuffifante pour la nourtiture d'un jour, fe vendit un fanon d'or, c'eft-à-dire dix-huit fols de notre monnoie. On fe trouva donc dans la fituation la plus défefpérante. Toutes les carnpagnes defféchées n'offroient que des fables brûlaps. La terre fans herbe, les
étangs fans eau, bientôt les bertiaux pé rirent. Si l'on creufoit des puits pour fe défaltérer \& pour cultiver quelques champs de riz, l'eau falée de ces puits faifoit mourir plus de monde que le riz qu'elle produifoit n'en pouvoit confer-

- ver. Les infortunés.Indiens, fe voyant fans reffaurce, abandonnerent les perplades; ils parcouroient les forêts \& les montagnes, fe nourriffant de quelques. mauvaifes racines, de feuilles d'arbre \& d'infectes, nourriture qui ne fervoit qu'a hâter leur mort. Les Gentils \& les Chrétiens fouffroient également; mais quelle différence entre les uns \& les autres! Les Gentils fouffroient en furieux \& en défefpérés, fe précipitant quelquefois du haut des rochers dans le fond des puits, au milieu des bûchers; les Chrétiens fouffroient en faints, ils baifoient la nain du Seigneur qui re les frappoit que parce qu'il les aimoit; ils fe foumettoient à fes ordres, \& efpéroient tout de fa bonté.

Pendant les premiers mois de cette horrible famine, les Chrétiens ayant encore quelque nourriture, fe rendirent de toute part à l'églife, $\&$ j'en réconciliai 4500 . Mais bientôt ils ne purent plus y venir, \& je commençai à par-
courir les bourgades pour adminiftrer les Sacremens $\&$ donner aux membres fouffrans de Jefus-Chrift les autres fe cours ipirituels.

Je ne puis, Monfieur, me rappeller qu'avec douleur l'affreux état où furent. alors réduits mes Néophytes; j'en ai vumourir en fe confeffant, en affiftant à la Meffe, d'autres, en portant quelques grains de riz à la bouche. J'ai vu des meres mortes; ayant encore dans les bras leurs enfans vivans. Je n'entendois fortir de la bouche d'une foule de moribonds, que les noms facrés de Jefus \& de Marie. Dans les campágnes, dàns les bois, le long des chemins, dans les rues, on ne rencontroit que les plus triftes objets. Je reconnoiffois les Chrétiens à la croix imprimée fur leur front, \& à leurs chapelets. Dès qu'ils m'appercevoient, ils ranimoient toute leur piéf \& tout ce qui leur reftoit de force, \& munis des Sacremens, ils mouroient avec joie. Il auroit fallu me multi, ${ }^{2}$ lier, pour ainfi dire, \& pouvoir être en mille endroits à la fois. Dans un feul jour, je vifitai onze villages, $\&$ trois jours aprés $j$ 'appris que, hommes, femmes, enfans, teut y étoit mort.

De retour à mes églifes, à peine mé.
. E curieites: 18i
toit-il permis d'y féjourner; le befoin des moribols me rappelloit auff - tôt ailleurs. A la vue de tant de maux, fi la nature fe trouble $\&$ fait couler des larmes, la foi confole d'ailleurs $\&$ infpire la plus grande joie fur l'heureux -fort de ces fervens profélytes, qui meurent dans la paix du Seigneur $\&$ dans l'exercice actuel des plus héroiquie's vertus.

L'inhumanité des infideles angmentoit encore la douleur des Chrẹtiens. Combien pourrois-je rapporter ici de traits qui déshonorent la nature humaine. A la vérité, la plûpart des Gentils, uniquement occupés du foin de leur corps, ne fongeoient gueres à la religion. Leurs Temples étoient déferts, les idoles fans adorateurs \& les fauffes divinités fans facrifices; quelques-uns même empruntant le langage des Chrétiens, invoquoient le vrai Dieu; mais il eft des Idolâtres, dont la malice s'accroît au milieu des afflictions. Tels font les Chefs des peuplades \& les Gouverneurs des Provinces. Pourvu qu'ils fourniffent le tribut ordinaire, ils peuvent impunémept tyrannifer. De-là un grand nombre de Chrétiens furent maltraités; dépouillés, dégradés, bannis \& chaffés des peuplades \& des villes. Quel étoit leur

## 182 Lettres ddifantes

crime ? Adorateurs de Jefus-Chrift; ily condamnoient par leut cenduite \& par leurs difcours les infamies de la gentilité. C'en étoit affez; on les regarda comme la caufe des maux publics $\&$ de toutes les calamités du pays; \& fous ce prétexte on les contraignit d'aller mourir dans les forêts, ou dans les creux des rochers.

Il $y$ avoit à trois lieues.d'ici, un de ces hommes engraifés de la fubftance des malheureux, lequel femblable au mauvais riche, nageoit dans les plaifirs, tandis que tout le monde étoit plongé dans le deuil \& dans l'indigence. Il s'avifa de célébrer une fête en lhonneur des idoles, \& fit diftribuer du riz d̀ tous les habitans du lieu, mais il excepta les Chrétiens en leur déclarant néanmoiss que, s'ils affiftoient à la cérémonie, ils auroient comme les autres, part à fes bienfaits. Le Chef des Chrétiens, qui avoit été baptifé par le vénérable Pere Jean de Britto, répondit avecsune fermeté digne de fa religion \& de fon grand âge. Votre propajition, lui dit-il, af pour moi une injure atroce. Nous adorons le vrai Dieu, moi, mon époufe a mies enfans $\mathcal{E}$ tous mes parens; nous mourrons aujourd'hui, s'il le faut, plutôt que de recevoir un grain defiz dans wotre temple, $\mathcal{E}$
de fortir de notre maifon, pour voir la ri- . dicule cérémonie de vas prétendues divinités, qui ne fant aus fond que des démons. Le grand homme qui mia baptifé, a écé mare. tyrifé par le commandeiment d'un Prince Indien; heureux, favec toute ma famille je pouiois avoir le fort de mon Pere en Jefus. Chrift:

L'idolâtre, outré de ce difcours, fit murer les portes de la maifon de ce généreux vieillard; \& , accompagné des idoles, des Prêtres, des Sacrificateurs, des Magiciens, des Danfeufes, il environna le quartier des Néophytes. Tout fut employé,-facrifices, malédictions, enchantemens, fortileges, pour animer les. Dieux à févir promptement contre les Chrétiens. On leur offroit du riz, du beurre, du lait, des fruits, des poules, des moutons, $\&$ on leur en promit encore davantage. On traça fur la muraille des cercles $\&$ des lettres myttérieufes, \& l'on perça des trous pour faire entrer des ferpens.

Ce charivari ayant duré près de trois heures, l'affemblée fe retira avec des cris $\&$ des hurlemens épouvantables, affurant que le lendemain la maifon feroit renverfée \& les Chrétiens écrafés. Jugez quelle fut, le matin, la furprite des gardes qu'on avoit placés dans tous

## 184 Lettres edifiantes

les environs, lorfquilis entendirent les Chrétiens chanter les Litanies. de la fainte Vierge \& réciter d'autres prieres; ils coururent auffi-tôt en donner avis. On chercha des Dieux plus puiffans : on appella des magiciens plus habiles, \& le Chef fe promettant une entiere victoire, revint à la charge, mais avec auffi peu de fuccès que le jour précédent; alors il s'éleva parmi les Gentils une difpute très-vive. L'Officier idolâtre accufoit les Dieux dimpuiffance; \& les Prêtres, dont l'avidité n'étoit pas encore fatisfaite, reprochoient à l'Officier fon avarice. Il fallut que celui-ci donnât en abondance de l'argent $\&$ tout ce qui peut fervir à la pretendue nourriture des Dieux; alors les facrificateurs, chargés de préfens, fe retirerent avec joie \& annoncerent lạ réuffite prompte \& parfaite de leur entreprife. Le troifieme jour , comme les cérémonies diaboliques alloient recommencer, mon Catéchifte parut, \& fa feule arrivée difperfa \& les Prêtres, \& les Sacrificateurs, \& toute leur méprifable fuite. Les Chrétiens mis en liberté triompherent ainfi de leurs ennemis, le Catéchifte ne s'en tint pas là; il reprocha à l'officier Idolâtre fon indigne çonduite, \& le menaça du Gouver:

## E. curieufes.

18.5
heur Maure. A ces mots l'Officier fitt Faifi de crainte, le pria de lui pardonner; me fit farre des excufes, \& promit d'en bien ufer déformais à l'égard des Chrétiens. La menace devoit en effet l'intimider; les Seigneurs Maures font expéditifs; \& un Officier Gentil, convaincu de vexation, eft ordinaivement un hamme perdu. Dépouillé de tout; les oreilles \& le nez coupés; il eft contraint de courir le monde $\&$ de metdier fa vie...

Cette fermeté des fideles dans des temps fi malheureux combloit de joie les Miniftres du Seigneur. Chaque jour, foit par eux mệmes, foit par leurs Catéchiftes, ou par. de zelés difciples, ils envoyoient des ames au Ciel. Dans cette multitude de peuplades, combien d'enfans abandonnés \& moribons ont reçu le faint baptême? on en a compté dans un même lieu jufqu'à cinq à fix cens. Ces innacentes viçtimes, fpirituelle--ment régénérées, alloient par troupe groffir la compagnie de l'agneau fans tache. Selon le rapport des Miffionnaires que j’ai vus \& des Catéchiftes que j’ai interrogés, le nombre de ces bienheureux prédeftinés monta, pendant ces deux années de đtérilité, jufqu'à douze millequatre cens, Combien en:

A la fin de 1737 , le ciel ceffa d'être d’airain, il tomba quelque pluie, la terre pouffa quelques racines, on commenca à cultiver le riz \& le millet, \& la violence de la famine fe rallentit un peu. Pour moi, épuifé de forces, \&\% ayant à peine la figure d'un homme vivant, je crus que Dieu me permettoit de m'arrêter dans une peuplade, pour y prendre quelque repos. J'y pastai le carême de 1738 . Mais ce repos fut un nouveau travail par la multitude de confeffions que ${ }^{\prime}$ 'eus à entendre depuis le jour des Cendres jufques à pâques. Le dimanche des Rameaux, je bénis une nouvelle Eglife, qui ne. $s^{\prime}$ étoit bâtie que par une providence fpéciale, \& , fi j'ofe m'ex primer ainfi, à l'aj de de la famine. En effet, tant que dura ce fleau je faifois dilaribuer tous les jours ce que je pouvois aux Chrétiens \& même à quelques Gentils.- Mes enfans,
leur difois-je alors, vous voyez que jo n'ai point d'Eglife: aidez-moi dohc à en bâtir une, \& je tácherai de vous continuer Caumônc. Les Chrétiens. \& les Gentils s'animant mutuellement, les uns apportoient des pierres; les autres faifoient des briques; ceux-ci préparoient des bois; ceux-la de la chaux. Mes finances épuifées faifoient ceffer le travail; les libéralités des gens de bien faifoient recommencer l'ouvrage : de forte que, fans la difette, je ne ferois jamais venu à bout de conftruire cette Eglife, la plus belle qui jamais ait éré bâtie dans Pintérieur des terres Indiennes. Enfin, après avoir baptifé 47 adultes \& $\$ 4$ enfans, le jour de Pâques je donnai la divine Euchariftie à 536 perfonnes.

Pendant ces jours de bénédictions le Roi de Trichirapali, dont les Maures avoient envahi le royaume, fut fair prifonnier ; on l'envoya à Tirounamaki, ville appartenante aux Maures, \& ou lui affigna pour prifon le magnifique temple qui fait le plus bel ornement de cette ville. Parmi les foldats $\&$ ferviteurs de ce Prince il fe tronvoit alors foixante chrétiens avec leur famille. Le - jour de Pâques, les femmes \& les erfans vinrent à l'Eglife, \& après avoir
fatisfait leur dévotion s'en retournerènt.Le Roí ayant appris qu'il y avoit dans le voifinage une Eglife de Chrétiens, fit à fes foldats de vifs reproches, fur ce qu'ils ne l'en avoient pas averti plutôt. J'honore, dit-il, les Saniaffis Romains, \& fi j'étois en liberté, je me ferois $\checkmark$ gloire de les protéger É de leur bâtir une Eglife dans mes Etats. Il m'envoya enfuite fes foldats à diverfes reprifes, \& me fit prier de me fouvenir devant Dieu d'un Roi malheureux. On ignore quel a été le fort de ce Prince; mais il eft probable qu'il a péri dans fa prifon.

Quoique la famine eût beaucoup diminué, on avoit bien de la peine à fe remettre, \& j'étois obligé fans ceffe d'aller au-fecours des malades. En parcourant une partie de ma Miffion, j'arrivai dans un village, où les fideles ne veulent abfolument fouffrir aucun Idolâtre; c'eft un privilege qu'ils ont demañdé au Gouverneur Maure, \& qu'il leur a accordé de bọnne grace. Après que j'y eus béni une petite Eglife, le chef du lieu me dit ces paroles remarquables : il $y$ a peu d'années qu'il $n$ 'y. avoit ici que cinq Chrétiens; aujourd'hui $j$ 'en compte dans ma feule famille environ deux cens. C'eft une bénédiction fen-
fible du Seigneur :je mourtai donc cone tent, fur-tout depuis que vous aver bien voulu nous donner une Eglife, où nous pourronis tous les jours adorer Dieu, chanter. jes louanges $\mathcal{E}$ celles de fa tr's-Sainto Mere.

Je conținuai ma route, \& côtoyant les montagnes, qui féparent le Carnate du Maiffour, je m'arrêtai dans une ville, nommée Gingama, où 65 perfonnes d'une même famille, au milieu de quatorze mille Idolâtres, faifoient honneur à la foi Chrétienne par une vie pure \& une conduite irréprochable. Une veuve, appellée Marguerite, vraie femme forte, avoit foutenu cette famille, malgré les violentes perfém cutions des Paiens. Son efprit, fa fageffe \& fa fervẹur faifoient refpècer la $\operatorname{Re}$ ligion , \& les Gentils ne ceffoient d'ad : mirer fa régularité \& fon courage. Elle avoit pratiqué dans fa maifon une petite chapelle, où je dis plufieurs fois la meffe; \& je n’oublierai jamais les fentimens de piétéavec lefquuels ceschers Néophytes approcherent des Sacremens; Le chef de la ville, dont le pere eft mort en bon Chretien, me dit un jour en me rendant vifite : au refte, je détefte les Dejeux du pays, \& ja ne fréguente poinp des Indions n'teoit qu'un ramas de folies inventées par les Brames pour tromper le peuple E pour vivre: que toutes ces divinizés n'étoient que des démons : qu'il ne falloit adoner qu'un Dieu, Seigneur, Souverain Go Criateur de toutes chofes. Je mouve, ajouta-t-il, qu'elle a raifon. Mais, hi répondis-je, puifque vous avez tant de déférence pour les avis de cette femme refprectable, que ne limiteryous donc, en emm braffant fineérement la Religion Chrétiernne qu'elle profeffe, Gon rendant ouvertement vos hommages au vrai Dieu que vous resonnoifer? Sa réponfe fut qu'on fe moqueroit de lui, \& qu'il perdroit fa charge. Trois jours fe pafferent en difpute, $8 x$ de plus de 400 Idolâtres qui vinrent me trouver, il n'y en eut pas un qui ne convînt de da vanité des Idoles, \& de la néceffité de ne reconnoître. \& de n'adorer qu'un Dieu. Mais ici, encore plus qu'ailieurs, le refpect humain eft le grand mobile, Je convertis cependant quatre veuves avec leürs enfans au nombre de neuf; \& j'entendis des Gentils louer hautement ces nouvelles profélytes, \& les féliciter de ce
qui"en fe faifant Chrétiennes, elle s'affaroient la gloire du paradis. Mais hélas! ce petit troupean a été la vittime des Marattes; \& il ne refte aujourdhui de Chrétiens dans cette ville que trois venves \& denx enfans : tous les autres ont péri ou par le fer ou par la mifere.

- Jappris, en 1739, qu'un Miffionnaire de notre Comp pagnie étoit à lextrémité, dans une églife fituée fur les confins du Tanjaour, éloignée de moi de quatre journées de chemm. Je partis fur le champ; je le trouvai épurifé dee travail, je lui procurai tous les fecours que la charité me fuggéra, \& en peu de jours il fut rétabli. Pendant les deux mois que je reftai pour lui dans le beau pays de Maduré, je vis des miracles éclatans de la gráce de Jefus-Chrift. Le travail d'un Miffionnaire $y$ eft à la vérité exceffif: les confeffions occupent fouvent toute la nuit \& une partie da jour: l'aprèsdinnée s'emploie à inftruire. Jai vu, les jours ourriers, jufqual trois mille ames entendre la meffe, $\&$ les fetes $\&$ dimanches, jufqu'a cinq $\&$ fix mille,

On l'a déja dit dans les lettres précédentes, $\&$ je le répete : non, il n'eft point dans le monde de Miffion plus floriflante que la Miffion de l'tnde;

## Lettres édifiantés

il n'en eft point où les. Fideles; dans tous les Etats, fourniffent plus d'exemples de ces yertus qui firent l'admiration du Chriftianifme naiffant. Par la Miffion de l'Inde, j’entends celle qui eft établie, dans les Royaumes de Maduré \&s de Maiffour, dans le Royaume de Carnate, fur les côtes \& dans quelques Provinces voifines, comme le Travancor \& le Commorin; Miffion qui, malgré la fa-. mine \& la, guerre, compte encore plus de trois cent mille Chretiens. Le bruit de mon prochain départ s'étant répandu, la confternation fut générale; mais il fallut obéir à la néceffité, $\&$ je me dérobai du milieu d'un troupeau fi fervent \& fi zèlé. A mon retour, je vifitai trentecinq bourgades ou villages de la Miffion de Maduré \& de Carnate, \& par-tout j’eus lieu de bénir Dieu $\&$ de lọuer fa miféricordé.

Ce fut vers ce temps-là que Baccalarikam, Nabab \& Gouverneur de la ville"\& fortereffe de Velour, tomba malade fans efpérance de guérifon. Ses deux fils prétendant l'un \& l'autre au, Gouvernement, s'emparerent, l'aîné de la fortereffe, \& le cadet de la ville. Jappris alors qu'un Capitaine Maure s'étpit logé avec tout fon monde dans allai, dans l'efpérance de recouvrer au moins l'églife, $\mathbb{\&}$ d'en empêcher la profanation. Je me préfentai à la porte de la citadelle; malgré toutes mes inftances, je ne pus rien obtenir. Le frere aîné dit quill ne pouvoit rien dans la ville. Le cadet répondit que le Capitaige logé dans l'églife étoit un homme de diffinction, quill ne convenoit point de chagriner dans les circonftances où l'on fe trouvoit. Le vieux Nabab envoya un Officier pour me faluer, \& m'apporter les marques ordinaires de fon amitié, ajoutant qu'ill étoit au défefpoir de ne pouvoir plus me rendre fervice. Je me vis donc obligé d'aller à une autre églife, éloignée d'une journée, où j’appris la mort du Nabab.

Baccalarikam avoit eu autrefois à fa Cour, en qualité de Médecin, M. de Saint-Hilaire infiniment attaché aum Prédicateurs de l'Evangile. Depuis M. de Saint-Hilaire, ce Nabab avoit confervé pour les Miffionaaires une finguliere affection:il les avoit protégés par-tout, \& leur avoit donné de magnifques pasentes, avec ordre aux Gouverneurs Maures \& Gentils de les foutenir \& de deur taifler battir des églifes. Jamais, de Tame XIV.

194 Lettres édifiàntes
fon vivant, une infulte faite aux Chre. tiens ne demeura impunie, ou bien il l'ignora. Il fit voir combien il eftimoit notre Gainte Religion, en formant une compagnie de Chrétiens pour la garde de fa perfonne. Au temps de la revue, il falloit que tous ces foldats euffent un chapelet au col, ou le Nabab les faifoit retirer, en difant qu'il n'avoit aucuñe confance en des hommes qui rougiffoient des marques de leur Religion. Jugez, Monfieur, fi la mort de Baccalarikam dut nous, afliger. Mais, à fon exemple, fes fils, fes parens \& les autres Seigneurs' Maures r.ous ont donné mille marques de bonté.

Un jour on m'avertit que des Brames demandoient à me parler. Je parus, \& cos Brames me dirent qu’ils étoiert er:voyés par Altifaheb, Couverneur de :Tirounamalei, pour s'informer. de l'état - de nte fanté: puis fe profternant \& frappant trois fois la terre de leur front, ils ajouterent que fi je ne pouvois aller ì Tirounamalei, Abufaheb étoit déterminéà me venir voir. Je leur répondis dune maniere qui les fatisfit, \& le foir même je me mis en route. Les Brames m'accompagnerent; mais comme jem'arrêtai dans un village four confeffer deux
malades, ils prirent les devants; \& le matin je trouvai à une lieue de la ville le premier Officier d'Abufaheb, accompagné de vingt cavaliers Maures \& Gentils. Il me complimenta de la part de fon maitre, \& m'engagea à monter fur le cheval que le Gouverneur m'envoyoit. J'entrai donc dans la ville avec cette efcorte. Abufaheb vint me recevoir a la porte du palais, me falua trois fois a la Maure, en portant la main au front; m'embraffa \& me conduifit dans une falle. Je lui préfentai quelques bagatelles qu'il reçut avec plaifir, \& infenfiblement la converfations'engagea.

Il commença par me demander pourquoi jéétois venu dans l'Inde. Seigneur, lui répondis-je, je ne fuis venu dans ces pays éloignés, que pour annoncer le vrai. Dieu à des peuples qui ont le malheur de le méconnoûtre. N'y a-t-il donc pas d'Idolâtres dans l'Eurupe, repliqua-t-il? Non, répartis-je. La Religion de Jefus eft la. Religion de prefque toute l'Europe. Alors il leva les yeux au Ciel, pour marques fon admiration. Enfuite le jugement général, le paradis, l'enfer, le mariage, firent le fujet de la converfation. A toutes ces intẹrrogations, je répondis : Seigneur, . ce monde merveilleux quí fait les délices $\mathcal{E}$ I ij

196 Lettres édifiantes
Cadmiration de's hommes, doit un jour périr: Le foleil, la lune, les étoiles difparoîtront. $U_{n}$ feù divinement enflammé confumera toutes shofes. L'Ange du Seigneur fera entendré fa voix formidable, $\mathcal{E}$ citera tous les tomimes au jugement. Les ames, par la toute puiffance de Diey, s'étant réunies à teurs corps, tous les hommes reffufciteront; bes gens de bien environnés. de gloire; les méchans couverts d'ignominie. Alors le Seigneur Jefus, vrai fils de Dieu, Dieu luimême, ce Sauveur des Nations paroîtra dans les airs, revêtu de tout l'éclat de fa Majefté, accompagné de Marie fa fainte Mere, des Anges E des Bienheureux; E-- dans ce redoutable appareil, il prononcera, à la face de tout Cunivers, la derniere fentence contre les impies. Alors les infideles \& les fectaires reconnoitront JefusChrift pour vrai Dieu E pour leur Sauveur; mais le temps de la miféricorde fera paffé. Les gens de bien, c'eft-à-dire, les Chrétiens. qui auront vécu \& qui feront morts dans la pratique des vertus $\mathcal{E}$ des préceptes évangéliques, s'en iront au Ciel. Les méchans, $c^{\prime} e f t-\dot{a}$-dire, les Idolâtres, les, feitaires © les pécheurs rebelles aux vérités chróciennes feront précipités dans labyme.

Abufaheb \& les autres Maures parurent furpris; $\&$ comme ils ne répon-
doient rien; je continuai : Les récompenfes du Paradis Sorrt éternellos: eiles ne feront données qu'azx adoratents dit trai Dieu, qu'aux Difciples de Jefus; vrai Dieu \& Sauveur des hommes: encore faut-il qu'ils meurent dans l'amour de Diete E. fans péalié grief. Il n'y a dans le Ciet d'autre joie, ni d'autre féliciéé que celle qu'on trouve dans la poffefion de Dieu... Les peines de l'enfer font pareillement éternelles, deftinées à rous les infedeles, à ceux quii n'adorent pas be Seignewr Jefus; E même aux Chrétiens, qui meurent avec un péché confidérable.... Le mariage eft une fainte wnion dun homme avec une fette femma. L'Eglifo róprouve tout autre commence. L'hommre copendant peut fe rematior aptès la morr do fa femme, of la femmire apprds la mort de fon mari.

Ee Gouvenneur \& les antres Seigneurs m'ayant écouté avec une attention infinie, s'écrierent: Voikat tat Religion la pious pure, é la plus belte. marale: Mais, me dit un Mobta (1), ne reconnviffer-wows done pas Abrahaor \&Moiffe? Oai, kui répondis-ie, nous les reconnoiffons comme de grands faints, comme les amis particutiers de Dieu;
(ı) Docteur Mahonaétan.

I iij

198
Lettres édifantes
Abraham; comme Patriarche ; Moté, comme Légiflateur du peuple de Dieu: mais
Jefus-Chrijt a perfectionné la boi ancienne; $\mathcal{E}$ depuis ce temps, la loi nouvelle, qui eft l Evangile, eft lunique chemin du Ciel. Iefus-Chriftefl l'unique vrai Sauveur dumonde, E hors de la Religion de Jefus-Chriftis n'y a que mort $\mathcal{E}$ damnation.

Abufaheb; fans rien objecter, impofa filence à un autre Molla, qui paroiffoit fort épu, \& qui alloit fans doute éclater en injures. Le difcours tomba fur mille chofes indifférentes. Enfuite le Gouverneur fit apporter une caffette remplie de curiofites, de diamans $\&$ de pierreries. Après me les avoir fait confidérer, il me pria de prendre celles qui me feroient plaifir. Je le remerciai, \& lui dis que des chofes fi précieufes ne convenoient pas à des Religieux. Alors, il me mit dans la main une bague d'or ornée d'un -très-beau diạmant; mais je la lui rendis fur le champ. Il en fut étonné, \& s'écria: Voilà un vrai difciple de Jefus, qui ne veut rien des chofes de cemonde. Les Maures ne font pas fir rigides, E. s'il leur étoit permis de prendre ce qui leur convient, bientôt ma caffette feroia vuide.

Cette conférence avoit duré près de
trois heures: On me conduifit dans une maifon féparée du palais, où je trouvai de quoi régaler plus de deux cens perfonnes; je ne voulus rien qui ne fût conforme al la vie pénitente que nous mer. nons dans l'Inde. Tandis qu'on me préparoit un peu de riz, je récitai mon office, \& je pris quelques momens de repos.' Sur les trois heares après midi, là curiofité m’engagea à aller voir le: temple, qui eff un des plus beaux de l'Inde. Quelques Maures, des Brames, \& d'autres Gentils m'ayant joint, on parla beaucoup de religion. Je reprochai aux Idơatrees mille extravagances, \& mille infamies qu'on fait en plein jour dăns ce temple, quieft in vrai lieu de profitution. Les Brames refterent interdits, \& ne purent répondre qu'en mettant la main devant la bouche, comine pour me faire entendre qu'il falloitgarder fur cela un profond filence. Les Maures fé mirent de mion côté, \& triomphoient: de joie; enfin, les Gentils; couverts de confurion, fe retirerent.
Jallai prendre cangé du Gouverneur. Il vouloit, fous différens prétextes, me retenir; mais je le preflai tant, qu'il confentit à mon 'départ ; il affura qu'il viëndrọit ine voir ; m'may accom-
I iv.
pagné jufqu'à un perron qui dome fur la cour diu pakais, il dit a tous fes miniftres affemblés : Je vous déclare que j'eftime \& que j'honore le Saniaffi Ramain, Éque j’aime les Chrétiens Ses difciples. Si quelqu'un manque d. leur égard, il fera plus févérement puni, que s'it m'avoit offenfé perfonnellement. Cette déclatation étoit d'autant plus néceffaire, que dans l'Inde on a befoin d'une protection marquée, \& qu'on eft fouvent obligé d'y avoir recours, parce que fi on ne fe plaint des moindres infultes, le mal augmente toujours, \& dégénere quelquefois en de fi violentes perfécutions, qu'il faut quitter le pays. Le chef d'une ville ayant maltraité un de mes Catéchiftes, je fus obligé de me plaindre. Auffi-tố il fut purii, condamné à cent pagodes (1) d'amende pour le Prince, $\&$ privé de fon emploi. Comme je fis repréfenter que je tie demandois aucune punition; que je fouhaitois feulement qu'on recommandat. cet Officier de ne point infulter ceux que le Prince honoroit de fon amitié ; Abufaheb répondit: Si c'eft une vertu dans le Saniaff Romain doublier Es de pardonner lés injures; c'eft $\dot{\boldsymbol{a}}$
(1) Piece d'or valant environ 8 liv. de France;
moi une obligation de punir les coupables. Je Sais la loi de Dieu.

Parmi les Maures diftingués, il s'en trouve qui ont de grands fentimens : \& de l'ardeur pour la vertu. Dans une peuplade voifine, le Juge Maure fut averti qu'un foldat Gentil avoit voulu infulter une jeune fille Chrétienne: il le fit venir, \& lui parla en ces termes: Tu mérites la mort pour avoir voulu déshonorer une fille qui adore le vrai Dieu. Nétant qu'un infäme Gentil, tue es indigre de Pépoufer. Choifis donc ou la mort ou le Chrif-: tianifme. Si tui te fais Chrétien, tu tépouSeras, pour effacer ton crime: mais $\gamma$ tu demeures Idolatre, il n'y a pour toi espérance $n i$ de mariage, $n i$ de vie. Le foldat croyant déja voir le fabre levé pour lui abattre la tête, promit, avec fa famille, d'embraffer le Chriftianifme. Si cela eft, repartit le Juge, allet-vous-en trouver le Saniafl Romain, direṫteur des Ghrétiens, E je vais lui faire part de ce que je viens de faire. En effet, ils parurent à lég̣life avec une lettre du Juge. Jadorai la Providence, \& en remerciant ce Magiffrat équitable, je le priai de confidérer que Dieu vouloit des adorateurs libres, \& quill falloit donner du temps à ces Gentils pour s'inftruire à fond des obli$\mathrm{J} \mathbf{v}$

## 202 Lettres édifiantes

gations. du Chriftianifme: Quoique Iz guerre eut fait difparoitre le Juge Maure, \& que par conféquent fes menaces ne fuffent plus à craindre, cette famille de Gentils a continué de venir à l'Eglife, $\&$ après les plus rigoureufes épreuves, ils ont tous reçu le baptême au nombre de quarante-fept.

Quelques Maures même ont trouvé grace devant Dieu. Un foir, accablé de de fatigues, je m'arrêtai fous un arbre au bord d'un étang. L'eau de cet étang. fut taute ma nourriture, $\& \&$ je pris enfuite un peu de repos. Mon Catéchiffe étant allé vifiter les Chrétiens d'un village voifin, me rapporta qu'il avoit trouvé un Maure parfaitement inftruit de la Religion. C'étoit un vieux foldat, qui, n'ayant pu fuivre l'armée, étoit refté malade en chemin; \& que les Chrétiens avoient recueilli \& nourri. Il admira la charité de fes hốtes, l’ardeur des peres \& meres à inftruire leurs enfans, \& il comprit par-là qu'ils adoroient le vrai Die:. A force d'entendre Ies prieres \& le Catéchifme, il les apprit ${ }_{2}$ \& les récitoit continuellement. Il anathématifa de tout foy ceur Mahomet \& fon Alcoran, reçut le faint. baptême avec de grands fentimens de Religion.
\& mourut quelques jours après. Je bap-. tıfai, dans le même temps, trois filles Maureffes qui font devenues depuis des modeles d'une vie réguliere.

En général, les Maures ici, quoique. Mahométans, ne paroiffent pas avoir d'áverfion pour le Chriftianifme; fouvent même ils lui donnent des marques d'un véritable refpect. En voici quelques exemples.

Santáaheb s'étant emparé de Trichirapaly, capitale du Maduré, excita l'envie des Seigneurs Maures.Doftalikam, Nabab d'Arcar \& de tout le pays, crut que Santafatieb, fon gendre, vouloit fe rendre indépendant \& ufurper l'autorité fouveraine dans fes nouvelles conquêtes. En conféquẹnce, il fit marcher fon armée fous la conduite de Sabdalikam fon fils aîné. Le gros de l'armée eut ordre de camper fur les confins du Maduré, \& Doftalikam s'd ança avec douze mille hommes vers Trichirapaly. Santafaheb vint à la rencontre du grand Nabab fon beau-pere, \& les affaires s'étant accommodées, Doftalikam fut reçu à Trichirapaly avec les honneurs dus à fa dignité, \& y refta plufieurs mois. Comme le camp n'étoit qu'à une petite demi-lieue de mon églife, les Maures

## '204 Lettres édifíantes

 me rendoient de fréquentes vilites. Uós colonel, à la tête de cent cavaliers, qui alloit prendre l'air dâns la campagne, ayant apperçu des arbres, s'avança; mais enfuite, connoiffant que c'étoir une églife des Chrétiens, il mit pied à terre ayec fa troupe, entra pieds nuds dans l'églife, fe profterna trois fois devant la ftatue de la fainte Vierge, \& fortit fans prononcer aucune parole. Je le trouvai fur la porte de Péglife. Il me falua de la maniere la plus honnête, loua mon zèle d'avoir bâti une fí belle églife au vrai Dieu, parla de Jefus \& de. Marie avec le plus profond refpect, \& fit mettre fur l'autel une roupie ( 1 ); pour faire brûler de l'encens en l'honneur de Bibi-Maria, ou de la grande Dame Marie, ainfi que Ies Mảures l'appellent. Cet officier ne voulut jamais permettre que je l'accompagnaffe, \& pour ne point le gêner, j'entrai dans l'églife. Il dit alors, en préfence d'un grand nombre de Cbrétiens, de Maures \& de Gentils: Ce que je f Scais des Saniafis Romains, \& ce que je vois, me fait douter de la vérité de ma religion.Je viens encore d'apprendre qu'une
(1) Piece d'argent valant 50 fols de France.

Maurreffe, ayant conçu une haute idée de notre Religion, fe rendit à Ballapouram, où le Pere Pons, de notre Compagnie, après les infteutions \& les épreuves néceffaires, lui conféra le baptême. Elle étoit veuve \& avoit deux fils. Le cadet, tendrement attaché à fa mere, approuva fa conduite ; mais l'ainé, oubliant les loix de la nature, devint furieux, dit hautement que fa mere étoit digne de mort, pour avoir renoncé à Mahomet \& à fon Alcoran, \& dans le deffein de la faire périr, la dénonça comme apoftate. Cette femme généreufe répondit fans s'émouvoir, qu'elle étoit prête à donner fa vie pour la Religion Chrétienne, \& quand elle parut devant le tribunal du Molla, Prêtre Mahometan, \& Juge Souverain en matiere de Religion, elle parla fi dignement des grandeurs de Dieu \& des vérités de la Religion de Jefirs-Chrift, que le Molla tranfporté d'admiration, prit fon parti, \& défendit de la molefter. Le fils aìné, outré de dépit, changea de pays, \& le cadet fe difpofe aujourdhui à imiter fa mere.
En 1739, je me rendis à la côte, malgré les torrens \& les inondations. De-là jallai à la rencontre d'un Miffion-
naire nouvellement arrivé d'Eurape; Avant que de le conduire au lieu out la Providence le deftinoit, je lui fis parcourir toutes mes Eglifes; il fut témoin de la ferveur de cette nouvelle Chrétienté, \& il remercia Dieu de l'avoir appellé dans une contrée', où la Foi s'établit de jour en jour fur les ruines de l'idolâtrie. Après avoir paffé près de deux mois dans les plus faintes occupations, nous franchîmes enfemble les affreufes. montagnes qui féparent le pays Tamoul d'avec le pays Telougou; $\&$ nous allâ-: mes joindre le Pere Mozac à Ponganour.

Quelle joie, Monfieur; pour trois Mifionnaires d'une même compagnie, féparés ordinairement les uns des autres par plufieurs centaines de lieues, quelle joie, dis-je, de fe trouver tout à coup réunis; de pouvoir louer enfemble le Dieu qu’ils font venus annoncer à ces régions éloignées; de conférer entr'eux fur les moyens d'avancer de plus. en plus l'œuvre fainte; de s'exciter mutuellement à fe perfectionner dans la vie apoftolique à laquelle ils ont le bonheur d'être appellés, \& de fe communiquer pour cela leurs vues \& leurs fentinens!
\&' curieufesi. sat.

Nous partîmes tous les trois pour Ballapouram, éloigné d'environ trente lieues de Panganour. Là nous arrofâmes de nos pleurs le tombeau du pere Calmete, Miffionnaire accompli, mortdepuis quelques mois \& univerfellement regretté dans cette partie de l'Inde, par les Maures \& par les Gentils. Nous nours féparâmes enfuite, \& je partis pour Crifnapouram, où je trouvai une Chrétienté défolée par la mort du Pere Le Gac, qui, après 36 ans de travaux, avoit terminé depuis peu par une fainte mort cette longue $\&$ pénible carriere. Il me fallut peu de temps après reprendre le chemin de Tamoul, \& de-là me faire conduire à la côte, outr fix mois de féjour ne me rendirent qu'avec peine la fanté.

Au mois de Mai 1740, une armée de Marattes de plus de cent mille hommes, fit une foudaine irruption dans le Royaume de Carnatte. Vous avez pu voir dans des lettres une relation fidel: Ie de ce funefte événement. Ce fut dans de fi triftes circouftances, que, ma fanté étant un peu rétablie, je e rentrai dans ma Miffion à la fin de Septembre. La ferveur de nos Néophytes, augmentée par la crainte des' Marattes, les en:

## 108 <br> Lettres edififantes

gagea à recourir au Seigneur \& à pua rifier leurs confciences : de forte que depuis mon arrivée jufqu'au 3. Décembre, ; $\mathfrak{}$ adminiftrai dans quatre Eglifes différentes les Sacremens de Pénitence \& d'Euchariftie à plus de trois mille perfonnes; le baptême à 105 enfans \& a 83 Adultes.

Le lendemain de la faint Xavier; dont la fête s'étoit celébrée avec ur concours extraordinaire, on vint mavertir que l'armée des Marattes approchoit, qu'il falloit penfer promptement à ma tûreté. Je fortis, \& je vis toute la campagne couverte dhommes, de femmes, d'enfans qui gagnoient les montagnes. J'avertis les Chrétiens de s'enfuir au plutôt; je cachaile mieux qu'il me fut poffible les meubles de mon églife, \& je me retirai dans un bois voifin, où je paffai la nuit. Le matin, jappris que Parmée Maratte n'étoit qu'a une demilieue, \& que tout le pays étoit en combuftion. Javançai donc, \& à travers les épines, les cailloux, les montagnes, je gagnai Pondicheri, ou j’arrivai au bout de trois jouts, fans avoir pris aucune nouriture depuis mon départ.

Vers la mi-Juin 1741, je hafardai de rentrer dansles terres. Tout y étoit dans un état déplorable, \& que je ne puis
exprimer. Une de mes églifes avoit été: brûlée, une autre pillée. Vingt-deux petuplades, où étoit la plus belle partion de la Chrétienté confiée à mes foins, avoient été faccagées : beaucoup de. Chrétiens maffacrés, d'autres faits efclaves, le refte étoit contraint d'errer dans les foréts \& fur les montagnes. A la vérité, Parnée ennemie avoit difparu; mais untamas épouvantable de brigands, Marattes, Maures, foldats des Princes particuliers, rodoient fans ceffe, \& cherchoient avec avidité ce qui avoit pu jufques-là échapper au pillage. Je fus réduit pendant trois mois à faire des excurfions extrêmement périlleufes, toujours fur le point de tomber entre les mains de ces malheureux. La foi, la pa-tience, la réfignation des Chrétiens me fouterioient aut milieu de tous ces dangers.

Un jour, à la faveur des montagnes. \& fans qu'on s'en apperçitr, une bande de ces vagabonds vint fondre fur ler village de Courtempetty, qui ef tont Chrétien, \& où j'ai une églife $\& z$ une maifon. Les hommes échapperent : fes femmes \& les filles n'eurent d'autre afyle que l'églife oth elles fe recommanderent $\ddagger$ Dieus \& a la fainte Vierge : mais enfuite perfuadées que les brigands n'épargne $\ddagger$

## 410

## Lettres, édifiantes

roient pas la maifon du Seigneur, elleg, fe retirerent au nombre de 52 dans tu. petit réduit à côté de ma chambre, \& : après avoir fermé la porte elles fe mirent à réciter le chapelet, conjurant la Mere. de Dieu d'avoir pitié d'elles $\&$ de veiller fur leur honneur \& fur leur vie. Le. village pillé, les Marattes entrerent dans, l'Eglife \& dans ma chambre, en renver-: ferent le toit, \&\& chercherent par-tout $i_{i}$ \& long-temps; fans appercevoir l'ens: droit où étoient ces Chrétiennes trem-. blantes, ou du moins fans qu'il leur vînt. en penfée d'y entrer. Je ne puis en cela méconnoître la providence fpéciale: de Dieu \& la puiffante protection de, Marie fur de nouvelles Chrétiennes, lef-. quelles lui demandoient avec larmes: la confervation d'une vertu, qui n'eft connue dans l'Inde que des feuls difciples. de Jefus-Chrift.

Ce n'eft pas là le feul exemple que je pourrois produire de l'affiftance vifible. de cette Reine du Ciel à l'égard des fideles qui reclament fon fecours. Une jeune Chrétienne enfoncée dans des broffailles, \& faifie de frayeur, l'invoquoit. en pleurant : un impudique Maratte qui. la pourfuivoit fut mordupar un ferpent,: \& mourut quelques inftans apręs, laiffant

- la vierge chrétienne la liberté de continuer fa route en chantant les louanges de fa bienfaitrice. Au refte, la prompte mort du fcélérat qui vouloit la déshonorer, ne doit pas être par elle-même regardée comme une merveille. Le poifon des ferpens de l'Inde eft d'une fubtilité infinie : fouvent entre la morfure $\&$ la mort il n'y a pas l'intervalle d'une heure. C'eft pourquoi les Miffionnaires ont foin de fe pourvoir d'un excellent contre-poifon, dont ils font part aux Chrétiens, aux Maures, aux Gentils. J'en ai moi-même fauvé plufieurs par ce moyen; mais il faut être prompt à le donner. L'an paffé, ayant entenḍu une Catéchumene jetter de grands cris aux environs de l'églife, i'y caurus: un ferpent venoit de la mordre. Mon premier foin fut de la baptifer; j'allai enfuite chercher du contre-poifon; mais à mon retour je la trouvai morte; \& tout cela fe fit en moins d'un quart d'heure.

Il faut dire pour la gloire de Dien, que, par rapport aux ferpens, il femble. qu'il y ait fur les Miffionnaires une Providence particuliere. En effet il eft inoui qu'aucurr d'eux en ait jamais étémordu. J'en ai trouvé dans ma chambre *

111 Letzres édifiantes
fur mon lit, fur mes habits, fous mes pieds, \& je n'en ai reçu aucun mal. Pétois couché la muit tout habillé fur une natte dans une petite chambre out nous confervions le faint Sacrement : à mon réveil, j’apperçus fur moi, à la lueur d'une lampe, un gros ferpent, dont la tête s'étendoit jufqu’à ma gorge, je fis le figne de la croix; l'animal fe gliffa fur le pavé, \& fut tué par un Miffionnaire qui furvint. le ne puis omettre encore un trait favorable de la protection célefte. Nous voyagions fir les dix heures du'foir, \& nous étions occupés, felon la coutume de la Miffon, à reciter le chapelet, lorfúu'un tigre de la grande efpece parut au milieu dus chemin, \& fi près de moi quaver mon baton j'aurois pul?atteindre. Quatre Chrềtiens qui m'accompagnoient effrayés $k$ la vue du danger, s'écrierent, fanda Maria. Alors le terrible animal s'écartà un peu du chemin, \&t marqua pour ainfi dire, par fa pofture \& par fes grincemens de dents le regret qu'ill avoit de laiffer échapper une fi belle proie.

A l'invafion \& aux cruautés des Marattes fuccéda une guerre civile entre les Seigneurs Marares. Sabdalarikam, dont le gouvernement déplaifoit, fut affaffiné
en 1742 , \& fa mort ne fit qu'augmenter les troubles. Chacun voulut fe faifir - d'une partie de l'autorité, \& s'attribuer la fouveraineté de ce qu'il pofédoit: Le bruit de ces divifions ayant pénétré jufqu'à la Cour de Dely, Nifammoulou, fi connu \& fi fameux dans les dernieres révolutions de l'Empire, vint à la tête d'une armée * de cinq̣ cens mille hommes, dégrada tous les Seigneurs Maures, \& les obligea de l'accompagner comme des prifonniers. Tout le pays ne reconnut prefque plus d'autre inaître que ce Viceroi, qui eft refté plus de fept mois avec fon effroyable armée dans le royaume de Maduré \& aux environs de Trichirapali.

Aa milieu des horrears de la guerre; il s'éleva alors par furcroît de malheur, des perfécutions particulieres contre les
(1) De ces cinq cens mille hommes, il n'y avoit que cent mille cavaliers qui fuffent proprement des gens de guerre; le refte étoit pour le pillage, pour avoir foin des éléphans, dés cha--meaux, des canons, \&c. Ajoutez la canaille de tous les pays, qui fe joint ordinairement à ces fortes d'armés: tel eft le goût des Princes Orientaux ; ils font confifter leur grandeur à être fuivi d'une multitude innombrable d'hommes, pauvres \& riches , tout eft bon, pourvu que le Prince ne voiẹ autour de lui que des objets agréables.

## 2i4 Lettres édifantes

 difciples de J. C.; mais Dieu en a tire fa gloire, \& les églifes du Pays Telougou comme celles du pays Tamoul ont eu lieu d'admirer plus d'une fois la fermeté \& la contance des Néophytes. - Un jeune homme, proche parent du Prince de Vencatiguiry, s'étant converti, la Priaceffe en fut irritée, \& fit emprifonner le Catéchifte, qui fouffrit avec un courage vraiment héroique mille fortes de tourmens. Les foldats lui arracherent la barbe, le renverferent par terre $\&$ le trainerent de la maniere la plus inhunaine: d'autres l'élevant en l'air le laiffoient retomber, \& peu s'en fallut qu'il n'expirât fous leurs coups. Informé de ces excès, le frere du Roi eut pitié de ce Confeffeur de J. C., \& lui donna la liberté de retourner à l'Eglife. Mais les miniftres du Frince, toujours infatiables, empêcherent les autres fideles de fréquenter cette églife, à moins que, pour s'en faire ouvrir les portes, chacun ne donnât dix fanons d'or, ce qui fait environ fept livres de notre monnoie. Quant au jeune profélyte, il méprifa les menaces, les promeffes, les careffes \& les inhumanités de fes parens. La tête rafée, $\&$ chargé de cliaines, il fut ignominieufemeṇt conduit en pré-- ferice du Prince, qui, outré de l'audace de fes miniftres, en vouloit tirer ven:geance; mais al force de prieres on parvint à l'adoucir. Il donna même alı jeune Chrétien un emploi honorable dans on palais, avec défenfe d'en fortir fans fa permiffion expreffe.

Cependant le.P. de la Cour, informé de tout, vint a Vencatiguiry $\&$ fit faire -des remontrances au Prince, qui le lendemain, accompagné d'une nombreufe fuite, fe rendit à l'églife. Le Pere lui témo:gna fajufte reconnoiffance des bontés quill avoit toujours eues pour les Mifitonnaires $\&$ pour leurs difciples, \& en même temps, il hui marqua fa furprife fur la frtuation préfente de leurs affaires. Le Prince répondit quil n'y avoit eu aucune part, \& qu'il avoit même fevi contre les auteurs. Alors un Brame demanda au Miffionnaire, pourquoi il ufoit de violence, $\&$ donnoit le baptême à des enfans fans te confentement des parens. On doit nous rendre juftice, répliqua le Pere; nous ne 'faifons violence à perfonne : nous prêchons putbliquement la vérité, EE nous ni admetions -aul baptême que les perfonnes qui embrafent lithrement le Chriftianifnze, la fiule vraie E fainte religion, Dans une affaire d'une nombre d'Idolâtres fe font inftruire, \& une nouvelle ferveur anime les anciens.

Voilà, Monfeur, un récit fidele des chofes principales qui fe font paffées fous mes yeux jufqu'en 1743. Une autre lettre vous inftruira de ce qui eft arrivé depuis. Il ne me refte qu'à vous affurer de ma parfaite reconnoiffance \& de celle de mes Néophytes : eux \& moinous offr:rons fans ceffe au ciel des vœux pour un fi généreux bienfaiteur. Je fuis, \& \& . LETTRE


Du Pere Courdoux, Mifforinaire de La, Compagnie de Jefus, au Pare Patowib-. Let, de la même Compagnie.

A Pondichery, le 13 OAdbreir74:

## Mon Revirend Pere,

La paix de Natre Scigncur.
Le mẻmoire que je vous envoye fur Ies différentes façons de teindre en rouge les toiles dans'les Indes, a été compofé par'feuM. Paradis', qui me pria de le lire, \& qui., fur les réflexions que je fis \$ que je lui communiquai, le retourcha \& le.mit dans l'état où il eft. J'y ajoute d'autres remarques que jai faites depuis. fur le même fujet, $\delta$ je vous adrefle le tout; vous en ferez l'ufage que vous jugerez à propos. Je fuis bien perfuadé que vous ne laifferez pas inutile \& dans loubli ce que vous croyez capable de contribuer a'la perfetion des drts.

## 28 Letinas édifiantes

## Mémöre fur les différentes facons de teindse ein rouge les Toiles.

Les Teinturiers Indiens s'y prennent de trois façons pour teindre les toiles en rouge j' expliquerai chacune de ces façons én fon rang, après avoir prévenu que la premiere maniere, bien plus comporée que les deux autres, eft auffi la meilleure, $\&$ donne un rouge plus adhérent, \& que la derniere eft la plus ímparfaite.

$$
\therefore \text { Premiere façon. }
$$

Pour peindre un coupon de toile de cotoñ (i) de citr coudès dé longueur on fait ce qui fuit. On prend d'abord Ia tige dune plante nommée nayourivi, avec.le 5 brariches \& les feuilles que l'on fait bien fécher, puis btuler pour en avoirlla sendre. On met cette cendre dans uni pafe de terre contenant envitoh nèuut pintess d'eau dé puits, \& après Pavoir delayee on la laiffe infufer pendant trois heures. Nos Indiens ont attentidn de choifir par préférence les.
(1) Les Teinturiers veulent que, la moile foit crue, blánchie elle 'pe preildroit' pas fi biéen la peinture
emax Jas plus âptes, comme ils s'expliquent ; mais il n'eft pas aifé de définir quelle eft cette âprete (1). Au refte, l'on fqait qu'en Europe, aufi bien qu'ici, les Teintpriersepgéferent ctrtainies daux dańs lefquellqs, feqpurant quelques qua-

 paris.gipaffe pour la meillecure en ce genre.
4. Après trois heures on paffe dans ur 4igge l'equ domp jai parlé, \& l'on en prend ane quantité fuffiante pour que las cing coudées da toile en forient bien plpsillees \& impregnées.: On y délaye des. grottes de cabrits de la groffeur d'un cquf, aixquaflles on joint la valeur. d'un, verre, orefinaire d'un levain dont j'expliquerai aci- apres. la compofition.
(1) Ces.pupitsadong leau eft apre, ne font pas fors communs daps les Indes; quelquefois il ne s'en trouve qu'in reul dans toute une ville. J'ai gootre de cette ear, jen'y ai pas trouve le gôt qu'on lui atuibues mais elle miz paru moins bopge, ymatian osdinaire. On fo fert de cette
 touge foit beau, difent les nans, $\& \in$ frivant ce que difent lés aurter plus communément, c'eft ute qecelfité de s'en fervir, parce qu’autrement peuge: pe tiendroit pas-/

220 - Letres dediffarttes
Enfinion verfe fur le tout une fírrè (1) d'huile de gergelin (2). Lorfque toutes ces drogues ont été bien délayées, fir l'infufion de cendres ef bonne, l'huile rendra l'eau blanchattre 8 t ne furnagera pas. Le contraire arriveroit fi les cendres étoient mêlées avec celles de quelqu'autre bois que 'le naybirivi. Cette préparation faite comme on vient de le dire, on y trempe la toile qu'on pétrie bien dans le fond du vafe, 8 on la laiffe enfuite ramaffée pendant douze heures, c'eft-ad-dire, du matin all foir.

Alors on verfe defus un peu deetuiu de cendre toute fimple, afin d'y entretenir l'humidité néceffaire pour pouvoir, en la paitriffant encore, la pénétrer dans toutes fes parties, après quoi on la laiffe encore ramaffée dans le fond du méme vafe jufqu'au lendemain: Ge fecond jour on agite la toile $\& \frac{1}{}$ on la paitrit comme la veille, de façon qưelle

[^3]Te trourye humectée également ; enfuite l'ayant tordue à un certain , point \& fecouée plufieurs fois, on la met bien étendue au foleil le plus: ardent, jufo qu'au foir qu'on la replonge $\& \frac{q u}{}$ quon l'agite dans la même préparation qu’on a eu foin de conferver, $\&$ dans laquelle on l'a laiffée pendant la nuit; mais comme cette préparation fe trouve diminuée, oń remplace ce qu’elle : a perdu par de leau de cendre fimple quien la rendant plus liquide, la rend auffi plus propre à s'étendre $\&$ à fe partager dans toutes les parties de la toile.

L'opération dont on vient de parler doit fe répéter pendant huit jours \& huit nuits. On va expliquer à préfent ce que c'eft que le verre de levain qui doit entrer dans la préparation.

Ce levain n'eft autre chofe que cette même préparation que.les Peintres ont foin de conferver dans des vafes de terre. pour s'en fervir une autre fois; mais s'ils avoient perdu leur levain, la façon d'en faire de nouveau, eft de prendre de l'eau âpre dans laquelle on fait infufer des cendres de nayourivi, d'y délayér de la fiente de cabrits \& l'huile de gergelin, comme on l'a déjà dit, \& de laiffer le tout fermenter pendant deix

K iij

- Ene Lettres eefiffíntos

Eois vingt-quature heuress, ce q̣iui forme un nouveau levain.

- La toile hyâqt été préparée péndant Huit jours \& linit' ndits, on la lave dans. de l'eail de cendre frmple poiir en tiret Thuile jufqu'a ce Gquxelle Blanchiffe un peu, $8 x$ de-là dans l'eau ordinaire, mais toujours âpre. Enfuite on la fait fécher au foleil. Pendant les opérations dont je viens 'de parler, on duta préparé \& fait fécher \&pulvérifer de la feuille de cacha ( I ); on en prend une feréqu'on détrempe dans de l'eau apre toute fimple $\&$ en quantité fuffifante, en'bien imprégner la toile, que l'on y agte cinq ou fix fois, \& qu'on laiffe paffer la nuit dans cette ean. Ceci ne fe' fait qu'une fois. Le lendemain matin on tord la toile \& l'on en exprime l'eau à un certain point ; enfuite on la fait fécher aut foleil jufqu'au foir. Cette préparation qui lui donne un œil- jaunâtre étant achevée, on paffe à celle dont je vais parler. Après avoir fait fécher \& pulvérifer la peau ou l'écorce des racines d'un

[^4]ärbre nommé nouna' ( 1 ) par les Indiens, \& nancoul par les Pottugais de ce pays,ci, on prend une fere de cette poudre, qu'on délaye, comme celle du cacha, dans l'eau fimple. On y plonge' $\&$ l'on $y$ agite pareillement la toile, \& on l'y laifle également paffer la nuit, pour len retirer le Iendemain, la tordre $\&$ la faire fécher jufqu'au fôir qu'on la réplonge dans la même eaut. Elle y paffe une feconde nuit ; \& on la retire le troifieme jour pour la faire fécher. Cette derniere préparation lui communique une couleur rougeâtre, à laquelle le chayaver donne la force \& l'adhérence.

Pendant qu'or prépare la toile comme ie viens de le dife, on doit auffi préparer les racines de chayaver (2), ce
(i) Le zouna eft un grand arbre, dont les feuilles font longues d'environ trois pouces $\&$ demi, \& larges de quinze lignes. Son fruit eft à-peu-près de la groffeur d'une petite noix, \& couvert d'une peau verte contenant dans des cellules einq à fix pepins ou noyaux. Les Malabares mangent de ce fruit en acharts, c'eftdire préparé à la façon de nos çornichons.
(2) Chayz ou chayaver eft une plante qui ne croit hors de terre que d'environ un demi-pied, fa feuille eft d'un verd clair, fes racines font quelquefois de quatre pieds. Celles qui n'en onz K iv:
22.4

## Lettres édifinutes

qui confifte à les émonder, à rejetter les extrémités du cốté du gros bput, de la longueur d'un pouce, à hacher le refte de la longueur de cing ou fix lignes, pour le piler plus facilement dans un mortier de pierre, en quantité à-peu-près d'une fere; enfin à l'humeder avec de l'eau fimple, tant pour former une efpece dé pâte de cette racine, que pour empêcher que la pouffiere ne s'éleve $\&$ ne fe perde.

Ce chayaver ainfi préparé, on le délaye dans environ neuf pintes d'eau fimple. On y plonge $\&$ agite la toile, qui y paffe la nuit , pour en ârre retirée le lendemain matin. Alors on la tord fortement, \& on la fait fécher aur foleil pendant huit jours confécutifs. Chacun de ces huit jours charge de plus en plus cette toile de couleur, qui parvient enfin à un rouge foncé. Les huit jours expirés, on prend deux feres de la même poudre de chayaver, qu'on miet dans un autre vafe de terre, avec environ dix pintes d'eau, qu'on fait chauffer fur oun feu modéré, jufqu'à ce que l'eau s'éleve un peu. C'eft le moment où l'on y plonge
qu'uncle longueur font les meilleares pour ha teinture.
la toile, après quoi on augmentele feue \& quand leau bout bienfort, on retire le bois qui reftoit fous le vafe, qu'on laiffe fur la braife pendant dix-huit heures, fans toacher, nialimenter le feu par de nouveaux bois. -

Pendant toute cette opération, on a grand foin d'agiter la toile avec le bout d'un bâton, afin que lá teinture en pénetre mieux toutes les parties. Les dixhuit heures paffées, on retire cette toile, on la lave dans l'eau fimple $\&$ fraiche, $\&$ enfuite on la fufpend poir la faire fécher, \& de cette façon, la toile eft teinte en rouge foncé, de la premiere façon.

Une remarque à faire, c'eft que quand on a commencé une teinture avec une forte d'eau, il ne faut plus la changer, mais s'en fervir dans tọutes les opérations jufqu'a la fin. Les plus fraiches acines du chaya ou chayaver font les meilleures, fuffent-elles tirées de la terre le jour même, pourvu qu'elles aient le temps de fécher, ce qui fe peut faire promptement, vu la fineffe de cette racine. Cependant au bout d'un an elles font encore bonnes, \& même elles peuvent fervir jufqu'à trois ans de vieilleffe, mais toujours en diminuant de bonté.

K v

Deuxiéme fagon de teindre. Les toiles, an rouge.

Pour teindite un coupon de toile de: cinq coudées de longueur, on commence par la faire blanchir, après quoi: on prend des. fruits de cadou ou cadoucaye ( 1 ), aut hombre de deux pourchaque coudée de toile. On les caffera: pour en tirer le noyau, qui n'eft bon: at rien dans le cas préfent. On broyera' le refte, en roulant un cylindre de pierre: plate \&cunie, ayant foin de l'humecteravec de l'eau, (j'entends toujaurs de l'eau âpre) de façon quele tout forme une: efpece de pâte plus féche que liquide, quel'on délaye en quantité fuffifante pourbien humecter les cinq coudées de toile: à teindre, c'eft d-dire, un peu plus d'une: pinte d'ean. Cette toile ainfi humectée, on la tord, fans cependant la deffechertrop. Puis après l'avoir trouffée; on l'étend à l'ombre, où on la laiffe fécher..
(1) Le fruit cadou fe trouve dans les bois fur: un arbre diune médiocre grandeur. Ce fruit fec quie eft de la groffeur de la mufcade, a beaucoupd'à preté \& d'onetuoftré; c'eft à ces deux qualités. qu*on doif attribuer l'adhérence des couleurs. dansles toiles.indiennes, ${ }_{2}$ \&e.furctout à fon âpreté̀

$$
\text { \& curicufes. } \quad 22^{\circ} 7^{4}
$$

Cette préparation, qui lui donne un ceil jaunâtre, la difpofe à recevoir-là couleur du chayaver, \& l'y attache plus intimement.
$\mathrm{La}_{\mathrm{a}}$ toile étant en' Yétat qu'on vient. de dire, on prend un vale de terre, dans lequelon faitun peu chauffer environ une pinte d'eau. On y verfe un palam (1) d'alun pulvérifé, qui fond fur le champ; \& auffi-tôt on retire de deffus le feu le vafe, dans lequel on verfe deux out trois pintes d'eau fraiche ; enfuite on étend la toile fur 'herbe; au foleil, \& on prend un chiffon de linge net, que Fon trempe dans cette ean, \& que l'on paffe fur le côté apparent de cette toile; d'un bout à l'autre, en retrempant d'inftant en inftant le chiffon dans cette eau. Quand ce côté de la toile'eft bien humecté, on la retourne fur l'autré; au= quel on en fait aitant , après quoi on la laiffe fécher: Enfuite on la porte à l'étang, dans lequel on l'agite trois oú quatre fois, pour enlever, une partie de ralun, \& étendre plus également le fefte. Delà on l'étend encore fure l'herbe.', on on lui donne une feconde couche

[^5]K vi

de la même eau d'alun, comme il vient d'être expliqué', \& on la laiffe fécher. Obfervez que cette derniere fois, il ne faut pas attendre que la toile foit abfolument féche, pour lui donner la - feconde couche d'eau d'alun, fans doute afin que celle-ci s'étende plus facilement \& plus également.

Cette double opération faite, \&la toile étant bien feche, on la reporte al l'étang, où on la plonge une vingtaine de fois, en la frappant chaque fois d'une dixaine de coups, fur des pierres de taille placées exprès fur le bord de cet étang. Ce qui fe fait en frơnçant $\&$ ramaffant cette toile, en la tenant par un côté de l'un de fes lés, \& en reprenant enfuite à la main le cốté de l'autre lé. Ceci fait, on réitérera Popération en fronçant la toile, \&x en Pempoignant par un de fes bouts ainfi fronces, $\&$ on commence à en frapper la pierre par une de fes extrémités, en revenant peu-à-peu jufqu'a fon milien. On la retourne alors pour en faire autant, en commençant par d'autre extrémité. Les Teinturiers fixent auffi le nombre de ces derniers coups à deux cents. Je crois cependant que le plus ou le moins, ne peut gueres dérangen l'opération. Cette
toile ainf lavée, on létend au foleil, où on la laiffe fécher.

Alors on prend la quantité de cinq livres \& demie de racine de chayaver, qu'on prépare ainfí quîl eft marqué dans la premiere façon, \& qu'on verfe dans un grand vafe de terre, contenant environ quinze pintes d'eau, plus que tiéde, mais qui ne bouillonne pas encore, \& ayant bien remué cette eau pendant une demi-heure , on y plonge la toile, après guoi l'on augmente le feu, de façon à faire fortement bouillir pendant cinq heures le tout, qu'on laiffe encore trois heures fur Ie feu tel qu'il eft, fans y mettre d'autre bois pour l'entretenir. On obfervera pendant cette préparation, de foulever $\&$ de remuer la toile avec unbator, aumoins de demi-heure en demi-heure, afin qu'elle puiffe être plus facilement \& plus également pénétrée de la teinture.

Après les huit heures expirées, on retire la toile du chayaver pour la fecouer, la tordre \& la laiffer ramaffée fur elle - même pendant une nuit. Le lendemain matin, Payant lavée à l'étang, pour en détacher les brins de chayaver \& autres ordures qui auroient pu $s^{\prime} y$ ; attacher, on la fera fécher au foleil,

230 Eetres édifiantés
en l'étendant bien, moyennant quoi cette toile fe trouvera teinte en rouge.

Troifieme fagon de zeindre les toiles en: rouge avec le bois de fapan.

On prépare la même longueur de ṭoile ( 1 ), avec le cadou:broyé \& dérrempé comme dans la deuxieme maniere, $\&$ on la fait fécher de même à Fombre. Après que la toile eft biens féchée, on la trempe dans l'eau, pré̀parée comme on va le dire.

On prend du bois du fapan; brifé: en plufieurs petits morceaux de latongueur du doigt, plus otı moins, qu'on: laiffe infufer douze à quinze heures dansneuf à dix pintes deau fraithe, toujours apre, que l'on fait chauffer jufqu'd ce qu'elle ait fait trois on quatre bouilIons. On la retire alors du feu pour la: féparer de fon fédiment, on là verfe: par inclination dans un autre vafe de terre, où on la laiffe refroidir. Danscet état, on en prend une partie, dans: laquelle on plonge la toile, qu'on $y$ agite un peu \& qu'on retire auffi-tôt..
(1) Il eft indifférent que cette toile foit blans's झhie:ou qu'elle Soit crue.

On la tord jufqu'à un certain point, \&c on la fait fécher à l'ombre. Quand cette toile eft féche, on recommence cette opération q. qu'on répete trois fois ous mêm quatre, fi on remarque que la:
 ne foit pas affez foncée. fait, on met dans un vafe de terre environ une demi-pinte d'eau, dans laquelle on jette un demi -palam: d'alun pulvérifé, \& l'on fait chauffer le tout, jufqu'au point de voir frémirl'eau;: on la verfe auffi-tôt dans uns autre vafe, contenant une pinte d'eanfraiche. Ayant bien agite te tout, on $y$ plonge la toile, \& lorfqu'elle ${ }^{\circ}$ eft bien imbibée de' cette compofition, on la: tord légérement, de peur d'èn détacherr la couleur, après quoi on l'étend \& ons Ia fait fécher', al l'ombre, ce qui achevecette forte de teinture, à la vérite affezr. imparfaite, puifqu'elle fe detache d: lax teffive, \& s'évapore au foleil. J'ai remarqué que cette derniere préparation: d'alun occafionnoit un changement notable dans la couleur de cette toile, qui: - d'un rouge orangé paffe auffi-tôt 'à un rouge foncé, en tirant fur la couleur de: fang de boeuf.

$$
232 \quad \text { Lettece édifiantes }
$$

## Remarques fur l'eau que les Peintres Indiens preférent pour leurs teintures.

Comme je crois que la qualité do.'pán qu'employent nos Peintres \& $n$ n turiers, contribue effectivement à lhérence des couleurs, il me paroît à propos de la faire connoître plus particuliérement, pour aider aux recherches qu'on pourroit faire en France des eaux les plus propres aux teintures; car il n'eft pas impoffible qu'on y rencontre des qualités homogenes à celles dont $j e$ vais parler. Voici comme le fieur Caybrfourg, Chirurgien Major de cette ville, s'explique à leuir fujet.
«Par l'analyfe que je viens de faire de n 'eau qui fert à la teinture des toiles, n j’ai trouvé qu’elle étoit plas légere que * celle d'oulgaret (1), dont on boit $\Rightarrow$ ici par préférence à toute autre, fça$\Rightarrow$ voir de 28 grains un feizieme fur une $n$ livre de 14 onces poids de marc; \& " ayant auffi comparé l'eau d'oulgaret à * céle d'un des puits de la ville le plus s fréquenté par ceux qui n'ont pas la

[^6]
## E earienfos; <br> 23.3

is commodité de s'en faire apporter de \% la premiere, f’ai trouvé que cette der$\rightarrow$ niere ( 1 ) étoit, pour une livre de 16 3 onces plus pefante de 48 grains que * celle d'oulgaret. Dela il réfulte, calcul * fait, que l'earrqu'adoptent vos Tein\& turiers, eft de 60 grains \& trois $\#$ foixantięmes plus légere que celle de ola ville, dont on ufe cependant plu"tôt que de celle des Teinturiers, qu'i " ne feroit pas porfible de boire, à caufe $n$ de fon goût infipide, mais point âpre, $\Rightarrow$ tirant feulement un peu fur le goût \# minéral, quoique je n'y aie trouvé * aucun fel de cette efpece, après en $\#$ avoir fait évaporer $30^{\circ}$ onces au bain $\%$ de fable, lefquelles ne m'ont domné * que onze grains d'un fel gemme très$\%$ blanc" $\%$

Tel eft le mémoire de M. Paradís. Voici les remarques que jai faites à fon occafion.
$1^{\circ}$. La premiere plante dont on fait ufage pour la teinture en rouge, eft celle qu'on nomme en langue Tamoul, nayourivi. C'eft une plante qui croit partout aux Indes fans qu'on la feme. Quoi,
(1) Puits fitué à envison cest toifes du bord de la mer.
que les Indiens la faffent entret dans leurs remredes; ainf que prefque toutes les autres plantes; oin pourroit la mettre ad nombre des mauvaifes herbes, fi elle n"étoit employée auffi utilement qu'elle Yeft pour teindre les toiles $\&$ le fil en rouge. Je joins ici la defcription de cette plante telle qu'elle a été faite à ma priere par une perfonne intelligente; c'eft M. Binot , Dớteur en Médecine.

La racine du taycurivi eff fort longue; fibreafe, recouverte d'une écorce cendrée, fe caffant très-difficilement, \& s'enforcant en forme de pivot en terre. De la circonférence de cette racine principale naiffent, de diffance en dif tance, des filets fort longs qui en donnent d'autves plus petits. Il y a de ces. filets qui ont plus d'un pied de longueur; dy collet de cette racine, qui a quelquefois trois lignes de diametre, fort une tige qui fe divife fouvent en plufieurs autres dès fon origine : chaqtie tige a: des noeuds de diffance en diffance, $\& \dot{2}$ ordinairement de chaque noeud fortent deux branches qui ont auff leurs nœuds, d'où fortent d'autres branches plus petites; \& à l'extrémité de chacune de ces. branches miffent des fleurs, comme je dirai plus bas.

> co crienfes.: 23\%

Les feuilles font oppofées \& naiffent deux à deux, de manierer que les dent d'en bas formént $\hat{\text { chare }}$ - erpix avec les deux autres qui font 'an-deflius, $\&$ ainfi futceffivement ces: denx feuillas enved toppent toujours' yn ides. nceuds de la tige:

Ces feuilles ont environ quatre pote ces de long fur deite dans leur grande largeur. Elles font arrondiss al leur extremité, \& fe: terminent en pointe à Ieur bale. Elles portent fur la tige par un pedicule fort grêle \& long au plus d'une ligne. De la côte principale naiffent plufieurs nervures oppofées. Ces feuilles font fort minces, d'um verd pale en deflus, \& d'un verd plus palle ent deffous. Fills font légérement velues en deflus $\&$ deffous. Les tiges font verdâtres, \& dans quelques endroits elles. font rougeâtres. Elles contiennent dans leur interieur une moëlle blanchâtre; les noeuds de cette plante font fort durs; la plante a un port défagréable \& croît à la hauteur de quatre pieds environ.
Les parties qui compofent la fleur de cette plante font fi petites, qu'on. a befoin d'une bonne loupe pour les diftinguer. Cette fleur eff à étamines difpofées aut tour d'un embriọn qui devient
dants la fuite une femence: Cet emiö brion eft terminé par un filet très-fin, garni d'une petite tête à fon extrêmité Les étamines ont eaviron une demi ligne ou trois quarts de ligne de longueur, furmontées par de petites têtes rougeâtres. Chacune des parties quicompofent le calice eft coriace, très-dure, aun peu velue en dehors, verdâtre en deffus, terminée par une pointe fort aigue tirant fur le rouge.; le contour de chacune de ces feuilles tire un peu fur le blanc: elles ont une ligne ou une ligne $\&$ un quart environ de longueur fur un tiers de ligne de largeur aui plus. La partie inférieure du calice eft collée contre la tige, $\&$ l'on n'y remarque point de pellicule.-De la bafe de ce calice naiffent deux mates pellicules d'un rouge fort vif, de la même figure que les feuilles du calice, mais beaucoup plus.petites, n'ayant au plus qu'une demi ligne de longueur. La difpofition de tous ces calices eft finguliere en ce quils ont tous la pointe tournée contre terre. Ces calices font difpofés en rond au tour des extrêmités de quelques branches, éloignées les uns des autres d'environ deux lignes, au nombre quelquefois de deux ou trois cens,

## © eurieufas: i37

de quí forme des efpeces de 'queues hérififées.

Chaque calice renferme un embrion de graine qui devient dans la fuite une femence longuette, d'un brun foncé ou noiratre; cylindrique, longue d'environ une demi ligae fur un quagt de ligne de diametre.
$2^{\circ}$. Le mémoire ne marque point comment on peut connoitre fi linfurion des cendres de nayourivi eft trop ou trop peu chargée; c'êt se qu'on comnoîtriz par lees expériences fuivantes. Sur une cuillerée ou environ de cette infufion; on y laiffe tomber quelques gouttes d'huile de féfame: mêlez-les enfemble avec le doigt; fil'eau eft trop chargée des fels de la plante, elle prendra une couleur jaunâtre; fi elle left trop pen, l'huile ne fe mêlera pas bien' oc furnati gera en partie. Quand l'infufion eft telle qu'elle doit etre, elle devient blanche comme du lait r d'ou il s'enfuit que fil l'infuition eft trop foible, il faut y ajouter des cendres; fif elle eft trop forte; dafut $\hat{y}$-verfer de l'eau. C'eft dinfi que je l'à yu pratiquer par un peintre Indien. Hi m’apouta qu'il n'étoit pas néceffaire de paffer Pinfufion par un linge, ainfi que le manque le ménoire; que le
meilleur \&.le, plus facile pour avoir une eau plus nette, étoit de la verfer dans. un autre vafe par inclinaifon. Il me dit encore que plufieurs laiffoient infufer les cendres def najourivi non - feulement trois heures $f$ panis in joir \& une nuit avant que ide s'sp ferviry It n'eft pas aw refte indifférent de fe ferwir d'tine ipfufion exagte: $\theta$ ot nor, Les-Tifferands qui y auroient peuid'g'gard, rendroient leurs fils trop caffants e $\&$ auroient de la peine 3 tiftre leurs toiles, :. ${ }^{3}$,
$3^{\circ}$. Non-feulement le fain-doux peut fuppléer al lhuile de féfama, il tui eft mêmés dit-on'; préférable; \& c'eft par épargae a à ce qu'on ajoute, qu'on ne fe fert icique de 'huile deféfame, parce qu'elle coûte moins que le fain-doux: l'inconvépiéét pour ipEurope:feroit t'en avgir quit demeurergit toupours liquide. I',on ajoute encore que les crottes do brebig Yont meilleures que celles de chêpres, lefquelles étant plus : chaudes de leur nature; peuvent brâler les toiles. L'on, nea craint pas de rapporter ces mis nutifs; gui ne paroitzontspeut-ĉtre paia inutiles, aux, gensidu métier. Faute de !lef fçavoir, les eflais réuffifent,mal); on:ro a ebute $\mathrm{K}_{\mathrm{j}} \mathrm{lon}$ : abandonine, Jessexpérieay ces.qu'on ayoit، commencéesi m’a affiré qu’il valoit mieux fe contenter de fecouer la toile, que de la tordre, comme le dit le 'mémoire, en parlant de la premiere opération, fuivant laquelle on l'a laiffée dans le fond du vafe pendant la nuit. Il m'avertit enfore quil pouvoit arriver que ha toile, que l'on prepare n'eat pas pu bien féchers tait à caufe de la pluie, dont il faut au refte préferyer les toiles qu’on pré-. pare, ou pous quelqu'autre raifon; \& gu'en ce cas, au lieu de la remettre dans leau, ainfi quil eft dit dans la premiere opération, il faudroit attendre jufqu'au lendemain pour là faire fécher plus parfaitement, après, quoi on la re-mettroit-dans Y'eau pour y paffer la nuit, ainfi que le dit de mémeire. $-55^{\circ}$. Il eft aifé de conclure de la derniere remarque qu'd peut arriver des eirçontances $\&$ des faifons, ou l'opés zation de faire fécher \& retremper 1 la toile, doit fer répéter non-feulement huit jours \& huit nuits, mais encore davan, tage. La difficulté eft de connoitre combiein de fois it faut encere la réritérer: Outre T'uage \& le coup d'oeilde l'oun yrier, qui lui fait connoitre; fi la taila a acquis le degré de préparation convex
i4\%

## Lettres édififances

nable, il peut fe fervir du moyen fuivant: Il faut ufer, fur une pierre humectée, un peu de fafran bâtard ou terra merida, dont on fait grand ufage aux Indes pour les ragoûts. On prend un peu de Yefpece de pâte qui en réfulte, \& on la met fur un coin de la toile, laquelle prend une couleur rouge. Gi elle eft fuffíamment préparée; fi elle ne l'étoit pas fuffifamment, elle ne fe oteindroit pas de cette couleur. Más c'eft fur-tout au coup d'eeil de louvrier a juger fi cette preparation, qui eft une efpece de blanchiffage, eft fuffifante, Plus la toile eft devenue blanche, mieux elle fera préparéc. J'ai dit qué cette pré paration étoit une efpece de blanchiffage, parce qu'effectivement le coupon de toile crue que l'on prépare, devient blanc par ces opérations. Mais il ne faut pas oublier quelles devroient fe faire également, quand même on voudsoit teindre en rouge une tơile déja blanche. $6^{\circ}$. Comme la chofella plus néceffaire, \& en même-temps la plus utile à avoir en Europe pour teindre al la maniere Indienne, eft la 'plante nayourivi; j'ai offayé, par plufieurs experiencés, de découvrir la vertu \& la qualité des cendres de cette plante, \& d’y trouver;
sill étoit poffible, un fupplément. Je crois y avoir réuffi. Voici les expériences. $\mathrm{I}^{\mathrm{o}}$. Je mêlai de l'huile de lin avec l'infufion de nayarivi. Elle fe mêla prefqu'auffi bien que l'huile de féfame mais il furnagea quelques parties jaunes \& fort groffieres de cette huile qui d'ailleurs, étoit vieille \& fort épaiffe : $2^{\circ}$. l'huile d'amende douce, mêlée avec linfufion, fait auffi à-peu-près le même effet que l'huile de féfame, $\&$ on peut en dire autant de la graiffe fondue de poule : $3^{\circ}$. je tentai l'expérience ave Thhuile d'olive. Ie fus furpris de voir qu'elle ne fe mêla point avec l'infufion de nayourivi. Au lieu de furnager, elle fe précipita $\&$ forma une efpece de coagulation au fond du vafe, $\&$ donna une couleur jaunâtre à linfufion du naw yourivi qui furnageoit par-deffus l'huile: $4^{\circ}$. malgré l'expérience, je crois voir des qualités analogues entre les fels de nayourivi \& ceux de la foude. J'en fis diffoudre dans l'eau, \& fis, àvec cette diffolution du fel de foude, les mêmes expériences que $j$ 'avois faites avec celle de nayourivi, \& elles me réuflirent également. Il n'y a que celle que javois faite avec l'huile d'olive qui fe trouva foute différente; car au lieu que cefte Time XIV.
huile ne fe mêla point avec Pinfufion de nayourivi, elle fe mêla très-bien avec le fel de foude, \& donna une très-belle couleur de lait, à lixception de quelques parties groffieres de l'huile qui furpagerent. Au refte, cela ne pouyoit man quer d'arriver, la foude \& l'huile d'olive etant la bafe du favon, $5^{\circ}$. Je fis plus encore: je donnai à un Teinturier du fel de foude $\&$ un morceau de toile d'Europe, lui recommandant de faire avec l'un \& l'autre les mêmes opérar cions qu'il avoit coutume de faire avec fon infufien de nayourivi. Il le fit, $\&$ non-feulement cela produifit le même effet; mais il prétendit que l'effet de Ta diffolution de la foude étoit préférable à celle de la plante Indienne; d'ou l'on peut conclure que l'un pour roit fuppléer à l'autre, quoique la nature de liun \& de l'autre ne foit pas abfolument la même. $6^{\circ}$. Voici encore une obfervation qui confirme ce rapport de la foude \& du nayourivi: c'eft que le levain dont il.eft parlé dans le mér moire, qui neft autre chofe que de I'huile de féfame, mêlée avec l'infufion gardée quelque temps; qe levain, dis-je, étant confervé avec foin, fe fige enfin; for devient dur'; \& alors il eft, dit-on
excellent. Il eft aifé de voir par-là que l'huile de féfame, avec la plante nayousivi, forme un favon fort reffemblant en tout à celui qui réfulte du mélange du fel de foude \& d'huile d'olive. Il n'eft guere douteux, ce femble, que l'un ne puiffe fuppléer à l'autre fans inconvénient, pour ne pas dire avec avantage. $7^{\circ}$. Les expériences qui ont été faites fur l'eau qui fert aux-Teinturiers Indiens, ont donné occafion au Frere du. Choifel d'en faire d'autre fur le même fujet. Je les rapporterai, dans la perfuafion qu'elles pourront faire plaifir \& être utiles.
" Cette eau a un goût infipide \& dé* goûtant, qui m'a fait croire qu’elle \# étoit chargée de quelque partie de * nitre. L'expérience m'en a convaincu: " puifqu'ayant fait diffoudre, dans huit n onces d'eau ordinaire, un demi-gros * de nitre, je lui ai trouvé en partie le " goût de celle-ci : ce qui n'eft point \# arrivé à différens autres fels. minéraux » que j’ai fait pareillement diffoudre. " Cette eau eft un pêu plus légere que or celle qu'on boit à Pondichery. Elle

* pefe un gros de moins fur le poids de
\# vingt-neuf onces.
"J'ai diftillé fept livres quatre onces
$\underset{L}{\mathrm{~L}} \mathrm{j}$.


## 244 Lettres' edifiantes

" de la même eau dans un alambic de
" cuivre étamé. J'en ai tiré la moitié
\# environ par la diftillation. Cette eau
\# diftillée, qui eft moins chargée de
" fel, a un goût un peu moins défa-
" gréable $\&$ moins degoûtant. Jai re-

* marqué qu'elle pefoit alors un peu
* moins qu'auparavant ; favoir, d'un
* gros $\&$ demi fur la quantité de vingt-
* neuf onces ; \& par conféquent deux
\# gros \& demi de moins que l'eau or-
* dinaire de Pondichery. „ Cette eau diftillée a dépofé, au bout
* de quelques jourrs, quelques filamens,
" ainfi que l'eau fimple diftillée d'une
* plante, lorfqu'elle a repofé quelque
* temps. J'ai fait évaporer, au feu nu,
* la moitié de l'eau qui reftoit dans la
* cucurbite après la diftillation. Je l’ai
* filtrée par le papier gris, qui s'eft
" trouvé couvert d'une poudre blanche
» que j’ai regardée comme le caput
" mortuum de cette eau, parce qu'elle
* n'avoit aucune faveur, ni aucun
* goût. " J'ai expofé dafliqueur filtrée à un lieu * frais, pour voir fi elle dépoferoit " quelque fel au fond du vafe; parce " qu'elle avoit un goût un peu falé.
" Trois jours apres, voyant qu'elle.
- n’avoit rien dépofé, j’ai fait évaporer
" au bain marie la moitié de la liqueur
» que j'ar filtrée une feconde fois. Je
" l'ai encore expofée à un lieu frais, $n^{*}$ fans en tirer plus que la premiere fois.
n J'ai enfin fait évaporer le refte de
" l'humidité, toujours au bain marie,
* \& j'en ai retiré un gros \& quarante
" deux grains de fel fale, approchant du
* fel marin. J'ai mis quelques grains de
" ce fel dans une cuillerée de vinaigre;
* il s'y eft diffout, \& le vinaigre y a
* perdu un peu de fa force, fans qu'il
* y ait eu de fermentation fenfible. J'ai
n) cherché pourquoi ce fel ávoit une
\# qualité alkali, ayant cependant un
" goût acide. Pour cela, j’ai jetté cé
" Sel dans une quantité d'eau commune.
* J'en ai fait évaporer la moitié. Ce fel
") a eu de la peine à fe diffoudre dans
\% cette ean ; \& même il ne s'y eft pas
" diffous entiérement. J'ai filtré cette
- diffolution à travers un papier blanc;
- le filtre eft demeuré couvert d'ure
\# poudre groffiere, qui n'avoit aucun
" goût falé, la liqueur n'a dépofé aucun
- fel dans le vafe qui la contenoit. Après
\# avoir repofé vingt-quatre heures, $j$ 'ai
- fait évaporer toute l'humidité fur un
* fẹu fort doux. Après cette évapora-

L iij
" tion, le fel étoit fort blanc à la fu*
" perficie, \& luifant. Je voulus retirer
\% ce fel: mais je trouvai que le def-
" fous étoit fort gris; parce que cette
$\Rightarrow$ partie de fel étoit apparemment en-
\# core chargée de terre. Je n'ai pu faire
" criffallifer ce fel, parce que je n'en
\# avois pas une aflez grande quantité.
"D'ailleurs on fçait que le fel fixe alkali
" ne fe criftallife pas auffi facilement
" que les autres fels.
"Ce fel étoit alkali apparemment, à

* caure de la quantité de terre qui y
" étoit unie : car il avoit un goût falé
* comme le fel marin, qui eft un fel
\#" acide, chargé d'un. peu de terre. J'ai
\# rẹmarqué que tout le fel que jai tiré,
* après en avoir féparé la terre, n'étoit
" pas plus falé; d'ou il. s'enfuii., qu'une
" partie de fon acidités s'eft perdue dans
\# les différentes évaporations que j’en ai
\# faites.
\# J'ai fait évaporer trente onces de
* cette eau, fans auicune autre prépa-
$\#$ ration, \& j'en ai tiré un demi-gros
" de fel fixe, plus blanc que celui que
" j’ai tiré au bain marie. Il avoit le
" même goût que l'autre; \& comme je
" n'en avois rien féparé par la filtration,
\#, j'en tirai trois grains de plus, à pro-
* portion que je n'en avois eu dans
" l'autre opération. Tout ceci confirme
" la premiere penfée que j'ai eue, que
* cette eau étoit chargée de nitre. Le
\# nitre eft un fel foffile falé, compofé
" d'un fel acide, \& d'une terre abfor-
" bante. Un fçavant Chimifte (I) a fort
" bien remarqué que lorfqu'n faifoit
" bouillonner, dans une tres-grande
" quantité d'eau, une petitequantité de
\# falpêtre, on n'en retire qu'un fel falé,
\# femblable au fel marin ou au fel gomme;
\# c'eft-a-dire, un fel acide, chargé d'une
" terre abforbante. Voilà ce que m'ont
" donné les opérations dont.je viens de
" parler.
" J'ai remarqué que cette ean, quoi-
" qu'infipide $\&$ dégoûtante, diffout bien
*. le favon, ainfi que celle qui eft bonne
" à boire ; \& elle differe en cela de
* celle des puits de Paris, qui n'eft pas
. ${ }^{\text {\% }}$ bonne à cet ufage. J'ai fait diffoudre
" un peu de nitre dans de l'eau com-
" mune qu'on boit a Pondichery, \&
" enfuite j'y ai fait diffoudre du favon.
* Il s'y eft diffous comme dans l'eau que
" les Peintres \& les Teinturiers Indiens
" employent dans leurs ouvrages ".
(1) M, Lemery,
lig


## 248 Lettres édifiantes

$8^{\circ}$. Je finis par les remarques auxquelles les Indiens prétendent diftinguer les eaux propres à leurs teintures. Ils prétendent que l'eau âpre, ainfi qu'ils l'appellent, donne au riz une couleur rougeâtre, lorfqu'on s'en fert pour le faire cuire; que la couleur de cette ean tire un , gur le brun; que fon goût la fait ăitez connoitre à ceux qui font accoutumés à s'en fervir; mais que la meilleure marque eft l'expérience: parce que fi l'on fe fert d'une autre eau que celle-la, la préparation qui fe fait pour les toiles peintes avec le lait du buffle \&z le cadoucaye, ou le mirobolam, dont il eft parlé précédemment dans ces Lettres édifiantes, ne s'attache pas bien à la toile.
: Voila, mon Révérend Pere, les remarques que ${ }^{\prime}$ 'ai faites fur la teinture en rouge, \& fur ce qui y a quelque rap. pơrt. Le défaut de temps m'a empêché de les mettre plutôt en ordre. Mais le fiege de cette ville attaquée envain par les Anglois, pendant près de deux mois, m'a procuré pour cela plus de loifir que je n'aurois voulu. Cependant, comme c'eft au bruit du canon $\&$ au milieu des alarmes de la guerre que ces obfervations ont été raffemblées, j’efpére qu'on
uura pour elles quelque indulgence dans le jugement qu'on en portera. Je fuis; dans l'union de vos faints facrifices, \&c.

## EXTRAIT

D'une Lettre du Pere Poffevin au Pere d'Irlande.

> A Chandernagor, dans le Bengale; le is Janvier 1749.

La próvidence m'a envoyé à Bengale en 1747, remplacer le Pere Lalou, qui F. mourut le 6 Septembre 1746 . La vie $y$ eft à peu près comme en Europe. Il y a du travail \& 8 peu de fruit, le débordement des mœurs y étant confidérable comme dans les autres colonies des côtes, plus même ici qu'à Pondichery, parce que le pays eft bon, plus commerçant, qu'on y eft moins maître qu'à Pondichery, \& qu'il y a mêlange de toutes nations, \& voifinage d'Anglois \& de Hollandois. Cependant, à la faveur d'un Hôpital de pauvres \& d'orphelins, que le Pere Mołac, notre Supérieur, bâtit

L v

### 2.50 <br> Lettres ddifantes

en 1744001.745 , dans in temps de mori talite \& de:famine, poirr $y$ :mettre des enfans moribonds que les parens lui apportoient \& lui vendoient, on ne laifle pas de faire icidu bien. Nous les achetons deux roupies ( 1 ) chacun \& on morceau de toile; cela va à près d'unécu de fix liv. de notre monnoie, fomme bien modique pour une ame rachetée du fang d'un Dieu. Cela occafionine d'autres converfions: les meres viennent quelquefois fe faire Chrétiennes en apportant leurs enfans.

En général les adultes ici font affez mauvais Chrétiens: ils ont peu de foit, font fort fuperfitieux, vivent dans une grande ignorance \& indifférence de leur falut, $\&$ dans un grand débordemént de moeurs.

On m’a mandé que le Prince ade Nalan vouloit nous donner un amplacement dans Nolan, pour y bâtir une Eglife. J'en bénis le Seigneur; mais à la moindre perfécution l'Eglife fera détruite, parce que ce Prince eft trop peu puiffant \& que les Brames ont trop d'empire fux l'efprit des petiits Princes : il vaudroit mieux bâtir fur le terrein des Maures
(1) La roupie vaut 48 à yo folso
\& curieufos: : 25:
que les Brames craignent, \& gui, en général, nous font favarables.

A Pondichery, en Mai 1747 , ila fax mine s'eft fait fentir dans ces temps à vingt ou trente lieues à la ronde. Cela a occafionné bien des converfions de paiens, \& fur-tout un grand nombre de baptêmes d'enfans moribonds. .:

J'ai été bien confolé \& édifié des aumônes de M. \& de Madame Daplex. \& du refte de la Colonie Françoife de Pondichery. Je ne doute pas que ce ne foit ${ }^{-}$ cela qui ait attiré la protection vifible de Dieu fur Pondichery \& fur tous les établiffemens François dans.l'Inḍe;'car, jufqu'à préfent, malgré ;les forces formidables de nos ennemis, nous n'avons pas perdu un pouce de terre dans tous nos établiffemens, quoique les Maurres fe foient joints aux Anglois contre nous. Nous avons eu même le bonheur de les battre par-tout. Après que nous eûmes pris Madras \& manqué Goudelour, ils ont été obligés de refter avec toutes leurs forces devant Goudelour porr le fortifier:

Enfuite l'Amiral. Bofcaven arriva, avec fon efcadre de vingt-deux ou vingttrois voiles, aux Iles de France, où il n'eut aucun fuccès; de-là it vint fe foindre ì Goiffin pour affiéger Pondichery par L vj
2.5\% Lettres edififantes
terre 8 par mer. Ce fiége commençale 18 ou 22 Aô̂tt: il a duré jufqu'au i 17 Octobre 1748. 6000 Européens, $\&$ autant de foldats du pays, tant Maures qu'autres, affiégeoient par terre, tandis que les vaiffeaux Anglois attaquoient par mer.

Ils leverent le fiége après avoir perdu environ 1400 hommes, tués ou morts de maladie, ou faits prifonniers. Ils ont .tiré environ 4000 bombes, \& 40 à 45 mille coups de canon.

Pendant le frége, on a rafé une Pagode quii étoit près de notre Eglife, article que nous n'avions pu obtenir jufqu'à prefent, mais que M. Duplex a fait de la meilleure grace du monde, à la réquifition des Miffionnaires.

Les ennemis n'ont puapprocher plus près que de 350 toifes des murs de Pondichery.


## LETTRE

'Du Pere Lavaur, Miffonnaire de la Com: pagnie de Jefus aux Indes, à Monfieur. de Lavaur .Son frere.

Montries-cherfrere;
Je ne vous ai pas écrit depuis le temps où la guerre fut déclarée en ce pays-ci, entre la France \& l'Angleterre. Le départ de ma lettre précéda de peu cet événement, \& fuivit le fort du vaiffeau qui la portoit, lequel fut pris par les Anglois. Après la paix faite, il a dû vous fembler que c'étoit ma pure faute fi je ne vous donnois point de mes nouvelles; mais il s'en faut bien que la tranquillité rendue à l'Europe, \& aux cantons de l'Inde foumis aux Européens, foit venue jufqu'à moi; ${ }^{\prime}$ ’ai été fans intervalle jufqu’à préfent au milieu de la guerre $\&$ des alarmes qui la fuivent, chaque jour, dans l'attente de quelque cataftrophe:, funefte du moins â mes Eglifes, fi ma vie n'y rifquoit pas. En cette fituation, on n'eft guere en humeur d'écrire, ni
même en commodité de le faire : tout aut plus j'écrivois fort fuccinctement à Porrdichery, \& il y a eu même des temps où j'ofois à peine le faire; fçavoir, lorfque les François ont été eux-mêmes mêlés dans cette fuite de troubles dont j'ai été continuellementinvefti. Ceci s'eft engagé de proche en proche, $\&$ a produit des événemens dont l'importance \& la fingularité méritent une hiftoire particuliere. Pour vous mettre au fait, il faudroit non-feulement remonter à d'autres événemens qui fe font paffés avant mon arrivée dans l'Inde, mais encore vous donner une idée de la conftitution du pays, de fon gouvernement, des différenspeuples qui l'habitent, desdroits qu'y prétendent les Marattes \& les Maures, dont les premiers l'ont autrefois gouverné, \& les derniers le gouvernent actuellement. (Quand je dis gouverner, cela veut dire pitler ). Les Maures on font en poffeffion, $\&$ leurs exactions fe font à plus petit bruit; les Marattes le parcourent à main armée, \& portent plus loin leur cruainté, pillant, faceageant \& brûlant tous les lieux out ils paflent. On eft principalement expofé à ces fortes d'incurfions dans les pays ou font les Eglifes gue j’ai deffervies jufqu'ici, all-delà der
montagnes, fituées à cinq ou fix journées de Pondichery.Les.Gouverneurs.Maures les laifent faire, pour éviter les frais d'une guerre, \& quelquefois font euxmêmes pillés. Pour les Princes particuliers, originaires du pays, ils font hors d'état de féfifter; outre la crainte que les Marattes. leur ont imprimée, par la vîteffe ayec laquelle ils fe tranfortent d'un lieu a un autre, \& qui fait qu'on ne peut fe garantir de leurs furprifes, futon.plus fort qu'eux; de cette forte deux ou trois, cens chewayx Marattes font la loi dans une grande, étendue de pays; nos houzards ne feroient que blanchir zuprès d'eux: on les croit à trente lienes, lorfqu'on les voit parồtre tout-à-coup, à la faveur d'une marche cachée par des déferts, ou des forêts, ou par l'obfcurité d'une nuit dupant laquelle ils auront fait des -quinze ou feize lieues s la Providence m'a garanti, d'eux bien des fois, ou en me les faifant éviter:, ou en me conciliant l'amitié des Chefs, aut moyen de quelque petit préfent de fruits que je leur envoyois, en prévenant leur arrivée dans les endroits ai jee me trouvois, C'eft ainfi que j’ai habité parmi eax dusant huit ou neufmpis; fans en recevoir te moindre dommage:; fife ne puiṣ dires
la moindre inquiétude, ayant de pareils voifins campés autour de mon logement. Les Chefs etoient prefque continuellement chez moi , \& il falloit fouffrir cette importunité pour ne pas s'expofer à quelque chofe de pire ; cela m'attiroit de la part de leurs gens une confidération quìls n'avoient pas pour le Prince même qui les avoit appellés à fon fecours, \& quiles foudoyoit pour fe défendre contre le Roi du Maiffour, le plus.puiffant Prince Gentil qui foit dans la peninfule de PInde. Pendant que ces Marattes amis lui faifoient bien plus de mal que les Maiffouriens fes ennemis, quills brûboient tous fes villages, \& détruifoient tous fes jardins, ils n'ofoient entrer dans le mien \& y prendre une feuille d'arbre, finon avec ma permiffion. Malgré ces égards, je n'avois pourtant pas ofé entreprendre un voyage \& m’eloigner de leur camp, la plupart des foldats d'une pareille troupe n'ayant d'autre paye que La permiffion de piller impunément, à condition de partager le butin avec leurs Chefs, qui,fuivant leur concordat,ne leur font jamais rendre ce qui eft une fois pris. Je ferois bien long fi je voulois entrer dans le détail de bien d'autres traits de Providence dans le genre de celui que

> \& curieufes. . 25\%
je viens de rapporter; je vous ajouteras feulement qu'un Miffionnaire qui eft en pareille fituation, \& comme bloqué par une telle armée, n'eft pas cependant oifif pour les fonctions de fon miniftere. Il y a quantité de Chrétiens dans ces fortes d'armées, où à la vérité ils ne font pas en grande confidération, mais ils n'en méritent pas moins la nôtre; l'emploi de la plupart eft d'y foigner les chevaux des cavaliers Marattes; d'autres y gagnent leur vie en vendant de l'herbe ou du bois. Comme ce font des gens qui n'ontrien en propre que leur perfonne, ils trouvent leur patrie par-tout où ils trouvent à vivre. Une multitude de ces Chrétiens faivit les Marattes il y a onze ou -douze ans, après une incurfion de ceux- ci, ou plutôt une inondation qui embraffa prefque toute la Péninfule, depuis leur pays fitué au nord de Goa, \& s'étendant vers l'eft jufqu'a la mer, qui borne au fud ce pays-ci : ils pafferent les montagnes qui lui fervent de barriere, \& vinrent jufquauprès de Pondichery; après avoir tué dans un combat le Nabab ou Gouverneur d'Arcat (c'eft le nom de la ville capitale de ce pays, \& du pays même qui s'étend depuis la mer jufqu'aux montagnes dont j’ai déjà parlé, de l'eft à

Toueft, \& il a bien plus d'étendue en! core nord \& fud) le gendre du Nabab nommé Sanderfaheb, étoit alors avec fes principales forces dans le Royaume de Trichirapaly, qu'il avoit conquis ou ufurpé tout récemment ; les Marattes allerent l'attaquer, prirent la ville capitale, \& l'emmenerent prifonnier dans leur pays. Ce fut alors qu'une multitude de Chrétiens, auparavant attachés au fervice du Nabab, fuivirent les vainqueurs, en continuant auprès de ceux-ci les emplois qu'ils avoient auparavant, comme de foigner les éléphans, les chameaux, les chevaux.

Quoique les Maures, Gouverneurs particuliers de quelque place, ou de quelque pays, aient des démêlés pref que continuels avec les différens Chefs des Marattes qui rodent de côté \& d'autre, cependant tout fe réunit, Maures \& Marattes, fous l'étendart du grand Nabab, ou Gouverneur de la Péninfule, qui réfide, foit à Aurengabad, fitué dans le pays même des Marattes, foit à Golconde; la puiffance de celui-ci le rend formidable à fon maitre même, le grand Mogol, dont il dépend plus de nom que de fait. Il s'eft attribué la nomination de tous les Nababs fubalternes; de forte
que le pays d'Arcat étoit paffé, après plufieurs évérlemens qu'il feroit long de déduire, à une de fes créatures. L'avant dernier de ces Gouvernẹurs qui étoit en place, quand tout ce que je viens de dire eft arrivé, étoit le fameux Nifan, le même qui appella ThamasKoulikan à Dely pour en emporter les richeffes immenfes dont celui-ci dépouilla le grand Mogol: Nifan étant mort, il y a trois ou quatre ans, Nazer/ing lui fuccéda. Dans cette circonftance, Sanderfael, prifonnier des Marattes, en obtint fa liberté; il ne put également ot tenir de Nazerfing la place de Gouverneur d'Arcat, mais il fe propofa de l'emporter de force. Soutenu \& conduit par un neveu de Nazerfing, nommé Idaielmodiskan, mécontent de fon oncle, il contoit encore plus, pour réufir, fur l'amitié des François qui avoient été toujoùrs de bonne intelligence avec fa famille, \& qui avoient lieu de fe plaindre de fon compétiteur, dont les Anglois avoient reçu du fecours dans la derniere guerre que nous avons ell avec eux; fa confiance n'a pas été trompée; les François s'étant joint à lui, ont tué fon rival dans un combat, $\&$ l'ont mis en poffeffion du pays. Ils travailloien formidable, il y avoit plus de cent mille chevaux, \& dont le total montoit au nombre de quatre cent mille hommes. Idacelmodiskan eft tombé entre les maira de fon oncle, on n'a jamais bien pu éclaircir par quelle intrigue. Les François n'ont eu d'autre parti à prendre que la retraite devant une armée dont ils ne connoiffoient encore que le nombre \& non la foibleffe. Les Maures, en les attaquant, les ont inftruits de ce dernier point. Les François, inveftis de tous ĉ̣tés, \& n'étant qu'un contre cinquante, ont fait un abbatis de Maures \& Märattes, qui les a étonnés à tel point qu'a prefent ils ne peuvent foutenir dans un combat un vifage blanc. Il faut remarquer que les Anglois, prefqu'en égal nombre que nous, étoient dans l'armée de Nazerfing, mais ils s'amuferent avec leir canon qui ne put fuivre nos gens : ceux-ci ayant mis au milieu d'eux Sanderfaeb \& fon fils, firent une bonne journée de chemin ; en paffant fur le ventre à des armées, dont chacune fembloit devoir les engloutir, \& fe rendirent à une lieue de Pondichery, ayant été obligés d’abandonner dans la
boue quelque piece de canon quills ont repris dans les fuites. Après avoir formé leur camp, ils ne furent pas long-temps fans exercer à leur tour l'armée te Nazer/ing ; trois cens hommes fondirent deflus la nuit fuivante, taillerent en pieces un corps de douze mille chevaux plus avancés que le refte, \& déterminerent par-la Nazerfing a aller fe loger plus loin. Ceci a étéfuivide bien d'autres actions \& prifes de villes, a peine vraifemblables, mais cependant. vraies. A tous ces échecs de Nazer/ing, fe joignit la difette das vivres qui lobligea de permettre à fes gens de fe débander pour aller chercher des fourrages 8 des vivres ailleurs. J'en ai vu des détachemens à plus d'une douzaine de journées du camp principal. Je fus averti pour-lors qu'on étoit allé me chercher dans une de mes églifes, pour me prendre \& m'emmener à Na zerfing, \& qu'on devoit venir à celle où j’etois. Un Jéfuite d'Agen, nommé le Pere Coftas, qui venoit d'une autre extrémité de nos Miffions, fe trouva dans cette conjonture avec moi. 11 n ${ }^{2}$ y avoit que nous deux de Miffionnaires dans ces terres : en pareille fituation, ce n'étoit pas la mort qui nous alarmoit, mais nous crûmes cependant devoir.

2ibz Eettres Cdifíantes
faire ce qui dépendoit de nous pour l'éviter. Nous nous éloignâmes donc encore d'environ trois journées dans le nord, en nous propofant de pouffer jufqu'a Goa, fi les recherches qu'on faifoit de nous, nous.y obligeoient. Mais quinze jours ou trois femaines après, le bruit .public nous apprit la mort de Nazerfing, tué par fes gens même, dans une action wive, où les François jouerent à tout perdre, \& firent une entreprife $\&$ dés efforts, dont tout ce qu'on a écrit des combats d'Alexandre très-certainement n'appro:he pas. La fcène changea, Idailmadiskan, qui étoit déja entre les mains des exécuteurs, pour perdre fa tête, fut déclaré grand Nabab, vint à Pondichery, \& ne chercha qu'à témoigner fa reconnoiffance aux François, par des dons en terres $\&$ d'autres préfens confidérables; il voulut en avoir un détachement avec lui pour s'aller faifir de Golconde où étoient les tréfors immenfes ramaffés par Nifan. On lui donna donc environ deux cens blancs avec un nombre plus confidérable d'Indiens aguerris aे notre fervice. Dans la longue route qu'il falloit faire pour arriver au terme du voyage, autre révolution. Quelques Nababs particuliers ayant
coniuré contre Idaielmodiskan; il y a eu un combat funefte aux conjurés; mais fur la fin de l'action, une fleche tirée par je ne fçais qui, atteignit l'œeil du vainqueur, qui mourut prefqu'aufftôt. Les François, malgré leur petit nombre, lui donnerent un fucceffeur; Q déterminerent l'éleetion quils firent tomber fur un cadet même de Nazerfing quäls venoient de faire périr.Ils Pavoient eu prifonnier a Pondichery : il fe nomme Salaberfing. Celui-ci confirma tout ce que fon prédéceffeur avoit fait en faveur de la Nation Françoife, $\&$ le détachement François s'attacha à lui pour le conduire \& le mettre en pofferfion de Golconde. On y eft heureufement arrivé, \& dela on eft allé $̀$ Aurengabad. Les tréfors de ces deux villes, fruits des épargnes, des travaux \& des infidélités des grands Nababs, qui depuis long-temps ne payoient rien a leur maitre le grand Mogol, fe trouvent à préfent entre les mains des François, dont le Commandant regne, pour aimfí dire, à la faveur d'un petit détachement, dans tout un pays bien plus confidérable que la France. Salaberfing eft fous fa tutelle.

Pendant que tout ceçi s'eft paffé dang

464 Lettres didifänces
le nord, bien loin d'ici, les Anglois ont voulu chaffer le Nabab d'Arcat, placé par les François, \& lui fubftituer un des enfans de l'ancien Nabab, mort dansle combat dont j’ai parlé ci-deffus. Celui-ci s'eft emparé de la ville \& du Royaume de Trichirapali, dont il avoit eu l'adminiftration du vivant de fon pere. Il s'y eft maintenu jufqu'aujourd'hui, mais on le ferre à préfent dans fa capitale, quoique le nombre des Anglois qui font avec lui, égale au moins celui des François qui l'attaquent. Les Anglois ont reçu bien plus de foldats d'Europe que nous; mais il paroît, par tous les événemens paffés, \& par le tour que les affaires prennent pour le préfent, que nous avons Dieu de notre côté. Si les Anglois prévaloient, on peut juger, par la conduite qu'ils tiennent à l'égard de la Religion Catholique, dans les lieux de leur dépendance, qu'ils acheveroient de la ruiner, au lieu que les fuccès des François font ceur de la Religion même. Sarterfacb nous a déja donné un beau terrein au milieu -de la ville d'Arcat, où nous commencions à batir, quand les Anglois font venus pour faire une diverfion qui rompit l'entreprife de Trichirapali. Ils sen font emparés fans réfítance, \& la quit-

## \& curieufos:

teront avec la même facilité, à l'arrivée des troupes qui ant été envoyées pour les en chaffer. C'eft une ville immenfe, qui a plus d'une mortelle lieue de long, ou, pour mieux dire, c'eft un amas de différens villages qui environnent une ville, \& font fenfés faire un tout avec elle, à raifon de leur proximité ou de l'union qu'ils ont avec elle ou entr'eux, par une rue -par exemple, tandis que ce ne font, à droite $\&$ à gauche de cette rue, que des champs $\&$ des bois. Nous avions ci-devant une petite églife dans un fauxbourg. Nous venons auffide faire un nouvel établiffement dans la ville de Gingi, autrefois capitale du Royaume de ce nom, $\&$ dont Pondichery dépendoit. Cette ville, fameufe par fes fept fortereffes, dont chacune eft à la cîme d'une montagne, $\&$ qui ont communication entr'elles par des murs bâtis dans lintervalle de ces fept montagnes, pour les lier l'une avec l'autre, avoit coûté douze ans de fiége aux Maures, encore ne la prisent-ils que par l'imprudence du Roi, qui fe laịa faire prifonnier dans une fortie mal concerté. Les, Erançois s'en font rendus les maitres dans une nuit. Trois foldats feulement ont. grimpé fur l'une des montagnes, mal-; Tome XIV.
gré les corps-de-garde placés de diftance en diftance, \& ont tellement étonné les Maures, que ceux-ci ont abandonné le nefte avec bien du butin \& des richeffes. Les François font encore nantis de cette place, \& je ne fçais s'ils la rendront au Nabab. Yeus l'honneur d'y aciompagner, fir la fin du carême paffé, M. le Gouverneur de Pondichery \& Sanderfaeb. J'étois arrivé peu de temp's auparavant dans cette ville, pour m'y repofer un peu, après trois ans d'abfence : mais $M_{\text {p }}$ le Gonverneur me demanda pour être Aumônier de l'armée qu'il envoyoit à Sanderfaeb, pour foumettre quelques places, Je quittai l'armée, excédé par les chaleurs, avant qu'elle prît la route de Trichirapali. Je ne m'arrêtai pas long, temps à Pondichery, attendu le befoin de nos Miffions, pour lefquelles je partis prefqu'auffi-tôt. Je repaffai dans les montagnes, avec bonne envie de vifiter toutes mes églifes: mais j’ai encore été

- traverfé dans ce deffein; une armée de Marattes m'a tenu bloqué pendant près de deux mois dans la premiere églife de mon diftrict. Graces à Dieu, ce n'a pas été fans fruit, puifque dans mon Téjour j'y ai fait plus de trente baptemes, dont il y en a huit d'adultes If
- E curieufes. 267
en reftoit encore à faire de cette derfierè efpec̣e, quand j’ai été rappellé à Pondichery, pour une raifon à laquelle je n'avois guere fijet de mattendre; fçavoir, pour y remplir le pofte de Supérieur général. C’eft at milieu des occupations dont je fuis invefti, outre la néceffité d'apprendre une nouvelle langue à l'âge de cinquante-fept ans, que je vous écris ceci à bâtons rompus, pour vous apprendre en abrégé les événemens du pays, ma propre fituation, \& pour vous faire connoître combien je fuis éloigné de vous oublier. Recommandez-moi au Seigneur. Faites-le prier pour moi, \& foyez toujours perfuadé de la véritable tendreffe avec laquelle je ne cefferai d'être, mon très-cher Frere, votre, \&c.



## EXTRAIT

D'une lettre écrite de Chandernagor dans \&f Royaume de Bengale, au R. P. ***.

Le $I^{\text {er }}$ Janvier 1753 .

JE ne mous entretiendrai pas longtemps, mon Révérend Pere, de ce qui m'eft arrivé pendant mon voyage qui n'a pas été auffi heureux qu'on me l'avoit fait efpérer. Je me contenterai de vous en donner ici un précis.

Je me fuis embarqué, comme vous fçavez, à l'Orient. D'abord la navigation a été affez favorable. Cependant je ne fuis arrivé qu'au bout de cinq mois à l'Ile de France, qu'on ne connoifloit autrefois que fous le nom de l'Ile Maurice. Le Capitaine du vaiffeau ne voulut point relâcher à l'Ind Grande, dans le Bréfil, comme on en étoit convenu; nous aurions pu y faire provifion d'eau douce, de boufs $\&$ de volailles dont nous avions grand befoin; fon deffein étoit de relâcher au Cap de Bonne-Efpérance, qui eft fitué aux extrémités de l'Afriqque, C'eft une Colon
nie Hollandoife, qui ne cede; dit-on, en rien à celle que cette Nation entretient à Batavia; mais Dieut ne permit pas que nous y abordafions. Après huit jours d'efforts inutiles pour entrer dans la rade, nous fûmes obligés de faire encore neuf cens lieues pour aller chercher-l'Ine de France, oì nous arrivâmes enfin très-fatigués de la traverfée, \& d'où nous partîmes après fix femaines de féjour. Le refte de la route nous a beaucoup plus coûté. Deux fois le feu a prisà notre vaiffeau; cinq fois nous avons failli à être fubmergés; le navire a été plufieurs jours fur le point de fe brifer, ou contre les rochers, ou fur le fable; mais enfin l'activité $\&$ la bonne manceuvre de nos matelots nous ont toujours fauvé, graces à la Providence qui veilloit fur nous. Nous avons vu de loin l'IMe de Madagafcar, qui a près de neuf cens lieues de circuit. On prétend que c'eft la plus grande Ine connue, quoique beaucoup de voyageurs affurent que celle de Borneo, vers la Chine, eft plus grande encore. Nous avions autrefois à Madagafcar un établiffement François, qui ne fubfifte plus depuis quelques années. Il y a quelques années qu'un des Rois de cette

270 Lettres \&difiantes
Ifle mourut. Ses fujets voulurent recorb noître le Roi de France pour leur Souverain, à condition que ce Monarque leur donneroit pour Vice-Roi un certain François qu'ils défignerent; \& qu'ils avoient vu dans leur pays. Ce François devoit époufer la fille unique du Roi défunt, afin d'avoir des enfans de fon fang. Le François accepta la propofition, quitta l'époufe légitime qu'il avoit à l'he de France où il étoit établi, \& fe rendit dans fon Royaume, accompagné d'une vingtaine de fes compatriotes dont il avoit formé fa Cour. Mais fon regne ne fut pas de longue durée. Les François fe comporterent fi mal à l'égard de leurs bienfaiteurs, que ces In fulaires fatigués des infultes qu'eux \& leurs femmes en recevoient, les maffacrerent tous en un jour.

Je ne m'arrêterai point à vous detailler les dangers quie nous avons couru jufqu'a Chandernagor, je vous dirai feulement que nous fommes arrivés dans cette ville, après avoir effuyé tous les caprices de l'air, \& les fureurs d'une mer féconde en naufrages. Mais je ne vous laifferai pas ignorer un événement mémorable qui a jetté l'épouvante dans tout le Royaume de

Bengale. Je ne fus pas plutôt arrivé au lieu de ma deftination, qu'on m'apprit qu'Elcabat E Benurez, deux villes confidérables du pays, venoient d'être fubmergées, \& qu’il avoit péri dans ce défaftre plus de cent mille perfonnes, fans compter une quantité prodigieufe d'éléphans, de chameaux, de chevaux, de boufs, \&xc. Un fleuve voifin, enflé par les eaux du Gange débordé, rompit fa digue $\&$ fe répandit avec tant d'impétuofité $\&$ de fureur, qu'il entraîna dans fon cours tout ce qu'il y avoit d'aldées ou villages jufqu'zे Bar. On prétend qu'il a péri dans cette malheureufe occafion environ trente ou quarante mille perfonnes, \& que tout le Gange étoit couvert de cadavres, de beftiaux \& de débris de maifons. Il femble que le Seigneur ait voulu punir ces villes des abominations qui s'y commettoient impunément depuis plus de trente ans. Nos Miffionnaires les comparoient à Sodome \&í à Gomorrhe; mais fi tout ce qu'ils m'en ont raconté eft vrai, comme je n'en doute point, elles méritoient un châtiment femblable à celui qui a rendu fi célebres, dans l'Ecriture, les deux villes que je viens de nommer,

Benurez étoit le terme d'un pélerina: ge, où tous les ans il venoit des pays les plus reculés de l'Inde, des milliers d'Idolâtres, qui, autorifés par l'exemple de leurs Dieux, fe livroient aux abominations les plus revoltantes \& les plus monftrueufes. Affaffinats, débauches; crimes de toute efpece, rien ne leur étoit défendut pendant le voyage; dans le Temple même, qui en étoït le terme, la licence n'avoit plus de bornes. Ma plume fe refufe à vous écrire les horreurs qui s'y paffoient, \&z dont on fe faifoit gloire, comme un point effentiel de Religion: Imagi-nez-vous tout ce que le cœur le plus corrompu, \& l'efprit le plus dérếglé peuvent inventer de plus brutal $\&$ de plus odieux, $\&$ vous aurez quelqu'idée des fềtes affreufes qui fe célébroient au Temple de Benurez.

On compte dans Chandernagor envirón cent deux ou trois mille habitans, comme à Pondicheri; \& dans ce grand nombre nous n'avons gueres que quatre mille Chrétiens, en y comprenant les François, les Métis \& les Topafes; tout le refte eft Maure Mahométan on Idolatre. Si nous avions plus d'ouvriers Evangéliques, on poraroit, malgré les efforts \& larage des Brames, conver-
tir, fans fortir de la ville, un grand nombre de ces infortunés; mais malheureufement nous ne fommes que quatre aduellement; encore le plus zèlé \& le mieux inftruit de la conduite \& des mœurs des Idolâtres, fe trouve hors de combat à caufe de fon grand âge \& de fes infirmités; de forte que les détails de la paroiffe, joints au foin d'un grand hôpital dont nous fommes charges, \& où j’ai vu jufqu'a trois cens malades, demandent abfolument tout notre temps. Nous aurions befoin de deux ou trois Miffionnaires laborieux gui fe confacraffent entiérement à l'inftruction des Idolâtres. Le Révérend Pere Mofac, Supérieur de la Miffion, \& Curé de la Colonie, eft le feul qui fache leur langue. Comme ce double emploi excede les forces de ce Miffionnaire, fans cependant ralentir fon zèle, j’ai commencé à étudier la langue dupays dans ''efpérance de pouvoir partager fes travaux qui font évidemment \& trop multipliés \& trop pénibles pour quill puifle les foutenir feul.

Juiqu'ici les malades \& les mourans nous ont entiérement occupés. Il y a eu dans le mois d'Octobre paffé quatrevingt enterremens \& foixante - quinze dans le mois donovembre. Au comM $\mathbf{v}$
mencement du mois fuivant on en a compté vingt-quatre ou trente, \& fur la fin du même mois j'ai enterré moi feul vingt-huit perfonnes. Jugez qu'elle prodigieufe quantité de morts il doit y avoir eu, à proportion, parmi les Maures \& les Gentils qui font en fí grand nombre? Les premiers enterrent leurs morts, les feconds les jettent dans le Gange. Pour les Gentils des terres élorgnées de ce fleuve, ils portent les leurs dans un champ ou les corbeaux, les chiens-marrons, \& mille autres animaux carnaciers viennent les dévorer.

La grande mortalité de cette année a fait renouveller la fcene tragique $\&$ barbare des femmes nobles, qui fe brûlent vivantes avec le corps de leurs époux décédés. L'ufage eft qu'alors elles fe parent de leurs plus riches vêtemens, \& qu'elles chargent leur tête de tout ce qu'elles ont de plus précieux, comme de perles fines, de joyaux rares, \&c. Enfuite elles font gravement le tour du bûcher, après quoi elles diftribuent, à leurs parens $\&$ à leurs amis, les diamans \& les bijoux dont elles étoient ornées. Quand cette cérémonie eft. finie, elles montent avec intrépidité fur le bûcher, prennemfur leurs genoux
le cadavre de leur mari, y mettent elles-mêmes le feu, \& fe laiffent confumer avec lui, fans faire parồtre le moindre fentiment de, douleur. Si , lorfqu'elles s'approchent du bûcher, il arrivoit qu'un Européen leur touchât feulement l'épaule ou la main, elles feroient déclarées infâmes, déchues de leur cafte, \& indignes de l'honneur d'être brûlées. Jugez par-là dè l'horreur que les Idolâtres de ce pays ont conçue pour nous. Cependant il eft arrivé qu'on a fauvé des flammes quelques unes de ces infortunées; mais il feroit téméraire de l'entreprendre encore. Les Brames ne manqueroient pas d'exciter contre les Europeens une révolte générale, dont nous ferions tres-certainement Les premieres vitimes.

Nous voyons encore ici fort fouvent des Idolâtres malades fe vouer au Gange gu'ils regardent comme une divinité. Quelques jours avant mon arrivée, un homme riche, âgé de foixante ans, fut attaqué d'une maladie grave caufée par fes débauches en tout genre, Comme les Médecins défépéroient de lui rendre la fanté, le malade fe voua au Gange, \& fe fit porter fur le rivage. Là on le lava à plusieures reprifes, on lui $M_{\text {vi }}$

## Lettres edififantes

fit avaler beaucoup d'eau \& enfin on' le plongea dans le fleuve. Cependant an lieu de diminner, ta maladie augmenta, \& bientôt le malade fut à l'extrémite. Alors on tui mit de la boue dúu Gange dans la bouche, dans lés narines \& dansles oreilles; ce matheureux fe débattoit \& prioir qu'or le baifât mourir en paix, mais orr ne fit aucur cas de fa demarde qui Bleffoit l'ufage, \& fes plus proches parens le timrent étroitement ferré jufqu'a ee qửi eût expiré. Voild ce qu'on appelie dans ce pays une mort précieufe aurx yeux des Bieux de la Natior, qui eft perfuadée que l'eau \& la boue dur Gange ont la vertu d'effacer tous les péchés, les crimes même des pluss grands fcélérats. Auffi voit-on les hommes, les femmes \& les enfans, pêle-mele, ailer plufieurs fois par jour fe laver dans les eaux de ce fleurve. Les Brames, hommes pervers \& corrompus, leur font accroire qu'er étouffant leurs malades fur les bords du Gange, its tirent d'une efpece d'enfer, qu'ils imagirent, tous leurs ancêtres depuis trente générations, \& empêchent leurs defcendans d'y tomber pendant trente autres. générations, Les Brames connoiffent le vrai

Dieu, mais ils n'en parlent point aut peuple. Ils lui difent au contraire quilly a trente millions de Dieux, \& quils peuvent fucceffivement fe mettre fous la protection de chacun d'eux. Ils enfeignent auffi quils font eux-mêmes des Dieux; que maitres des faifons ils font pleuvoir à leur gré; que fi un Brame donnoit fa maledietion à quelque Dieu, ce Dieu ne pourroit s'empêcher d'en reffentir les funeftes effets, \& que le fameux Vichnou (1) ayant un jour été maudit par un Brame, ce Dieu fut obligé de venir prendre un corps fur la terre, \& d'y faire penitence. Les peuples ont tant d'eftime \& de vénération pour ces impoffeurs, quills les croient aveuglément fur leur parole. Ces Idolâtres portent fur leur front des lignes horizontales ou perpendiculaires, de diverfes couleurs; fouvent leur tête eft chargée de cendre \& même d'excrémens d'animaux; ils ont auffi près des tempes plufieurs cachets ronds, tantôt blancs, tantôt rouges,

- felon la divinité quarils adorent. Il me femble les voir marqués du fceau de

[^7]l'Antechift dont il eft parlé dans l'Apor califpe. Les Chrétiens portent de leur côté une croix gravée fur le front; mais ce n'eft pas le grand nombre: la plupart fe contente de la porter dans le cour, fans quoi toutes les marques extérieures ne font rien. On voit près de Chandernagor une grande pagode ou temple dédiée au Dieu Jagrenat. Cette- Divinité eft placée fur une efpece d'autel affez élevé. Elle avoit autrefois deux yeux d'un éclat fiéblouiffant qu'on n'ofoit l'envifager. C'étoit deux pierres précieufes, d'un prix ineftimable. Un Anglois en arracha une ily a quelques années, \& rendit le Dieu borgne; nos François ont tenté fouvent de le rendre aveugle ; mais il eft actuellement fi bien gardé, qu’ils ont perdu l'efpérance de réuffir. Le bruit court ici que le profanateur Anglois à vendu l'ocil du Dieu Jagrenat au Roi de France, qui le porte en certaíns jours de cérémonie.

Les places publiques, les campagnes \& les grands chemins, font femés de petites pagodes ou chapelles. Ce font ordinairement de grandes poutres plantées bien avant dans la terre, \& au haut defquelles on voit des figures de vaches, 2 \& d'autres animaux. Ces
lieux fon très-fréquentés par les voyageurs qui ne manquent jamais d'y faire leur priere en paffant; car l'opinion commune eft qu'on fera éternellement heureux fi l'on vient à mourir en che$\min$, après s'être acquitté de ce devoirD'autres font perfuadés que fi en expirant, its ont le bonheur de tenir entre leurs mains la queue d'une vache blanche, leur ame fortant de leur corps, entre dans celui de l'animal, \& que s'échappant par fa bouche pure \& fans tache, elle va droit dans un lieu de délices out les Dieux n'admettent queleurs favoris.

Ce ne font pas là les feules fuperftitions de ce peuple; il en eft une infi-. nité d'autres dont je fupprime ici le détail pour éviter la longueur \& l'ennui des longs récits. Vous me demanderez fans doute, quels font les habillemens des habitans de ce pays? Je vous répondrai qu'en général depuis le Cap de Bonne-Efpérance jufqu'a la Chine, tous les peuples, excepté les Maures, font, pour ainfi-dire, fans vêtemens, car il ne portent qu'une pièce de toile qui leur couvre à peine la ceinture. Les Maures ont odinairement une vefte blanche coulue a une efpece:

## 280 - Lettres édifiaktes

de juppe de même coulẹur, qui defcend ju'qu'aux talons. Les femmes de ces derniers ne paroiffent jamais en public. Le jour de leur mariage l'époux fe promene à cheval dans tous les quartiers de la ville, accompagné de fon époufe, qui eft portée dans un palanquin couvert ol̀ elle ne peut, ni voir, ni être vue. Suit une troupe de mauvais muficiens qui ignorent, je vous affure, jufqu'aux premiers principes de leur art. J'ai été fouvent témoin de cette cérémonie qui n'a rien de curieux, excepté les évolutions qui fe font durant la marche', avec beaucoup d'adreffe $\&$ d'agilité.

Vers le commencement dumois d'Octobre les Idolâtres célebrent la fête de la Durga. C'étoit, felon eux, une femme débauchée qui avoit triomphé, par fies charmes, de plufieurs Princes, Rois \& Empereurs Mogols. Laffée enfin de tant de victoires, elle alla fe précipiter dans le Gange, en difant que tous ceux qui

- voudroient être heureux n'avoient qu'a la fuivre. Lis Gentils folemnifent fa fête pendant dix jours avec beaucoup d'appareil \&-de pompe.lls promenent par la ville les ftatues de la Durga magnifiquement parées. Chaque quartier porte la fienne
au fon des inftrumens; \& le dixieme jour ces différentes proceffions fe rétiniffent \& vont jetter dans le Gange toutes les ftatues dela Durga, en vomiffant contre elles les injures les plus atroces; \& ce qu'il y a de remarquable, c'eft qu'on regle l'eftime qu'on doit faire de chacun, fur l'énergie $\&$ la groffiereté des expreffions. Après cette fête bifarre vient la cérémonie des Máures Mahométans, qui pleurent neuf jours de fuite la mort de leur Prophête Aly. Ceux-ci témoignent leur douleur par des cris \& des hurlemens épouvantables, fe promenent nuit $\&$ jour dans la ville, portant fur leurs épaules des bannieres, des banderolles de diverfes couleurs, \& des pavillons, où font repréfentés des fortereffes \& des maifons.'De temps en temps ils s'arrêtent \& amufent les fpećtateurs par des combats fimulés qui ont quelque chofe d'affez agréable. Jai admiré fur-tout la légereté \& l'art de leurs mouvemens. Enfuite ils conti-
- nuentleur marche en défordre, fautant, danfant \& pouffant des cris affreux.

La fcene qui vient de fe paffer chez le Mogol, Souverain de tout ce pays, a été plus tragique. Ce Prince, naturellement efféminé, étoit plongé dans les délices d'une vie voluptueufe \& paim

282 Lettres édífiantes
fible. Un Eunuque ambitieux qui avoit eu le talent de s'emparer de fon efprit, gouvernoit feul tous fes vaftes Etats. Mais tandis qu'il exerçoit defpotiquement un pouvoir dont il n'étoit que dépofitaire, un Vifir, dont j'ignore le nom, leva une armée de cent mille hommes, fous prétexte de fe tendre maître du Royaume de Golconde, où les troupes Françoifes foutiennent l'autorité du Roi légitime. A fon arrivée ce Vifir invita l'Eunuque à un feftin, \& vers la fin du repas il le fir égorger. Auffi-tôt après il s'achemina du côté de la ville où le Mogol avoit fixé fa Cour. Il ne lui fut pas difficile de s'emparer de l'efprit du Monarque : ce Prince qui aimoit la tranquillité, ne balança point à lui confier les rênes du Gouvernement; \& cet ufurpateur jouit actuellement de toute l'autorité, J'ai dit que le Vifir avoit paru n'en vouloir qu'aux François; mais les François qui ne le craignoient pas \& qu'il redoutoit, ne tarderent pas à s'appercevoir qu'il avoit jetté fes vues fur l'Einpire du Mogol. Cependant il s'étoit avancé jufques fur les frontieres du Royaume de Golconde, comme fi en effet il eût voulu l'envahir; mais bientôt ilrebrouffa chemin_faifant répap
dre le bruit que le tonnerre étant tombé fur fa tente, les Brames l'avoient affuré que cet accident étoit d'un funefte augure, \& quill préfageoit le mauvais fucces de fon entreprife. Ce ne fut que par ce fratagême que le Viifr trompa La prudence de l'Eunuque, \& que l'ayant fait maffacrer, il fe fit déclarer à fa place premier Miniftre de l'Empire. Vous me demanderez peut-être quelles ont été tes fuites d'un événement fil peu attendu ? Il vous fera facile de les deviner fi yous faites attention $\&$ au regne tyranniquè de l'Eunuque, \&a l'ambition du Vifir.

Les Indiens ( I ) de ce pays n'ont ni la pénétration ni l'induftrie que les voyageurs ont cru appercevoir en eux; je trouve même que les Malabares de Pondicheri, tout groffiers, tout ftupides qu'ils mont paru, font de fublimes génies en comparaifon des premiers, quill faut commencer par rendre raifonnables avant de les rendre Chrétiens. Adonnés dès leur plus tendre enfance à
(1) Ce jugement eft trop févere', \& celui qui le porte eft trop nouvellement arrivé dans l'Inde pour qu’on adopte fon témoignage fans reftriction, \& qu'on le préfere à celui que rendent des Indiens, tant de voyageurs \& d'anciens Miffion:Nires.

## 184 <br> Lettres edifiantes

tous les vices qui dégradent la nature huà maine, on diroit qu'ils font nés avec eury, ou qu'ils les ont fucé aveć le lait. En général ils font lâches, menteurs, opiniàtres, \& fur-tout voleurs; la honte n'a aucun pôuvoir fur eux; la crainte des châtimenť les fait trembler fans les retenir. Lorqque l'impunité leur eft accordée, c'eft pour eux un nouveau droit à de nouveaux crimes; enfin ils portent leurs inclinations perverfes à un point que fans un miracle frappant de la bonté célefte, on ne parviendra jamais à leur infpirer cette droiture, cette modération \& cette probité qui caractérifent les ames honnê̂tes $\&$ bien nées.
Vous allez croire que de pareilles difpofitions nous découragent $\&$ nous déconcertent ; il eft vrai que tout cela nous afflige beaucoup, mais cependant je crois devoir vous dire pour votre fatisfaction \& pour la nôtre, que nous ne manquons pas de fujets de cortfolation. Tous les ans nous ouvrons le Ciel à un millier d'enfans que nous régénérons dans les eaux facrées du baptême : quand leurs parens ne peuvènt plus les nourrir, ou que ces enfans fe trouvent dans un danger de mort, les meres, pour s'en débarraffer, viennent nous les vendre ; auffl-tôt nous les baptifons \& nous leur dontons une
nourrice. Quelques jours après mon ar: rivée, une femme chrétienne m'apporta un enfant qui étoit né le matin même: elle l'avoit trouvé fur le bord du Gange, ayant une corde au cou; apparemment qu'on avoit cru l'avoir étranglé, Je le baptifai fur le champ, \& il mourut deux heures après. Il feroit a fouhaiter que les. aumônes qu'on nous fait ici, \& celles qui nous viennent de France fuffent plus abondantes, nous pourrions acheter un plus grand nombre d'enfans, $\&$ feconder plus efficacement les foins \& la générofité du Révérend Pere Supérieur, qui vient de faire bâtir un petit hôpital, où il éleve cent cinquante filles dans la crainte du Seigneur.

Quoique je ne fçache pas encore bien la langue des Bengalis, je ne laiffe pas de leur faire le catéchifme dans notre églife; mais jai choify un vieillard inftruit pour répéter en particulier aux enfans ce que je leur enfeigne en public. Une femme dévote, appellẹẹ Sabine, s'êt chargée du même émploi pour les filles. Vous ne fẹrez peut-être pas fâché de fçavoir l'hiftoire de cette femme. Elle perdit il y a enviran douze ans fon mari; comme ils étoient tous deux d'une cafte riche \& noble, là famille, felon l'ulage, voulut qu'elle fé brûlât vivante

Lettres édifiantés
avec le corps de fon époux. Après les cérémonies ordinaires, elle monta donc fur le bîcher, où fix hommes vigoureux \& robuftes eurent ordre de la lier ; mais foit que les cordes dont ils fe fervirent ne fuffent point affez fortes, foit qu'ils l'euffent mal attachée, auffi-tôt qu'elle fentit les premieres atteintes de la flamme, elle fit un fi grand effort qu'elle rompit fes liens, \& fe fauva chez nos Néophytes, qui la cacherent pendant quelques jours, enfuite on lui adminiftra le baptême. Elle eft aux yeux des Gentils un objet d'exécration \& l'opprobre de fa cafte, mais nous la regardons comme le modele \& l'exemple des perfonnes du fexe qui embraffent la loi de l'Evangile, \& cette-femme juftifie parfaitement la haute idée que nous avons conçue de fa vertu.

Ces petits fuccès, quoique très-confolans pour nous, ne nous dédommagent cependant point du revers que notre fainte Religion vient d'effuyer dans le Royaume du Thibet. Nous avons appris qu'elle en étoit entiérement bannie; que les Brames avoient allumé contre elle la plus vive perfécution; que le Roi qui commençoit à favorifer les Chrétiens, s'eft laiffé intimider-par les menaces de leurs ennemis, \& qu'il pourfuit actuel-
lement les premiérs avec toute la fureur que peut infpirer la haine unie a l lintérêt, Je ne crois pas devoir finir cette lettre, qui n'eft peut-être déja que trop longue, fans vous dire un mot du pays où je fuis. Chanderragor n'eft point environné de murailles comme Pondichéry. Cette ville eft ouverte de tous côtés, \& expofée aux incurfions des ennemis. Les Marattes vinrent il y a douze ans jufqu'aux environs de la place, avec une armée de près de cent mille hommes. A la verite, ils noferent approcher à caufe du canon de notre fort, qui n'a que de très-mauvaiies murailles, flanquées de quatre baftions fans aucun ouvrage extérieur. Cependant il y eut quelques détachemens de ces barbares, qui, plus hardis que les autres, voulurent s'avancer pour piller; mais le feu continuel qu'on fit fur eux, les épouvanta $\&$ ils retournerent fur leurs pas.

En général les Bengalis, excepté ceux "des grandes Villes qui paroifent aflez policées, font fauvages $\&$ peu propres à former des fociétés. Leurs maifons, qui font couvertes de paille, ne font compofées que de nattes entrelacées, ou de quatre petites murailles de boue. Hls n'out ni tables, nilits, ni chaifes; la

## 288 'Lettres dadifiantes

terre leur tient lieu de tout cela. Ces peuples ne vivent que de riz cuit al l'eau; mais ils y mêlent du piment ou du gingembre pour en relever le goût. Ils n'oferoient manger de la viande, dans la crainte de manger quelqu'un de leurs ancêtres, Toute liqueur enivrante leur eft interdite. Leur habillement ne confifte qu'en un morceau de groffe toile, encore ne leur eft-il permis de s'en vétir qu'à un certain âge. Vous ne fçauriez croire jufqu'a quel point ils portent le mépris qu'ils ont pour tous les étrangers, ce qui n'empêche pas qu'ils ne leur donrient, dans loccafion, de grandes marques de refpect; mais nous fçavons, à n'en pouvoir douter, que le dernier de ces barbares fe croiroit déshonoré s’il mangeoit avec le plus puiffant Monarque de l'Europe. Leurs m@urs font auffi dépravées que leur efprit eft borné, \& je crois qu'il n'eft point de nation plus ftupide $\&$ plus corrompue que la leur. Leur vénération pour le Gange eft extrême; ce feroit un grand crime, felon éux, de manger fur ces eaux lorfqu'on y navige. Ceux qui me conduifirent ici (le trajet dura trois jours \& trois nuits), pafferent tout ce temps fans rien prendre.

Leurs femmes aiment beaucoup $\begin{aligned} & \text { a } \\ & f e\end{aligned}$
parer d'anneaux; leurs mains, leurs bras, leurs jambes, toujours nues, leurs pieds mêmes en font couverts. Et ce que j'aurois eu peine à croire fi je ne l'avois vu, elles fe percent les oreilles, le nez \& les levres potur $y$ attacher de grands cercles d'or, d'argent ou de cuivre, felon leurs facultés. Jugez quel fpectacle ce doit être pour un étranger. Je vous avoue qu'on s'y fait difficilement, \& que des ufages fi éloignés dẹs nôtres nous deviendroient fort onéreux fi la Providence, qui nous foutient, n'adoucifoit nos dégoûts.
Je ne yous dirai rien à préfent du Gouvernement' du pays, qui eft aujourd'hui fous la puiffance d'un ufurpateur. Ce Nabab (1) eft fils d'in pion ou foldat. Etant jeune ehcore, il avoit été donné au fils du Roi légitime, \& fut élevé avec lui. Ce traître sinfinua fi bien dans les bonnes graces du jeuné Prince, que celui-ci devenu Nabab après la mort de fon pere, en fit fon premier miniftre, \& fon homme de confiance; ce trait de bienfaifance $\&$ d'amitié lui a coûté cher, car ce perfide Miniftre l'a fait maffacrer \& s'eft emparé du Royaume

[^8]$290 \quad$ Lettres édifiantes
qu'il gouverne defpotiquement. Cela feuf fuffit pour vous donner une idée du gouvernement actuel du Bengale. Je crois avoir fatisfait aux différentes queftions que vous m'avez faites; peut-être un jour je vous inftruirai plus amplement de l'état de nos Miffions, que je recom: mande à vos prieres.


## LETTRE

D'un Miffonnaire des Indes à Monfieur ***, ou Mémoire fur les dernieras guerres. des Maures aux Indes Orientales.

Premierepartie:

JE vous envoie, Monfieur, felon vos defirs, le mémoire que j’ai entrepris pour vous mettre au fait des troubles qui; depuis quelques années, agitent les Indes Oriẹntales. Les Maures s'étant engagés dans une guerre fanglante les uns contre les autres, rakageoient toute cette contrée, \& y répandoient la terreur. Les Miffionnaires ne pouvoient s'en garantir. Dans ce tumulte général, ils étoient fans ceffe expofés à toutes les calamités que produifent des armées où regne la plus grande licence : leurs Eglifes pillées $\&$ renverfées, leurs habitations détruites; leurs Néophytes difperfés $\&$ errans, fans favoir où fe fixer. Ils furent donc obligés de fuir eux-mêmes $\&$ de Ye réfugier à Pondichery. J'y vins comme les autres chercher un afyle ; \& après avoir $\mathbf{N}^{\mathrm{ij}}$ du Maduré, où j’avois la confolation de travailler au falut des Indiens; je me fuis trouvé, malgré moi, dans une pofition tranquille, où je ne fuis occupé que de moi-mệme \& de mon falut.

Ce loifir m'a mis à portée de fuivre les événemens qui nous environnoient; \& comme les François n'ont pu fe difpenfer de prendre part à cette guerre des Maures, pour fecourir ceux des Na babs à qui ils avoient des obligations, \& quils l'ont fait avec toute la prudence qui convenoit à des étrangers, \&e en même-temps avec tout le fuccès poffible, j’ai cru qu'un François devoit recueillir \& tranfmettre à fes compatriotes des faits fi honorables à фla Nation, \& qui font une portion remarquable du regne de Louis XV. Mais avant que d'entreprendre ce récit, il eft à propos de donner une idée générale \& abrégée des pays qui en ont été le théâtre.

L'Inde, un des plus grands \& des plus riches Empires de l'Afie, tire fon nom du fleuve Indus qui l'arrofe vers l'Occident, \& qui prenant fa fource vers le mont Caucafe, après l'avoir traverfée du nord au midi, va fe jetter dans la mer des Indes. Elle a pour bornes all nord
la grande Tartarie dont elle eft féparée par le Caucafe, la Chine à l'orient, au midi l'Océan oriental; \& la Perfe à loco cident: On la divife en trois parties qui font l'Inde feptentrionale ou l'Empire du Mogol, appellé err cette raifon le Mogoliftan, \& plus communément ${ }^{11 I n}$ douftan; la Prefqu'ifle occidentale deçà le Gange $; \&:$ la Prefquifle orjentale delà le Gange.

Dellifitué vers le milieu de PIndouftan, eft la capitale de ce vafte Empire \& la réfidence des Princes Mogols. Un peu vers le fud eft Agra la plus grande ville des Indes, autrefois le féjour des Empereurs. Aui.nord de Delli font Lahor, labord ordinaire des Caravanes; \& Ca bul fituée dans les montagnes fur les frontieres de la Perfe \& de la Tartarie.

La Prefqu'inle occidentale deçà le Gange eft traverfée du midi au nord par les montagnes de Gatte qui commencent au cap de Comorin, \& qui la divifent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale. La partie occidentale contient les Royaumes de Dekan ou Vifapour, de Baglana, de Cuncan \& de Malabar. En allant du nord au fud, on y trouve les villes de Vifapour, de Goa qui appartiennent aux Portugais;
de Bandel, de Calicut, de Canahor, de Cochin \& de Travancor. Enfuite doublant le cap Comorin \& retournant aus nord par l'orient, on trouve fur la côte de Coromandel, les Royaumes de Canora, de Maduré, tanjaour, de Mayffour, de Marava, Narzingue ou de Bifnagar, \& au nord celui de Golconde. Les principales villes de cette partie orientale, font en allant du nord au fud, Golconde, Trichirapali \& Tanjiour dans les terres; fur la côte, Mazulipatan, Paliacate, Madras, Meliapour ou' SaintThomé, Sadras, Pondichery, Goudelour, Portenovo, Tringuebar \& Negapatan.

C'ert dans ces vaftes pays que vers la fin du quatoraieme fiecle le célebre Tymur-Bec, plus connu fous le nom de Tamerlan, après avoir foumis prefque toute l'Afie, maitre de l'indoutian, etrblit un puiffant Empire qui a toujours été. poffédé depuis par fes defcendans fous le nom de Princes Mogols. Aurengzeb, un des plus fameux, en étendit de beaucoup les bornes du côté du midi, par la conquête des Royaumes de Golconde \& de Vifapour. De-là les Mogols pénétrerent dans la prefqu'ifle en-deçà du Gange, porterent les armes jufques
dans le Carnate, dont le Vice-Roi oit Souba, qu'ils avoient établi à Golconde, acheva de fe rendre maitre par la prife de Saint-Thomé dont il s'empara avec laide des Hollandois. Les Portugais qui poffédoient ceste place, après avoir inutilement foutena toutes les fatigues d'un long fiege, la perdisent faute de fecours.

La ville, autrefois appellée Melia pour, a pris le nom de Saint.Thomé; parce que l'on prétend que l'Apôtre Saint Thomas y a fait un long téjour, qu'il y a prêché l'Evangile, \&q qu'il y a été enterré après avoir été maffacré par les Brames du Malabar. Les Hiftoriens Gentils \& Portugais s'accordent tous ì dire qu'elle a été une des plus riches \&at des plus peuplées de llnde. Sa chûrte donna lieu en 167 I à l'établiffement de Patna qui n'en eft éloigné que de deux lieues. Les anciens Portugais le nommerent Madras; les Anglois l'ont appellé depuis le fort Saint-George.

Après la prife de Saint-Thomé, te Soubba de Goleonde établit un Nabab ou Gour verneur Maure à Arcate, capitale de tout le Carnate. Il rendit enfuire la ville de Saint-Thomé aux Portugais. Le Nabab nouv ellement établi à Arcate par le ViceRoi de Golconde, fut confirmé en cette N iv
qualité par le grand Mogol, avec le droit de fucceffion. C'eft ce que nous-apprenons d'un Hiftorien Maure nommé Daftagorfaeb qui a écrit en langue Perfane \& qui s'accorde avec les anciens Hiftoriens de Malabar qui ont parlé des guerres entre les Maures $\&$ les Portugais.
En étendant leurs conquêtes dans cette partie de l'Inde, les Mogols avoient laiffé fubfifter les anciens Royaumes de Trichirapali, de Tanjaour, de Maduré, de Maiffour \& de Marava. Ces états contimuoient d'être gouvernés par des Princes gentils; chargés feulement envers le Grand-Mogol, d'un tribut annuel qu'ils n'étoient pas toujours fort exacts a payer. L'Empereur étoit fouvent obligé de faire marcher des armées contr'eux pour les contraindre d'y fatisfaire. Depuis un certain temps ces petits Rois ou Rajas tributaires étoient redevables de fommes confidérables qu'on avoit laiffé accumuler par la molleffe du gouvernement de Mahomet-Schah, pere du Grand-Mogol aujourd'hui regnant, uniquement occupé de fes plaifirs \& des délices de fon ferrail.
Daouft-Alikan, umdes defcendans de ce premier Nabab d'Arcate dont on a parlé, faifit cette occafion pour porter la gherre

## \& curieufes.

297
chez ces Princes gentils. Ses vues étoient de former un Royaume pour fon fils ainé Sabder-Alikan, \& un pour fon gendre Chandafaeb, jeunes gens tous deux ambitieux; $\&$ qui ne manquoient pas des talens néceffaires pour réuffir dans ùn pareil deffein. Daouft-Alikan crut loccafion favorable pour l'exécution de fonprojet. Il affembla en 1736 une armée de vingt-cinq à trente mille chevaux, dont il donna le commandement à Sab-der-Alikan fon fils $\&$ à fon gendre Chandafaeb. Ceux-ci commencerent par fe rendre maitres des terres de Trichirapali, après quvi ils mirent le fiege devant cette ville.

Trichirapali, capitale du Maduré, grande ville bien peuplée, eft fituée à trente-cinq lieues au fud-oueft de Pondichery. Outre l'avantage de fa fituation, cette place eft défendue par un foffé plein d'eau, de dix à douze toifes de large, \& par un mur de trente pieds de haut, flanqué de groffes tours de diftance en diffance. Elle fut inveftie par l'armée Mogote le 6 Mars 1736, \& emportée d'affaut le 26 du mois fuivant. SabderAlikan y établit pour Gouverneur fon beau-frere Chandafaeb, qui prit le titre de Nabab. Ils s'emparerent enfuite de
tout le pay's, entrerent dans Ie Royaume de Tanjaour, \& mirent le frege devant la capitale du même nom, ou le Roi Schagy s'étoit renfermé avec tout ce qu'il avoit pu raffembler de troupes. Comme cette place eft trop bien fortifiée pour des peuples qui ignorent les moyens dont on fe fert en Europe pour venir à bout des villes les plus fortes \& les mieux défendues; après être weftés fix mois devant celle-ci, fans en être plus avancés, les deux Généraux Mogols convertirent le fiége en blocus, \& firent un détachement de douze à quinze mille chevaux, dont le commandement fut donné all frere de Chandafaeb. Celui.ci s'avança dans le fud, \& fe rendit maitre de tout le pays de Travancor, d'où il remonta vers le nord le long de la côte Malabar.

Cette invafion des Mogols répandit I'allarme \& l'effroi chez tous les Princes Gentils de cette partie de PInde : ils écrivirent lettres fur lettres au Roi des Marattes pour lui demander du fecours, lui repréfentant que s'il n'arrêtoit les progrès de leurs ennemis, ç'en étoit fait nonfeulement de leurs états, mais encore de leur Religion, qui alloit être entiérement détruite par les efforts des Maho métans.

Les Marattes font des peuples peu connus en Europe. Ils habitent à l'ouert des montagnes qui font derriere Goa, $亠$ a la côte Malabar. Sutura, capitale de leur pays, eft une ville fort confidérable. Le Roi des Marattes eft très-puiffant : on l'z vu fouvent mettre fur pied tout-d-da-fois 150000 hommes de cavalerie qui alloient ravager les Etats du Mogol, les mettoient à contribution. Les follicitations preffantes des peuples de Trichirapali \& de Tanjaour, jointes à l'envie de piller un pays enrichi depuis grand nombre d'annees par l'or \& l'argent que toutes les nations du monde ne ceffent d'y apporter en échange des marchandifes précieufes quils en tirent, déterminerent ce Prince à accorder le fecours qu'on lui demandoit. Ses principaux Miniftres, dont la plupart étoient Brames, hai en firent tâême un devoir de confcience. Il leva une armée de 60000 chexiaux \&c de 150000 hommes de pied, itant il confia la conduite à Ragogi Boufferia, un de fes Généraux. Ces troupes partirent au mois.d'Oatobre 1739, \& prineat la route du Carnate.

Au bruit de leur marche DanastAlikan, Nabab d'Arcate, écrivit à fonfils \& à fon gendre d'abandonaer le $\mathrm{N} v j$
blocus de Tanjaour, \& de revenir en toute diligence auprès de lui; mais fes ordres furent mal fuivis. Sabder - Alikan \& Chandafaeb ayant peine à renoncer à une conquête qu'ils regardoient comme affurée, différerent de jour en jour de fe rendre à fes avis, \& par - là donnetent le temps aux Marattes de s'approcher de la frontiere. Ils avançoient $亠$ grandes journées, pillant \& ravageant tous les pays par oì ils paffoient. Dans cette néceffité preffante, réduit à fes feules forces, Daouft - Alikan raffembla te plus de troupes qu'il lui fut poffible, \& alla fe faifir des défilés des -montagnes du Canamay qui font à vingt lieus à Youeft d'Arcate, paffage trèsdifficile, \& qu'm très-petit nombre de troupes peat aifément défendre contre l'armée la ptris nombreufe:. Daouft-Alikian diftribua fa petite armée dans tous les endroits.par où il jugea que l'ennemi pourroit tenter de pénétrer dans fes Etats', \& après s'être affuré de toutes les gorges des montagnes, il attendit les Marattes de pied ferme.

Ils arriverent aux montagnes de Canamay an mois de Mai 1740, \& ayant ireconnu qu'il leur étort impoffible de forcer le Nabab dans fon pofte; fars

# -E curieufes: . $30 i$ 

perdre beaucoup de monde \& rifquer 10rs meilleures troupes, ils camperent à l'entrée des défilés, réfolus d'attendre que le temps leur fournit une occafion de s'en rendre maitres. Elle ne tarda pas à fe préfenter. Le Nabab avoit dans fon armée unPrinceGentil qui commandoitun corps de cinq à fix mille hommes.Daouft-Alikan qui le croyoit fort attaché à fes intérêts; lui avoit confié la garde d'un pofte un peut plus éloigné, fi étroit \& fi efcarpé, qu'il n'y avoit nulle apparence que lennemi pensât jamais à tenter par-là le paffage: Les Marattes fe flatterent de pouvoir le gagner; ils lui envoyerent des gens de leur part, \& ne tarderent pas à le corrompre par leurs préfens \& par leurs promeffes. Les Brames eux-mêmes lui applanirent les difficultés, \& lui firent furmonter la répugnance qu'il avoit à commettre une trahifon, en lui faifant entendre que le fuccès qu'elle pouvoit avoir, étoit capable de détruire le Mahométifme dans cette partie du monde, \& d'y rétablir la Religion de leurs ancêtres. Le Prince Gentil, déjà ébranlé par l'argent, fe laiffa-aifément perfuader par ces raifons, \& promit de livrer le pofte qu'il gardoit aux Marattes. Ils firent auff-rôt défiler des troupes de

302

## Lettres ddifantes

ce côté $12 ; \&$ tandis quills amufoient les Mogols par des légeres efcarme. ches, $\&$ fembloient re difpofer à les attaquer, ils fe rendirent mâtres du paffage le $19 \mathrm{Mai}, \&$ déboucherent par. là dans la plaine.

La trahifon avoit été conduite avec tant de fecret, que l'armée ennemie avoit franchi les défilés avant qu'on en eût reçu le moindre avis dans les troupes Mogoles. De-là, maitres de la campagnes, les Marates marcherent tout de fuite pour furprendre le Nabab, \& à la faveur d'une grofle pluie ils s'approcherent jufqu'a deux portées de canon de fon arriere-garde, avant quíls euffent été apperçus. Daouf - Alikan qu'on informa alors qu'il paroifloit du côté d'Arcate un corps de cayalerie qui s'avançoit vers le camp, fe flatta d'abord que c'étoient les troupes de Sabder-Alikan, auquel il avoit envoyé ordre de venir le joindre. Mais dans le moment même il fut détrompé par de furieufes décharges de moufqueterie, \& les nouveaux avis quill reçut ne lui permirent plus de douter quill ne fût attaqué par les Marattes. Il monta auffi-tôt fur fon éléphant \& marcha à l'ennemi. La mêlée fut fanglante pendant quelque temps.Plur
fieurs des Officiers généraux du Nabab qui l'accompagnoient, montés de même fur leurs éléptans, fe battirent d'abord en braves, \& foutinrent le combat avec toute la valeur \& toute lintrépidité -pofible, mais ils furent obligés de fuccomber au feu terrible que faiforent les ennemis. Après les avoir tous vu périr l'un après l'autre, Dacuft - Alikan luimême, blefíd de plufieurs coups de feu, tomba mort de deffus fon éléphant, \& cette cataftrophe n'eut pas plutôt été apperçue du refte de l'armée, que ce ne fut plus qu'une déroute générale. Prefque tous les Officiers genéranx qui act compagnoient le Nabab furent tués \&c foulés aux pieds des éléphans qui enfoncoient jufquad mi-jambe, la terre ayant été détrempée par la pluie de la mit précédente qui avoit coatinuré toute la matinét. Jamais champ de bataille n'ofi frit un fpectacle plus affreux ni plus terrible. De quelque côté qu'on portât fes regards, on nappercevoit que des chevaux \& des éléphans bleffés at fure rieux , renverfés pêle-mêle avec les Offit ciers $\&$ les foldats, frifatit de vaims efforts pour fe tirer des bourbiers fant glans où ils étoient enfoncés, \& \& foulant aux pieds des monceaux de morts \&t

## 304 <br> Lettres édifiantes

de bleffés, qu'ils achevoient enfin d'écrafer par leur chîte, ou de mettre en pieces avec leurs dents $\&$ avec leurs trompes. Tout ce qui réfifta fut paffé au fil de l'épée ou fait prifonnier par les Marattes; le refte de l'armée vaincue trouva fon falut dans la fuite. Quelque recherche que l'on fit, on ne put jamais trouver le corps du Nabab, non plus que ceux de plufieurs de fes Officiers généraux qui n'ont point reparu depuis, ayant été fans doute écrafés par les éléphans, enfevelis dans la boue, \& confondus dans la multitude des morts, fans qu'il fût poffible de les reconnoître. Cette fanglante bataille fe donna le 20 Mai 1740 , environ à quatre lieues à. Youeft de la ville de Pondichery.

La nouvelle de cette défaite $\&$ de la mort du Nabàb, s'étant répandue dans le pays, y caufa une confternation qu'il eft plus facile d'imagner que de décrire. On vit bientốt arriver au pied des -murs de Pondichery les débris de l'armée Mogole \& une prodigieufe multitude de peuples Maures \& Gentils, quī croyant déjà l'ennemi fur leurs traces; demandoient à grands ctiṣ qu'on leur accordât un afyle dans cette ville: C'étoit dans cette défolation générale,

Ie feul. endroit de la côte où ils fe cruffent en fureté, tant à caufe de la fortereffe, des murs \& des baftions dont la ville eft défendue, qui étoient en bon état \& garnis d'une nombreufe artillerie, qu'eu égard à la haute réputation que la Nation s'eft faite dans ce pays. La foule des fuyards devint fi grande, que l'on fut obligé de faire ferme les portes de la ville. On laiffa feulement ouverte celle de Valdaour, dont on ren força la garde, afin d'empêcher le défordre. Les gens de guerre eurent ordre de s'arrêter hors de la ville \& de camper le long des murs. A l'égard des autres, il n'eft pas. concevable la quantité de grains \& de bagages de toute efpece, le nombre de marchands, de femmes \& d'enfans qui entrerent dans Pondichery. Tout ce qui ne put trouver place dans les maifons, fut obligé de refter dans les rues, qui en peu de temps fe trouverent fir remplies, que le cinquieme jour après la bataille, c'eft-d̀-dire, le 25 Mai, on pouvoit à peine y paffer.

Ce fpectacle fut fuivi d'un autre qui n'étoit pas moins touchant. La Princeffe, weuve du Nabab Daouft - Alikan, quì avoit été tué dans le combat, fe préfenta à la porte de Valdaour, fuivie de
toute fa famille, implorant la protectiod du Roi de France, 82 demandant avec intance dêtre reque dans la ville, où elle apportoit tout ce qu'elle avoit pu ramaffer d'or, de pierreries \& d'autres effets précieux. La circontance étoit délicate. La politique d'un chef de colonie doit être de ménager également touseles peuples qui l'ont reçu fur leurs terres, \& qui veulent bien l'y fouffrir. S'ils font divifés, il ne peut fe déclarer en faveur de l'ưn fans mécontenter \& s'attirer le parti contraire. Dans les circonftances préfentes, fi l'on accordoit à la veuve du Nabab l'entrée de Pondichery, n'étoit-il pas à craindre quinftruits du lieu de fa retraite, informés qu'elle y avoit tranfportéavec elle toutes fes richeffes, les Marattes ne fe déterminaffent à venir faire le fiege de cette place dans la vue de fe rendre mâtres de tous ces tréfors? D'un autre côté, comment refufer à une famille défolée un afyle auquel tous les matheureux ont droit d'afpirer? Et fi, comme cela pouvoit arriver, la moindre révolution faifoit changer de face aux affaires, fi Sabder - Alikan, fils \& fucceffeur dut dernies Nabab , venoit à bouit d'obliger les Marattes à fe retirer \& de les chaf-
fer du pays, pouvoit-on fe flatter raifonnablement que ce Prince \& tous les. Officiers Mogols, avec lefquels on avoit toujours vécu jufqu'alors dans une parfaite intelligence, pardonnaffent jamais aux François de leur avoir refuré l'entrée de leur ville dans une occafion auffi preffante.

Enfin M. Dumas, Gouverneur de Pondichery, fe- détermina à accorder à 1a famille du Nabab une retraite dans la ville $\&$ la protection du pavillon Françoís. Elle fut rec̣ue avec tous les honneurs qui lui étoient dus. Les femmes, les filles \& les neveux du Nabab étoient portés dans vingt palanquins, efcortés d'un détachement de 1500 ca . valiers, \& accompagnés de 80 elléphans; de 300 chameanx \& de plus de 200 carrofles traînés par des boeufs, dans lefquels étoient tous leurs domeftiques. Is étoient fuivis, outre cela, de plus de 2000 bêtes de charge. Le Gouverneur alla les recevoir à la porte de la ville; toute la garnifon étoit fous les armes, bordant les semparts, qui les faluerent d'une triple décharge dartillerie. De-la ils furent conduits dans les logemens qui leur avoient été deftinés. Les Officiers Mogads paroiffoient pénév
$\$ 08$ Letitres edifiantes
trés de l'accueil favorable qu'ils reçíá rent en cette occafion. Le bon ordre qui regnoit dans la ville, les fortifications bien entretenues, la nombreufe artillerie. qui qes défendoit , étoient pour eux autant de fujets d'admiration. Ils fe felicitoient les uns les autres d'avoir prééré la nation Françoife à toutes les autres nations Européennies établies dans le pays, pour venir chercher auprès d'elle un afyle contre la fureur de leurs ennemis.

Deux jours après le combat de Canamaï, Sabder-Alikan arriva à deux journées d'Arcate, à la tête de 400 chevaux ; mais ayant appris la mort de fon pere \& la défaite de fon armée, il tebrouffa auffi- tôt chemin, \& gagna en diligence la ville de Velour, qui paffe pour une des mieux fortifiées du pays, où il s'enferma. Là , confidérant qu'il Aui étoit impoffible de rétablir Yes affaires par la voie des armes, il prit le parti de tenter un accommodement, \& députa aux Officiers Marattes qui étoient alors à Arcate, dont ils s'étoient rendus Maîtres, pour leur faire des propofitions. Elles furent acceptées après quelques négociations, \& la paix fut conclue entr'eux aux conditions fuivantes.

## Es curieufes:

309. 

"Que Sabder-Alikan, qui avoit fuc" cédé à fon pere dans le Gouverne" ment d'Arcate, rentreroit en poffcf" fion de cette place; qu'il payeroit " aux Marattes cent laks de roupies; " qu'il évacueroit toutes les terres de " Trichirapali \& de Tanjaour ; qu'il " joindroit fes forces à celles des Ma* rattes pour en chaffer fon beau-frere " Chandafaeb; qu'enfin les Princes Gen" tils de la côte de Coromandel feroient " remis en poffeffion de toutes les ter\% res dont ils étoient maîtres avant la "guerre ". Ce traité fut figné à la fin du mois d'Août de l'année 1740 .

Tandis qu'il fe négocioit, la mere de Sabder-Alikan, fa femme \& toute fa famille étoient â Pondichery, d'où elles l'informerent de l'accueil favorable qu'elles ayoient reçụ des François, \& des honneurs quí leur avoient été rendus dans cette ville. Ces nouvelles engagerent le Nabab, auffi-tôt qu'il eut fait fa paíx avec les Marattes, aे fe rendre a Pondichery pour voir \& confoler fa mere, \& pour la ramener avec lui à Arcate. Il y arriva à la fin du mois d'Août 1740 , à la tête de quatre à cinq cens chevaux, \& accompagné d'une fuite fort nombreufe, \& y fut reçu avec
toute la diftinction due à fa perfonne $\& \bar{z}$ à fon rang. Il y demeura dix-fept jours (1), au bout defquels il en partit fort fatisfait de la Nation, ramenant avec lui fa mere, fa femme $\&$ fes enfans. Il laiffa feulement dans la ville, fa four, femme de Chandafaeb, qui avoit refufé d'accéder au traité fait avec les Marattes, \& qui, loin d'évacuer la ville de Tri-. chirapali, s'y étoit renfermé avec une nombreufe garnifon, réfolu de la défendre jufqu'à la derniere extrémité. Plufieurs Dames \& Seigneurs Mogols de fon parti, refterent auffi à Pondichery.

Cependant les Marattes, après avoir reçu de Sabder-Alikan une partie de la fomme dont ils étoient convenus, s'étoient retirés à dix ou douze journées d'Arcate, attendant le refte du paiement, \& l'exécution des autres articles du traité. Les deux Seigneurs Mogols fe mettoient peu en devoir d'y fatisfaire. Chandafaeb refufoit conftamment de rendre la ville \& les terres de Trichirapali,
(1) Ce fut pendant fon féjour quil fir dreffer les Paravanas ou Patentes pour les Aldées d'Archiouac au nom de M. Dumas, dont fa famille jouit encore, \& de Tindonvanatam, ea date du 28 Apût \& ir Septembre ${ }^{1740 .}$
\& Sabder-Alikan fon beau-frere, dont le pays étoit ruiné \& les finances épuifées, étoit dans l'impuiffance d'achever de remplir les engagemens' qu'il avoit pris avec eux. En vain ils menaçoient de revenir à la charge, $\&$ de rentrer dans le Carnate. Le Nabab, hors d'état de les contenter, trainoit les chofes en longueur, efpérant du temps quelque révolution qui le délivrât de leúr pourfuite. Enfin, laffés de fes remifes, après avoir paffé deux mois dans les montagnes pour rafraichir leurs troupes \& pour laiffer paffer les grandes chaleurs des mois d'Août \& de Septembre, ils fe remirent en marche, $\&$ prirent le chemin d'Arcate.

Sabder-Alikan en.fut effrayé; il fit vendre aufli-tôt tout ce qu'il avoit de pierreries, \& envoya aux Généraux Marattes tout l'argent qu'il put ramaffer. En même-temps, $̀$ force de prieres \& de promeffes, il les engagea à le laiffer tranquille \& à tourner leurs forces contre Trichirapali. Ils arriverent devant cette ville au mois de Décembre; $\&$ après l'avoir inveftie, ils ouvrirent le 15 la tranchée devant la place.

Suivant les lettres écrites de leur camp à Pondichery, au commencement du
mois de Janvier 1741 , lẹur armée étoit 'alors compofée de 70000 cavaliers \& d'environ 55000 hommes d'infanterie, dont la plus grande partie leur avoit été fournie par les Princes Gentils du pays. On y comptoit outre cela cent éléphans, cinq à fix cens chameaux, \& plus de vingt mille boeufs. Toute cette armée étoit campée à une demi-lieue de la ville. A l'égard de Chandafaeb, il avoit dans la fortereffe 2000 cavaliers $\& 5000$ hommes de pied; mais les vivres \& les provifions ne répondoient pas à une garnifon auffi nombreufe. Il a'y avott dans la ville du riz $\&$ de l'eau que pour un mois, \& on y manquoit abfolument de paille, d'huile, de beurre, \& même de poudre. Les cavaliers demandoient même à fortir de la place, parce que tous leurs chevaux mouroient; enforte que le $\$$ Janvier, on ne comptoit pas qu'elle pût encore tenir plus de dix jours.

Ce fut au commencement de ce fiége, que les Marattes ayant appris que la femme \& les enfans de Chandafabbétoient à Pondichcry, informés d’ailleurs que les François avoient donné retraite dans leur ville à tous les Officiers Mogols qui avoient échappé à la défaite du Canamai, \& que ceux-ci y avoient tranfporté

Ae grandes richeffes, formerent le deffein de. fe rendre maitres de cette place après la réduction de Trichirapali, qui ne leur paroiffoit pas devoir être fort eloignée. Cétre réfolution fut fuivie de plufieurs lettres pleines de reproches $\&$ de ménaces, qu'ils envoyerent à M. $\dagger$ Diunas.e alors Gouverneur de Pondichery. Voiç̣ la premiere que Ragogi-Bouffoula, leur Général, écrit à M. Dumas.

Ragogi-Boufoula-Senafaeb-Souba, ì M.
le Gouverneur de Pondichery: Ram,, Ram:
"Je fuis en bonne fanté, il faut m'é" crire l'état de la vôtre. Depuis quẹ " nous fommes venus dans ce pays, nous
" vous avons écrit plufieurs lettres, fans
" que vous y ayiez fait aucune réponfe. \#.Ce procédé nous a fait penfer que vous êtes ingrat envers nous, \& que vous êtes de nos ennemis; c'eft cẹ qui nousa déterminés à faire marchernotrearmée contre vous. Sur cés entrefaites Apagi-Vitel, fils de Vitel-Naganada, unide nos anciens ferviteurs que notre Roì avoit pris autrefois à fon fervice, eft yenu me trouver, \& m’a parlé \% de yous en bons termes. Ce quil

## 314

 Lettres édifiantes\% m'en a dit, m'a fait beaucoup de plai-
\# fir. Souvenez-vous que c'eft nous qui
" vous avons anciennement établis dans
" le pays où vous êtes, \& qui vous
" avons donné Pondichery, parce qu'il
7. nous paroiffoit que vous êtiez une
" Nation jufte, \& que vous ne man" queriez jamais à votre parole. Nous " avons auffi. penfé que vous agiriez \# de votre part pour nous appaifer, \% conformément à ce que notre ancien * ferviteur Vitel-Naganada réglera avec " vous. Ces confidérations nous ont en-
\# gagé à différer de quelques jours le " départ de notre armée, \& à com") mander à tous nos Gimidars de ne " point vous attaquer jufqu'a nouvel " ordre. Il eft nèceffaire que vous vous
" faffiez informer de tout ce que nous
") vous avons écrit, \& que vous nous, " envoyiez au plutôt votre réponfe. Il " faut auffi que, fans délai \& fans le
\% moindre retardement, vous réfléchif-
" fiez fur la façon dont il vous convient
" d'en ufer pour faire amitié avec nous,
" de façon que nous puiffions vous rè * garder comme ftables. J'ai dit à Apagi* Vitel tout ce dont il eft néceffaire que " vous foyez informé à ce fujet. Vous " en ferez inftruit par fa lettre. J'ai auffi " expliqué fur cela mes intentions d̀
"Balogi-Naganada. Il faut que vous 3i. envoyiez au plutôt votre Vaquil avec * lui, afin de finir inceflamment ce qui \# vous regarde, \& de convenir de la \# fomme que vous nous payerez. Je " vous ordonne auffi de lui compter " fur le champ deux cens pagodes. Le * 12 du mois de Saval. Je n'ai autre * chofe à vous mander ". Cette lettre du Général des Marattes arriva à Pondichéry le 20 Janvier 1741, \& le lendemain le Gouverneur y fit la réponfé fuivante.

Le Gouvverneur général de Pondichéry, à Ragogi-Boufoula, Gérieral de Carmée des Marattes, Salam.
: « P’ai reçu la lettre que vous m'avez * fait lhonneur de m'écrire, \& m'en \#. fuis fait expliquer le contenu. Votre
in Seigneurie me marque qu'elle étoit
\#dans lintention d'envoyer fon armée
" contre nous. Quel fujet avez-vous
\# de vous plaindre des François, \& en-

* quelle occafion vous ont-ils offenfé?
- Ils ont au contraire confervé jufqu'a \% préfent ane reconnoiffance parfaite
4 des faveurs quils ont reçues des
- Princes vos ancêtres; \& quoique vous $O_{i j}$

316 Lettres edifianniws
» fuffiez très-éloigné de noius;' nouits
" n'avons jamais: difcontinue un feul-
" inflant d'exécuter tout ce que nous
" vous avions promis, ayant toujours
" protégé les Gentils \& les gens de
$"$ votre nation, qui ont ici leurs tem-
$"$ ples'\& leur religion', quails exercent
$\#$ avec liberté \& avec \&ranquillité. Vo-
$\Rightarrow$ tre Seigneurie doit aufly tcavoir que-

* nous rendons à chacun la jurtice la
" plus exacte. On vit dans Pondichéry_
\% à l'abri de toute oppreffion, 8 nous
\#ferions févérement punis, dux Roi; de
\# France notre maitre, dont la juftice
- \& la puiffafice:'font connues par:touse
" la terre, fir nous étions capables ide
" faire la moindre chofe contre fes in-
" tentions \& contre fa gloire. Cela étant
" ainfi, : quelle raifon vatre Seigineurie
n. pourroit-elle avoir, de, nous faire la
"guerre? Que peut-elie attendre de
\#) nous? La France, notre patrie, n'a
" ni or, ni argent; celui que nous ap-
" portons dans ce pays paur acheter
" des marchandifes; nous vient d'une
\% terre étrangere ion ne:tire de la nôtre
fi que du fer \& des foldats, que nous
$\Rightarrow$ n'employons cependant que contra
\#) ceux qui gous attaquent injuftement.
*) Nous louhaitons de tout notre cœur

3. de vivre en bonne amitié avec vous,
" \& fi nous pouvons vous fervir à quel-
:" que chofe, nous le ferons avec plaifir.
\%. Vous devez donc regarder notré ville ." comme la vótre. Si votre Seigneurie ". veut m'envoyer un paffeport, j'en" verrai une perfonne de confiance pour
\# vous faluer de ma part; mais difpen;", fez-moi; je, wous prie, de me fervir $-\leadsto$, do lientremife: d²Apagi Vitel-Nagä$\rightarrow$ inada, 'qui aie cherchá: qu'à vous tra-
 ." JeiprielerTgut-Puiffant de vous com:n bler: de: fes faveurs; \& de vous don: ner la victoire fur tous vos ennemis \%. A Poridichéry: le is ulanvier 1741 .. $-\cdots$ Ces letfres furentifuivjes de quelques jautres. It y én eutnune oùile mêne Ragogi-Bouffoutainffitoit beaucoup fur ce que les François, difoit-il, h'avoient été -autrefoïs établis! dans l'Inde par le grand Mabaraja, Rai des Marattes, qu'à condition dertun payer chaque année un tribut, qu'ils n'avoient point encore exécuté, Il leus reprochoit auffir liafyle -quilis avbient dennéa la veuve du Na;bab d'Arcate, \& à fa famille, après la - malheureufe journée diu Ganamay, \& demand oit quids lui tivraffent la femme de Chandadaeb, , eavec tous fes tréfors;
fes pierreries \& fes effets, menaçant, s'ils s'y refufoient, de les en rendre refponfables. Cette lettre fut reçue a Pondichéry le: 13 Février, \& le 27 du même mois le Gouverneur y répondir en repréfentant au Général Maratte qu'il étoit inoui que fes prédéc̣effeurs fuffent convenus de payer le tribut dont il parloit; que jamais il n'en avoit été fait mention; qu'on ne l'avait jamais : demandé, qu'il étoit impoffible d'en yepréfenter aucuns titres, $\&$ quilétoit contre la juftice de vauloir exager de lui une chofe qui jufques-la n’avoit jamais été en ufage. A légard de. l'afyle que la nation avoit accordé, apres la bataille du Canamay ; à la mere de SabderAlikan, à fa femme \&e à fes enfans, il difoit que: l'état déplorable odi cette famille défolée s'étoit trouvée réduite par la mort du Nabab. Daouft-Alikan, \& l'amitié qui régnoit depuis long-temps entre ce Seigneur \& les François, n'avoient pas permis à ceux-ci de refufer une retraite à des perfonnes auff refpectables, qui, dans leur matheur, venoient fe réfugier dans leur ville; que non-feulementil y auroit eu de linhumanité à les refufer, mais encore que çauroit été leur faire ber phis grànd afe.
front, $\&$ que les François n'étoient pas venus aux Indes pour $y$ donner des preuves d'inhumanité; qu'au refte, dans les mêmes circonftances, fi quelques Seigneurs Marattes ou Gentils euffent eu recours à leur portection,, ils en auroient ufé envers eux avecla même générofité. Il ajoutoit, au fujet de la femme de Chandafaeb, que cette Dame n'étant venue à Pondichéry que. par occafion ; fimplement pour y voir fa mere, 8 fans aucun deffein de s'y fixer, puifqu'il n'y avoit alorsaucune apparence de mouvement du côté de Trichirapaly, elle n'y avoit par conféquent apporté avec elle aucuns effets, ni or, ni argent, xi tréfor, ni pierreries; que quelque temps après, fa mere étant retournée à Arcate, \& elle fe difpofant de fon côté à aller rejoindre fon mari, elle avoit appris quil y avoit des troubles dans ce pays-là, $\& \dot{\text { qu'ils }} \mathrm{y}$ avoient porté la guerre, ce qui lui avoit fait prendre la réfolution de refter; qu'en conféquence, la nation lui avoit accordé la protection du par villon, \& qu'après cette démarche, non-feulement il étoit contre la raifon que les François la livraffent à fes ennemis, mais que sils le faifoient; ce feroit violer les droits de l'hofpitalité,
qui étoient refpestés des' peuples même les plus barbares.

- Ces lettres ne produifirent rien, les

Marattes crurent que leurs menaces auroient plus d'effet sills les appuyoient de quelques troupes. Dans cette vue, ils firent un détachement de huit mille chevaux, qui, s'avançant du côté de la mer, ;fe préfenterent le 25 Décembre à midi davant:Portonovo, a fept lienes au fud de. Pondichéry. Comme cette place eft toute: ouverte \& fans défenfe; ils s'en rendirent maitres fans oppofition, \& la mirent au pillage à plufieurs reprifes. Les loges Hollandoifes, Angloifes \& Françoifes eurent le même fort. Les Marattes enleverent tout ce qu'ils y trouverent de marchandifes.

Après cette expédition, ils fe replierent vers le nord, \& allerent attaquer Gondelour', établiffement des Anglois, à quatre lieues an fud de Pondichéry, quills pillerent encore malgré le canon du fort Saint-David, qui ne put les en empêcher. Ils s'avancerent encore jufqu'au village d'Archiouve, à une lieue \& demie de. Pondichéry, fans ofer avancer plus près de la ville. De-la, ils dépiterent au Gouverneur un de leurs principaux' Officiers pour réitérer leurs

Thienices. \&̌iles mêmes demandes qu'ils sivoiènt faites, proteftant qu'en cas de refus griils :avifient ordre d'empêcher qu'il n'entrât aucuns vivres dans Pondichéry , \& qu'auffi-tôt áprès la réduction de Trichirapaly, qui ne pouvoit pas terirs, difoitil, encore plus de quinze jours, ; toute Parmée: Maratte viendroit affféger ta placer dans les formes. Le Gouv verneut reçut poliment cet Officier, qui étoit un homme d'efprit $\&$ de mésite; il lui fit voir l'état de la ville \& de l'artillerie qui la défendoit, \& le renvoya fans paroitre ému des menaces \& fans hii äccorder aucune de. fes demandes.

On ne doit pas oublier à cette occafion un trait dont l'invention fut due principalement $\ddagger$ M. de Coffigni, Capitaine des grenadiers, dans le Régiment de. Bretagne, \& Ingénieur! en chef à Pondichéry, Officier diftingué par fes talens \& par fon mérite. ll contribua peut-être autant que toute autre chofe à faire perdre aux Marattes l'envie d'attaquer les François. Comme on promenoit leur envoyé autour de la place pour Iui en faire mieux reconnoitre les fortifications, plufieurs fougafles, que cet Officier avoit fait creufer au dehors de

322
Lettres èdifiaines
diftance en diftance $\&$ qui'iL avoit fait charger de caiffes remplies.de maffes de pierres, allumées par quelques fauciffons qui communiquoient a la ville, vinrent à jouer fur le paffage de cet envoyé, emportant avec elles toutesles pierres\& touTes les terres des environs. L'Officier Maratte fut fieffrayéde l'effet de ces fougafles qu'il retourna joindre for détachernent, très-perfuadé que tous les dehors de Pondichéry étoient minés, \& que s'ils entreprenoient de l'afféger, ils ne pourroient en approcher fans voir fauter en l'air toute leur cavalerie. Cependant fur les avis que reçut le Goiuverneur de l'arrivée de quelques partis ennemis qui pilloient Oulgaret \& Arian-Coupan, villages appartenant à la compagnie, diffant d'environ une demi-lieue de Pondichéry, il fit fortir pour les charger un détachement de deux cens grenadiers \& de quelques volontaires, commandés par le même M. de Coffigni. Mais les Marattes les ayant apperçus, \& le fort d'Arian-Coupan leur ayant tiré quelques volées de canon, ils fe retirerent. En même temps leur détachement s'éloigna \& alla camper à cinq lieues à loueft de Pondichéry. Quelques jours après ils tomberent fur Conimer \& Sadraft;
où les Hollandois ont des etabliffemens, qu'ils pillerent.

Cependant Trichirapali étoit réduit aux deruieres extrèmités. Les Marattes avoient forme devant cette ville quatre attaques qu'ils poufferent à la fappe $\&$ avec des galeries parfaitement bien conftruites, $\&$ quoique le fiége fât plus long qu'ils ne l'avoient imaginé d'abort, on jugeoit a leurs mouvemens $\&$ à toutes leurs difpofitions, quills étoient réfofus de ne point partir de la, quills ne fuflfent maitres de la place. Chandafaeb, de fon côté, étoit déterminé à la défendre tant qu'il lui refteroit un fouffle de vie. Les Marattes inftruits de fes difpofitions, avoient arboré le darmanchada ou pavillon de paix, pour faire comnoitre aux habitans qu'ils pouvoient fortir de la ville, fans crainte de recevoir aucune infulte. En effet, fur cette affurance tous les habitans fortirent \& fe retirerent du côté de Chiranghan. Après leur départ, réduit à fes feules troupes, Chandafaeb voulut' entamer une négociation avec les Marattes;"qui ne lui réuffit pas. Il députa pour cela a Ragogi-Bouffoula un de fes gens, qu'il chargea de lui offrir dix laks de soupies. Le Général Maratte accepta la

### 3.24 <br> Lettres édifantes

propogition. " Qu'il paye dix laks de " roupies, répondit-il, \& qu'il forte \# de la place; mais s'il veut la con" Ferver $\&$ en refter le maitre, nous " ne la lui laifferons qu'à condition qu'il
" nous donnera trente laks de roupies us Cette réponfe apportée à Chandefaeq, ${ }^{\text {, }}$ ne fervit quà le confirmer dans la rèfolution où il étoit de faire la plus longue. \& la plus vigoureufe réfiftance qu'il feroit poffible. Cependant la place ne pouyoit tenir plus long-temps fans un prompt fecours. Inftruits de ce dures circonftances, .Barafaeb, frere de Chandafaeb, ne perdit point de tems: il affembla promptement une armée de vingt-cinq mille hommes, \& une procigieufé quantité de vivres $\&$ de mu; nitions, \& fe mit en marche pour fé jetter dans Trichirapali. Mais les. Mą rattes qui étoient infruits des befoins de la place, la ferroient de fif près $\&$ en avoient $\mathfrak{f i}$ bien fermé toutes les avenues, que quand il parut, il lui fut impoffible d'y pénétrer.

Défefpéré d'avoirmanqué fon coup; - \& prévoyant tous les malheurs dont fa famille etoit menacée, sill ne tentoit quelque grand deffein, pour dégager fon frere, Barafaeb fuivi de fes vingt-
cinq mille hommes, ofa fe préfenter devant l'armée formidable des Marattes. Ragogi-Bouffoula, quoique frappé de la témérité $\&$ touché en même tems de la grandeur d'ame de ce Seigneur, qui venoit fe livrer àlui en défefpéré, fortit cependant de fes lignes, \& accepta

- la bataille, après avoir donné par-tout des ordres exprès de ménager les jours de Barafaeb \& de le lui amener prifonnier. Les deux armées fe choquerent. Les Magols fondirent comme des furieux fur les Marattes; mais ils furent bientôt accablés par le grand nombre de ces̀ derniers. Ce ne fut proprement qu'une déroute. Chandafaeb, qui étoit forti de Trichirapali avec l'élite de fa garnifon, voyant l'armée de fon frere en fuite, \& confidérant qu'avec fa petite troupe, il ne pouvoit fe flatter de faire pancher la victoire de fon côté, fe retira en bon ordre dans fa place, réfolu plus .que jamais de s'y défendre jufqu'au bout \& de s'enterrer fous fes ruines.

Barafaeb au défefpoir de ces contre--temps, mais toujours animé du défir de fecourir fon frere, traînant après lui les débris de fa petite armée, fit auffi fa retraite, la rage dans le coeur, fans que les Marattes, qui connoiffoient fa
valeur, euffent la hardieffe de le pourfuivre. Ils rentrerent dans leurs lignes. Pour lui, après avoir raffemblé autour de lui la plus grande partie des fuyards, il harangua cette troupe confternée; \& , ce qu'on aura peine à croire, il entreprit de perfuader à ces hommes échappés à peine à l'épée du vainqueur, la néceffité de mourir avec honneur en fe facrifiant pour leur patrie, ou de mettre par leur valeur leurs femmes \& leurs enfans, leurs Princes \& leurs fortunes à couvert des infultes de leurs ennemis.

La largue Indouftane eft forte \& malle; \& les Mogols font naturellement éloquers; Barafaeb réuffit auprès de fes foldats au de-là de fes efpérances. De fept mille hommes qui lui étoient demeurés fidèles \& cuil'écoutoient , quatre mille s'écrierent tous d'une voix qu'ils vouloient mourir avec leur brave Général, ou pénétrer dans Trichirapali. Barafaeb n'eut garde de laiffer réfroidir le zèle de fa petite troupe; il crut même pouvoir, dans l'ardeur qui l'animoit, la porter jufqu'a la férocité. Non content d'avoir convaincu ces hommes auparavant fi foibles, de la néceffité de mourir, il entreprit de leur prouver que
pour aller plus courageufement al la mort, , ils devoient eux-mêmes facrifier leurs femmes, afin de les fouftraire aux infultes des Marattes, qui les couvriroient d'infamie.

Que ne: peut fur les efprits la force du difcours, lorfquill eft manié par un homme adroit, aimé, qui parle au nom de la patrie \& quia affaire a des peuples efclaves de leurspréjugés! Pour perfuader fes foldats par fon propre exemple, plus encore que par fes paroles, Barafaeb fit venir fa femme; \& à la vue de toute fa troupe, faifi d'une fureur aveugle, il lui plongea un poignard dans le fein. Tous les affiftans furent frappés. d 'horreur a la vue de ce cruel fpeetacle, tous détournerent leurs regards, mais tous fuivirent l'exemple de leur Chef, \& facrifierent leurs femmes.

Après cette exécution barbare, Barafaeb fit diftribuer du bangue à toute fa troupe, \& fe mit en marche, traìnant après lui une certaine quantité de facs de riz. Il ne tarda pas à joindre les Marattes, fur lefquels il fondit comme un furieux. Le carnage fut d'abord terrible: femblable à des lions en fureur, les M,gols don:oient mille morts avant que d'en recevoir une. Mls euffent été

328 Letreas ódiffiantes
vainqueurs'; file couragé fenl étoit:fof fifant pour détruire un emnemi de beaucoup fupérieur en forces. Mais les Mar rattes étoient en fi grand nombre, que les Mogols, malgre leurs efforts. étonnants, vidimios de leur propre ibravoure, \& taffés 'di force de vaincré, furent bientôt immolés au reffentiment de leurs ennemis.. Tous furent égorgés \& paffés au fil de l'épée. Barafaeb luimême, après avoir fait des prodiges de valeur, refufa la vie qu'on lui. offrit vingt fois, $\&$ ne ceffa de tuer que quand les forces lui manquerent. Ragogi-Bouffoula avoit donné des ordres précis de l'épagner. Mais les foldats furieux de fe voir maffacrer par un Prince qui refufoit de céder au plus grand nombre, pour mettre leur propre vie à couvert, furent obligés de tirer fur lui, \& $\mathbf{\alpha}$ ne cefferent que lorfqu'ils le virent tomber percé de vingt-deux bleffures.

Après le combat, Ragogi-Bouffoula fit chercher le corps de Barafaeb qu'il croyoit mort. On le trouva qui refpiroit encore, mais qui ne pouvoit fe foutenir. On l'apporta avec les plus grandes précautions au Général Maratté; qui, le voyant en cet état, ne put s'empêcher de verfer deslarmes, \& lui adref:
fant la parole d'un ton plein d'affection \& de bonté: : Ah ! Barafaeb, hiu dit-il, " pourquoi t'es-:tu ainfi immolé toi". même à ta propre fureur ? Pourquoi * n'as-tu pas affez bien préfumé de " ton ennemi pour le croire auffi gé" néreux que toi ? Il vouloit être ton " ami, \& connoiffant ta bravoure \& " les vertus de ton frere, il pouvoit " te le rendre, \& lui rendre en même " temps fes états. Toi-même tul'as perdu, " \& tu as forcé mes gens à te facrifier " à leur fûreté. Vis du moins ac". tuellement pour éprouver fi les Ma"' rattes font capables d'être vertueux u. $^{\circ}$ Barafaeb avoit encore affez de force pour répondre, mais il étoit trop fier pour le faire. Il auroit cru demander graçe s'il eût daigné parler à fon enne$\mathrm{mi}, \&$ il ne vouloit que mourir. Il ne chercha qu'a précipiter fa mort. Voyant qu'on lui avoit ôté toutes fes armes, il arracha tui-même une flêche qu'il avoit dans la tête, $\&$ le fit avec tant de violence, que dans le moment même il expira. Ragogi pleura fincérement fa perte, il avoit moins compté en faire un prifonnier qu'un ami. Il fit couvrir fon corps des plus riches étoffes, \& l'ayant fait mettre dans un palanquin, il le renvoya à fon frere.

Chandafaeb frappé de la mort d'un frere quil aimoit tendrement \& qui venoit de perdre la vie pour le fecourir, tomba dans le découragement \&z dans une efpéce d'infenfibilité, qui lui fit prendre deux jours après le parti de rendre fa place aux Marattes $\&$ de fe rendre prifonnier de guerre. Le Général Maratte entra dans Trichirapali d'où il enleva toutes les richeffes. Il propofa auffi au Prince Mogol de luii rendre la liberté, moyennant une groffe rançon. Mais il demandoit des fommes fi exorbitantes, que Chandafaeb, qui fe fentoit hors d'état d'y fatisfaire, préféra de le fuivre; dans l'efpérance qu'avec le tems il rabattroit de fes prétentions. Après avoir mis g̀arnifon dans Trichirapali, Ragogi-Bouffoula fortit des provinces de Chandafaeb, traînant après lui fon prifonnier, \& fe retira dans le Malabar. Avant fon départ, ce Général avoit tenu un grand confeil pour delibérer de quel côté il marcheroit. Plufieurs opinerent pour aller attaquer les établiffemens que les Européens ont le long de la côte de Coromandel. Ragogi fut d'un avis contraire ; mais parce quil avoit publié fort haut qu'après la prife de Trichirapali, ils iroient affićger Pon-
dichéry, ils crurent, 'pour garder les bienféances, devoir obferver quelques formalités, :avant que de paroitre vouloir fe défíter de cette entreprife. Dans cette vue; ils firent entrer dans leur affemblée les deuxDéputés que le Gouverneur de Pondichéry avoit envoyés vers eux, \& qui y étoient toujours demeurés depuis; \& ceux-ci leur ayant repréfenté en plein confeil, ce qu’ils avoient déja dit à chacun d'eux en particulier, pour les détourner de ce deffein, ils parurent fe rendre a l leurs raifons. Il fut décidé que non feulement les Marattes renonceroient à leurs prétentions à cet égard, mais même quills enverroient un homme de confidération à Pondichéri, porter un riche ferpeau au Gouverneur \& lui demander fon amitié. Ce Député partit deux jours après accompagné de trois cents cavaliers, \& fe rendit à Pondichéry où il fut parfaitement bien reçu. Il y fejourna quelques jours, aprés quoi il en partit pour aller joindre l'armée des Marattes, qui, fur le bruit d'une révolution arrivée dans le Carnate, regagnoient leur pays à grandes journees.

Cette tévolution fut caufée par la

332 Lestres. dififärtes
mort tragique de Sabder-Alikan, $\mathbf{N a z}$ bab d'Arcate:Ce Seigneur fut maflacré dans une vifite quili alka rendre à une de fes foeurs mariée au Nabab de Velour.: On dit que ce fut cette foeur même qui excita fon mari à le faire affaffiner, dans l'efpérance de pouvoir par fa mort monter fur le trône da Carnate. Cet horrible attentat engagea Immafaeb, Seigaeur. Maure, parent de Chandafaeb, à partir fur le champ ponr fe rendre à la cour de Nifam-Moulouk. Il lui repréfenta fi. vivement les avantages quill pouvoit tirer en fe préfentant avec fon armée dans le Royaume du Carnate, que ce Générad ne ba laniça point à faire marchere fes troupes de ce côté-là
Nizam - Moulotik', dont on aura ent core occafion de parler dans la fuite; eft plus connu dans quelques Auteurs fous le nom d'Azézia. C'étoit fans contredit le Seigneur le plus' puiffant de tout l'Empire. Il étoit Gónéraliffime des armées du Grand-Mogol, dans tous les pays de la partie du fud. Mabamet Schah, pere de l'Empereur régnant, lui avoit donné fa niece en mariage, l'avoit fait Vice-Roi des deux Royaumes ge Golconde : d'Aureng Abad, \&lui

- E.c.curieufes:
$33 \%$
ávoit foumis, tous les Nababs de la prefqu'ifle orcidentale; depuis. Surate, ${ }^{\text {juf }}$ jus. qu'au Cap ide 'Camorin.
- Suivant les obfervations faites à fon armée, Joriqu'ellé entra dans le Carnate, elle étoit compofée de-70;@@a, cavaliers bier montés, de 200,000 hommes. din-
 avoit arvec elle deux mörtiers, 500 precés dé'canon, dont les grandes étoient trainées par des éléphans, \& les petites par des boenfs. Toute cette artillerie étoit diffribuée - $\dot{\text { lla }}$ la tête, au centre \& fur. les : ailes dn camp.. Trente petites pieces accömpagnoilent la tense du Gé néral. Oa conaptoit;, dans cette armée, $\$ 200$ éléphans, dont mille fervoient à l'artillerie \& au bagage ; le refte étoit deftiné au fervice: de Najam, de fon fils de leurs femmes. $\mathrm{H}^{2}$ y avoit auffinguante chameaux chargés de gargouffes \& de cartouches, \& un nombre prefque infini de boufs, de vaches., de bufles, de chameaux $\&$ de moutons, avec une quantité prodigieufe de charettes à quatre roues, qu'on avoit amenées d'AurengAbad. Les Bazards étoient toujours bien fournis de toute forte de légumes.

Nifam dépenfoit 100,000 roupies par jour. Il étoit fuivi de quarante Gémir

## 334

 Lettres édifantesdars; \& lörfqu'il marchoit, il étoit prés cédé d'un éléphant portant une efpece de bâton, au bout duquel paroiffoit une tête de crocodille ou cayman, dorée, \& la gueule ouverte. C'étoit une marque de dignitéque lempereur lui avoit accordée. Un autre éléphant portoit un étendart garni au bout d'uné queue de cheval blanc, \& qui repréfentoit unt croiffant, avec une main armée d'un fabre. Il avoit auffi à fa fuite cinq cens Chopdars ou porteurs d'ordre. Tous les Seigneurs du pays quii vouloient lui ren: dre vifite, fe faifoient dabord annoncer par leur titre de Nabab. Nifam en fut choqué. "Quoi, dit-il, il y a dix-huit " Nababs dans cette Province, \& je n n'en fçais rien! Certes, les titres fe " multiplient bien vite! Pour moi, je n croyois qu'il n'y en avoit qu'un n. Il parloit ainfi, parce quill croyoit être le feul qui eût droit de porter ce nom. Auffi tous ces titres furent-ils bientôt fupprimés; \& deux Nababs s'étant encore fait annoncer fous ce nom, furent baftonnés par les Chopdars. Quand quelque Seigneur fe prefentoit, ceux-ci, pour lintroduire, ne fe fervoient plus que de ces termes: «Votre efclave un \# tel demande à vous parler w. Le Sei-
gneur admis auprès de Nizàm, fé tenoit éloigné \& debout en fa préfence, à moins que voulant le favorifer, celui-ci ne lui fit figne de s'affeoir. Tous fes Gémidars \& autres Officiers étoient auflí débout derriere lui dans le refpect \& dans le filence. Il ne leur parloit qu'en peu de mots, \& ils lui répondoient toujours humblement $\&$ en s'inclinant. Il aimoit fort les Européens auxquels il parloit avec amitié, \& avoit fur-tout une affection particuliere pour la Nation Françoife.

Il y avoit dans les marches d'armée une diftance de près de cent pas entre Nifam \& Nazerzingue fon fils, qui portoit une-chaine defer en figne de fa captivité ; car il s'étoit révolté contre fon pere; quil lavoit fait prifonnier dans une bataille, Les femmes étoient tout-dfait derriere, efcortées d'un détachement confidérable de cavalerie, \& chantoient les louanges de Nifam.

Son arrivée rétablit la tranquillité dans le Carnate: Il avoit commencé par le fiege de Trichirapali, qu'il avoit inveftie le 2 Août $1743, \&$ qui lui fut rendue le 25 du méme mois. Coja Abdoulakan, ami intime de ce Général, fut chargé de la conduite de ce fiege,

## 336 Lettres zdifiantes

auquel on n'employa que des troupes de la Province. Après avoir retiré cette place des mains des Marattes, \& en avoir ainfi purgé le pays, Nizam. ne penfa plus qu'au retour. Avant fon départ, il confirma le gouvernement d'Arcate ${ }^{\circ}$ du Maduré au fils du Nabab Sabder-Alikan, neveu de Chandafaeb. Mais comme il n'ètoit alors âgé que de huit à neuf ans, il nomma pour régent pendant la minorité du jeune Prince, un Soubdar de fa fuite, appellé Anaverdikan, qui avoit été gouverneur de fon fils Nazerzingue. Nizam lui recommanda fortement l'éducation du jeune Nabab, quill abandonna à fes foins \& à ceux du Nabab de Carapen.
Auffi-tôt qu'Anaverdikan fe vit en poffeffion des Etats qui venoient de lui être confiés, il penfa moins à les gouverner avec équité, qu'à les piller \& d s'enrichir ; fon avarice étoit infatiable. Il paroiffoit.d'ailleurs en ufer fort bien àvec le jeune Nabab, qu'il traitoit avec tout le refpect poffible. Sur ces entrefaites ce jeune Prince ayant été prié aux nôces d'un Seigneur'Maure de fes parens, s'y rendit accompagné de fes deux gouverneurs, \& du fils du Nabab de Carapen, qui étoit à-peu-près dụ même âge.

Ige. Le Nabab de Velour qui , après avoir fait affaffiner fon beau-frere, ne cherchoit qu'une occafion favorable pour achever d'éteindre cette famille, qui, par l’abfence de Chandafaeb, étoit réduite à ce jeune Prince, \& envahir fa fucceffion, crut pouvoir profiter de celleci. A force de promeffes $\&$ de préfens, il gagna douze foldats Patanes, qui, après avoir pris du bangue, entrerent dans l'appartement où étoient les Nababs, tuerent les deux jeunes Princes, de peur de fe tromper, \& blefferent a mort le Nabab de Carapen. Nizam-Moulouk, inftruit de la mort de ce dernier, donna, de fa propre autorité, le gouvernement d'Arcate \& de Maduréa Anaverdikam, nomma Mafouskam fon fils ainé Nabab, avec droit de furvivance, \& fit Soubdar le cadet Mahmet-Alikan, Anaverdikam retint l'ainé auprès de lui, pour l'aider dans le gouvernement des affaires du Carnate \& de Tanjaour, \& donna aut cadet le commandement de Trichirapali \& du Maduré. Plufieurs des Gouverneurs des meilleures places du pays, indignés, de fe voir commandés par ce nouveau Nabab, refuferent de le reconnoître; fecouerent le joug, \& s'établirent en petits Souverains chacun dans leur $\mathrm{Gou}_{-}$ Tome XIV.

## 338 Lettres ddifantes

vernement. En même temps; pour nt pas attirer fur eux la colere de NizamMoulouk, ils lui envoyerent directement les fommes quíls devoient payer au Nabab. Du nombre de ces Gouverneurs rebelles furent celui de Velour, à fix lieues d'Arcate; celui de Valdaour, à trois lieues de Pondichéry ; \& celui de Sermoukoul, à fept lieues de la même ville. Anaverdikam mit tout en œuvre pour les ramener à lui; mais lorfquil vit que Nizam ne leur faifoit point un crime de leur révolte, comme lui-même n'étoit pas en état de les réduire par la force, il prit le parti de les laiffer tranquilles.

Il étoit de l'intérêt du nouveau Nabab de ménager les Nations Européennes établies à la côte de Coromandel, furtout les François, qui ayant donné retraite \& accordé leur protection à la famille de Chandafaeb, pouvoient par la fuite lui donner de l'embarras, \& furciter des affaires affez fâcheufes. Pénétré de ces raifons, dont il connoiffoit toute la folidité, Anaverdikam envoya d'abord une magnifique Ambaffade à Pondi-, chery, avec de grands préfens pour le Gouverneur (1); \& peu de temps après
(1) Alors M. Dupleix, qui avoit remplactír M. Dumas, au commencement de 1741.
h. vint lui-même lui rendre fa vịifte en qualité de Nabab., M. Dupleix , comme on le dira plus bas, venoit d'être honoré đu même titre, que le Grand Mogol, en. confidération des fervices qu'il avoit rendus à la nation Mogole dans le Gange pendant qu'il étoit Gouverneur de Chans dernagor; \& cette dignité lui yenant des $1^{\prime}$ Empereur lui-même, lui donnoit le pas fur le Nabab, qui ne la tenoit que de Nizam. Cependant comme ces Seigneurs Mogols fant en état de faire beaucoup de mal, les Gouverneurs Européens font forcés de les mẹ́nager, de fe relâcher un, peur de leurs droitse en leur fayeur, \& de les attacher à eux par des préfens \& par: les grands honneurs quails, leur font rendre. Ce fut-la précifément la conduite. que tint M. Dupleix à l'égard d'Anaver-. dikam. Ce Nabab parut extrềmement fatisfait de la maniere dopt il avoit été reçu à Pondichéry. Il jura une amitié conitante \& folide pour la nation Françoife, demanda qu'elle tînt toujours au-près de lui un Agent, \& refufa de fe. prêter aux empreffemens des Anglois. qui le follicitoient vivement de les honorer de fa vifite. La fuite démentit bien de fi beaux fentimens. Une liaifon intime avec les François, n'offroit a l'infa$P$ ij

340 Letires édifiantès
tiable avidité du Nabab que de légers' préfens, beaucoup d'honneurs, \& plus d'amitié. Les Anglois au contraire lui donnerent beaucoup d'argent, \& lui en promettoient encore davantage; rien ne leur coûtoit pour l'attirer à leur parti. La nation Françoife a tenu dans ces circonflanceṣ une conduite toute différente.

Tel étoit l'état des affaires de ce côtéla, lorfque la guerre s'allumant en Europe entre les François \& les Anglois, les deux nations femblerent cependant vouloir établir une neutralité dans les Indes. Quels que foient les motifs qui empêcherent de fuivre ce fyftême également avantageux à l'une \& à l'autre nation, la neutralité n'eut point lieu. Les Anglois qui avoient commencé les premieres hoftilités fur mer, firent auffiles premieres infultes fur terre. Le Gouverneur de Pondichéry s'adreffa alors au Nabab d'Arcate pour fe plaindre de ces hoftilités \& l'engager à interpofer fon autorité pour les arrêter dans l'étendue de fon domaine. Mais Anaverdikam fit peu d'attention à ces repréfentations, n'v eut aucun égard, \& montra bientôt que l'argent des Anglois avoit plus d'empire fur lui que la foi due aux traités les plus folemnels, En effet 2 auffotôt que

M: de la Bourdonnais, qui s'étoit emparé de Madras le 2:I Septembre 1746, P'eut abandonné le 21 Octobre fuivant . après $\mathbf{y}$ avoir laiffé une modique garnifon, pour raffembler les débris de fon efcadre difperfée parun horrible coup de vent, ce Nabab attendant qu'il lêt raffemblé fon armée, écrivit au Gouverneur François de Madras, deslettres pleines de rodomontades, le menaçant de toute fon indignation, s'il ne rendoit au plutôt cette place. Ces lettres furent envo yées à M. Dupleix, fur lequel elles ne produifirent d'autre effet que de l'engager à fe tenir fur fes gardes, \& à envoyer ordre à Madras de fe préparer à une vigoureufe défenfe.
M. de Kerjeanfon neveu futlapremiere victime de lavarice \& de la mauvaife humeur d'Anaverdikam. Le Gouverneut François de Madras l'ayantenvoyé pour répéter le fils du Major Général, qu'un petit Gouverneur Maure avoit arrêtêe prifonnier fur la route de Pondichéry; il eut le malheur d'être rencontré par un détachement de l'armée du Nabab, qui, après mille mauvais traitemens, lui annonça quill étoit fon prifonnier, ainfi qu'un Confeiller (1) du Confeil fouve-
(1) M Goffo.
rain, qu'on lui avoit donné pour colié gue. Quélques jours après Mafouskan, fils ainé du Nabab, parut à la tête de huit à dix mille hommes, dont quatre mille étoient de cavalerie. M. de Kerjean fut d'abord préfenté à ce Seigneur, qui, l'ayant reconnu pour l'avoir vu auprès de M. Dupleix, lui fit beaucoup d'amitiés, fans cependant vouloir jamais entendre à lui rendre la liberté. Il propofa à fes deux prifonniers de traiter avec lui de la reddition de Madras; mais fur ce qu'ils lui repréfenterent qu'il falloit pour cela s'adreffer au Gouverneur de Pondichéry, il réfolut de continuer fa route, marchant vers Madras, dont il entreprit de faire le fiége.
M. Dupleix voyant l'obftination des Maures à ne point rendre les deux prifonniers, envoya ordre au Gouverneur de Madras de faire fortir de fa place un fort détachement pourtenter de les enlever s'il étoit poffible. Ils étoient logés dans une maifon de campagne des Capucins à la tête de l'armée du Nabab. Mais au lieu de marcher droit vers cet endroit, M. de la Tour, qui commandoit ce détachement, peu au fait du local de Madras, \& trompé par fes guides, donna précifément au corps d'armée. Les Maures qui
ne s'attendoient point à une pareille fortie, prirent l'épouvante \& fe mirent en défordre au premier coup de canon qu'ills entendirent tirer. Mafouskan lui-même voyant qu'il ne pouvoit réfifter au feufupérieurqui partoit de la petite troupe après avoir ordonné de mettre les prifonniers en fûreté $\&$ de les conduire à Arcate, fe mit à la tête de fa cavalerie, $\& 2$ s'enfuit à toute bride; le refte de l'armée fuivit fon Général, abandonnant bagage, artillerie \& munitions. Les François, dont le détachement n'étoit que de 300 hommes ne jugerent pas à propos de pourfuivre l'ennemi au-delà de fon camp, qu'ils pillerent. Ils rentrerent enfuite dans Madras, emmenant avec eux grand nombre de chevaux, de boufs $\&$ de chameaux qu'ils avoient pris. M. de la Tour enleva aux Maures deux drapeaux \& quelques pieces de canon qu'il fit enclouer $\&$ jetter dans des puits, parce qu'elles ne méritoient pas d'être traînées dans la ville.

Malgré cet échec, le fils du Nabab ne fe rebuta pas, \& pour ne plus être furpris, il fe jetta dans Saint-Thomé, qui n'eft éloigné de Madras que de trois quarts de lieue. De-la, la cavalerie faifoit des courfes jufques fous les murs de $P$ iv

## 344 Lettres édifantes

cette ville, \& les partis détachés de fori armée couroient la campagne, maltraitoient tout ce quils rencontroient de Malabares au fervice des François. Ils ne traitoient pas mieux les habitans Portugais de la ville de Saint-Thomé ni même les Miffionnaires. Plufieurs d'entr'eux moururent en prifon. Le Capitaine-Commandant eut le même fort.
M. Dupleix jugea qu'il étoit à propos đ'arrêter ces courfes \& ces entreprifes des Maures. Pour cela il tira de la garnifon de Pondichéry 350 hommes de troupes réglées, 100 matelots \& 200 Cipayes, troupes du pays, dont il donna le commandement à M. Paradis, Ingénieur en chef de cette ville, pour aller relever la garnifon de Madras, dont il n'é:oit pas content. Cette petite troupe marchoit vers le lieu de fa deftination, lorique M. Paradis apprit que les Maures, qui sétoient faifis de la ville de SaintThomé, travailloient à la fermer d'une forte paliffade. Sur cette nouvelle, il écrivit à M. Barthelemi, Gouverneur de Madras, pour lui donner avis de l'heure à laquelle il arriveroit en préfence des Maures, le priant de faire fortir de fa place un fort détachement, afin de prendre l'ennemi en queue, en

## \& curienfes.

même temps quill l'attaqueroit de front; \& parce qu'il craignoit que fa lettre ne fût interceptée, il lui manda la même chofe par plufieurs courriers qu'il fit partir fucceffivement: En conféquence de cet avis, M. Barthelemi commanda d'abord le détachement ; mais foit qu'il ne crût pas qu'avec fa petite troupe, M. Paradis ofat hafarder d’attaquer fept à huit mille hommes, foit quill imaginât qu'il n'etoit pas poffible qu'il arrivàt à Saint-Thomé à l'heure quill marquoit, il ne donna point d'ordre de fortir de la place.

Cependant M. Paradis avançoit toujours du côté de Saint-Thomé. Sur les huit heures du foir, il arriva à deux lieues des Maures. Là, il fit prendre un peu de repos à fa troupe, afin qu'elle fût en état de combattre le lendemain, \& fur les trois heures du matin il fe remit en marche. Ses efpions vinrent l’avertir que les Maures étoient informés de fon arrivée, \& qu'ils l'attendoient en bataille dans les rues de la ville. Sur cet avis il fit faire ha'te à fa troupe, afin d'encourager fes foldats par un petit difcours qu'il leur fit. Après quoi il continua fa marche. Les François arriyerent à Saint-Thomé le lendemain à $\mathbf{P}_{\mathbf{v}}$
la pointe du jour. M: Paradis sétant apperçu, malgré le peu de clarté qu'il faifoit alors, que lenceinte de la paliffade n'étoit point achevée, \& quill reftoit une breche de près de vingt toifes, il ne balança point à faire fon 'attaque de ce côté-la. Il forma fa troupe fur la largeur de la breche, \& fondit par-1t fur les Maures. Ceux-ci firent ferme d'abord, \& foutinrent bravement les trois premieres décharges; mais à la quatrieme, les foldats François ayant mis la bayonnette aur bout du fufil, l'épouvante fe répandit dans les bataillons \& les efcadrons ennemis. Ils s'ebranlent, ils plient, ils fe rompent enfin \& fuient en défordre. Animés par la lâcheté des Maures, les François pourfuivent les fuyards l'épée dans les reins, taillent en piece tout ce qui fe préfente, $\&$ fe rendent maitres de trois pieces de canon qu'ils abandonnerent, parce qu'ils ne pouvoient s'en fervir. Comme les rues de Saint-Thomé font fort étroites, les chevaux \& les hommes s'embarraffoient dans leur fuite. Il s'en fit un carnage affreux. Enfin, les ennemis gagnerent la plaine, \& appréhendant encore quelque fortie du côté de Madras, rien ne put les arrêter. Hls coururent pendant
douze lieues, abandonnant à la difcrétion du vainqueur bagages, munitions, \& généralement tout ce qu'ils avoient dans Saint-Thomé. Le butin fut confidérable. On prit grand nombre de bêtes de charge, foixante chameaux, fix cens bouls, près de cent chevaux, tous les drapeaux des Maures \& ine grande quantité de marchandifes. Après avoir fait inutilement pendant quelque temps tous les efforts poffibles pour rallier fes troupes, emporté par les fuyards, Mafouskan lui-même fut oblige de céder au torrent; \& comme il coutroit trop de rifques fur fon éléphant, il monta à cheval, \& s'enfuit encore une fois à toutes jambes. Il ne fe crut en fûreté que quand il eut mis entre lui \& les François une diftance de douze lieues. Il vomit, en fuyant, mille imprécations contre fon armée, déchira fes vétemens, \& prit your quelque temps 1 'habit de Faquir.

Le bruit de l'arrivée de M. Paradis étant parvenu jufqu'à Madras, M. Barthélemi connut la faute qu'il avoit faite \& le danger que couroient les troupes qui venoient de Pondichéri. Auffitôt il fit fortir le détachement qu'il avoit commandé pour les foutenir. Il arriva à

## 348 <br> Lettres édifiantes

Saint-Thomé au moment que les Frant: çois, fûrs de leurs victoires, fe préparoient à marcher vers Madras. M. Paradis fit entrer ce détachement dans S. Thomé, \& lui donna ordre d'en enlever le butin que fes foldats étoient obligés d'abandonner.

La troupe victorieufe ne pourfuivit point l'ennemi au-delà de la Ville. Elle entra dans Madras en triomphe. Ceux des foldats qui n'avoient pu enlever des chevaux, étoient montés fur des chameaux ou fur des boufs, $\&$ prefque tous étoient revêtus des habits qu'ils avoient enlevés fur les Maures. Ceuxci perdirent à cette action près de 500 hommes \& eurent prefqu'autant de bleffés. Les François n'y eurent que deux foldats bleffés légérement.

Malgré fes pertes réitérées, Mafouskan ne laiffa pas d'aller au fecours des Anglois à Goudelour, lorfque les François firent le fiége de cette place. Il y fut encore battu en plufieurs rencontres. Enfin M. Dupleix ayant trouvé moyen de mettre dans fes intérêts fon frere Mahmet-Alikan en femant la difcorde entre les deux freres, obligea l'aîné à lui demander la paix. Mafouskan fe rendit pour cela à Pondichéri
au commencement de l'année 1747 ; it y figna le traité, \& jura une union conftante avec la Nation françoife. II en partit le troifieme jour de fon arrivée très-fatisfait des honneurs quil $y$ avoit reçus du Gouverneur, \& fe rendit $亠$ a fon camp où il licentia fon armée. Delà , au lieu d’aller joindre fon pere à Arcate, comme le vieux Anaverdikan Pen follicitoit vivement; il quitta fes vêtemens, fa robe, fes armes \& fon turban, reprenant l'habit de Faquir qu'il avoit abandonné; il courut fe cacher dans Trichirapali, honteux d'avoir toujours été battu par les François, \& de s'être vu obligé de faire une paix qui ne lui étoit pas honorable. Mahmet-Alikan licentia pareillement les troupes quil avoit levés, \& fe rendit auprès de fon pere, qui parut oublier la trahifon quil avoit faite à fon frere.

Les Anglois étoient au défefpoir de voir cette guerre fi heureufement terminée pour les François. La gloire qu'ils avoient acguife leur faifoit ombrage. In n'y eut rien quils ne miffent en ounvre pour attirer les Mogols à leur parti. Mais ceux-ci n'eurent garde d'être les dupes de leurs fuggeftions, ni de fe laiffer féduire par leurs vaines promé-

## 350 <br> Lettres edifiantes

fes. Ils leur répondirent nettement quils pouvoient fe tirer d'affaire comme ils l'entendroient, \& qu'ils étoient trèsréfolus de ne plus rien faire pour eux. La nouvelle de la prife de Madras \& des vitooires remportées par lés François fur le Nabab d'Arcate, s'étoit répandue dans tout PIndouftan. Elle avoit pénétré non-feulement chez les Marattes, mais encore à la Cour de Nizam Moulouk qui en avoit informé le GrandMogol, \& elle avoit attiré à M. Dupleix des lettres de compliment \& de félicitation de la part de prefque tous les Princes \& Seigneurs de I'Inde. Voici celle que Ragogi-Bouffoula lui écrivit d cette occafion.

Ragogi-Bouffoula, Général de l'armée des Marattes, à M. Dupleix, Gouverneur de Pondichéri.
\#Je ne puis rous exprimer la joie \% que j'ai reffentie, lorqque j'ai appris ; la nouvelle de la prife de Madras

* \& que les François s'en étoient ren-
\# dus mâ̂tres. Agréez donc le compli-
" ment que je vous en fais en mon
* particulier, \& qui part de l'endroit
* le plus fenfible de mon coens.
${ }^{n}$ J'ai appris en même-temps que les is Soubdars du Carnate s'étoient joints
\% enfemble, \& ayant raffemblé leurs ar-
\# mées comme des trotrpeaux de mou-
\% tons, avoient eu l'audace de vous dé-
* clarer la guerre ; mais qu'une poi-
\# gnée de vos valeureux François, bra-
\# ves comme des lions, leur ont livré
\# bataille aux environs de Méliapour,
\# les ont battus, leur ont pris leurs
" drapeaux, beaucoup de leurs che-
\# vaux \& autres inftrumens de guerre,
\# les ont fait fuir jufqu'a Angyvarem,
\# l'épouvante s'étant mife dans leur ar-
* mée, ainfi qu'elle fe met dans un trou-
" peatr de moutons, lorfque quelque
\# loup entre dans une bergerie. Je vous
\% affire que cette nouvelle m'a fait
- un plaifir des plus grands que jaie
\% reffenti de mes jours. Je ne puis affez
" vous marquer la joie que cela m'a
" caufé; je vous en fais mille \& mille
\# fois mon compliment.
"Le foleil éclaire le monde depuis
; fon lever jufquia fon coucher, \&
- lorfqu'une fois fa clarté eft paffée,
\# on n'y penfer \& l'on n'en parle plus.
* Il n'en eft pas de même de la lumiere
" que répand dans le monde votre bra-
* voure \& le renom que vous vous


## 352 Lettres édifantes

* êtes acquis par tant d'exploits : on
" ne ceffe jamais d'en parler; nuit $\&$
" jour ils font préfens à l'efprit. Le bruit
\# de vos vietoires eft tellement répandu
" dans toutes ces côtes \& ailleurs, que
" tous vos ennemis, de quelque Na-
" tion quills puiffent être, en font conf-
" ternés. C'eft de quoi vous pouvez
" ̂̂tre affuré. Tout l'Indouftan retentit
" de ce bruit. Notre Roi Savon-Raja
" ayant appris toutes ces nouvelles,
" vous a donné des louanges inexpri-
" mables, \& ne parle qu'avec admira-
" tion de votre Nation. Chandafaeb m'a
" toujours parlé très-avantageufement
" de vous; mais vos derniers exploits
\# ont fait plus dimpreffion fur moi que
" tout ce. quil m'en avoit dit ; c'eft
" pourquoi je vous demande votre ami-
on tié, \& vous fais fçavoir en même-
" temps que notre puiffant Monarque
\# voulant que fon pavillon foit replanté
$\Rightarrow$ dans tous les endroits où il battoit ci-
* devant, \& que les Maures nos enne-
\# mis nous ont enlevé, ma ordonné de
\# me tranfporter de vos côtés. Dans
" peu je compte mettre fes ordres à
" exécution. Auffitôt que je Serai arrivé,
\# je ne manquerai pas de vous en don-
" ner avis \& de m'aboucher avec vous,


## \& curieufes:

353
ji car je vous dirai que j’ai bien des " chofes à vous communiquer touchant " les intentions de mon puiffant Roi. "Si vous voulez vous joindre à moi, " c'eft-d-dire', vos forces aux miennes, \# nous ferons des chofes dont on ne " pourra s'empêcher de parler éternelle" ment. Geréran-Pandet, mon Procu" reur, qui eft auprès de vous, vous \# dira le refte. Il eft inftruit de mes " intentions. Je vous fouhaite toujours " beaucoup de réuflite dans toutes vos " entreprifes, \& un enchainement de " victoires qui ne puiffe jamais finir,\& 8 c . L'infortuné Chandafaeb ne fut pas des derniers à apprendre les heureux fuccès des François fes bons amis, \& il ne manquia pas d'en féliciter M. Dupleix, le priant de continuer d'honorer de fa protection ( ce font fes termes) fa femme \& fa famille retirées à Pondichéry. On ne rapporte point icilla lettre non plus que toutes celles que $M$. Dupleix reçut de divers endroits au même fujet, pour ne pas ennuyer par une répétition de complimens qui difent tous à peut près la même chofe. Il fuffit de fçavoir que dans ces letres, on voit par-tout des preuves non équivoques de l'eftime, de l'admiration \& du rele çois leir avoient attirés de la part de tous les Seigneurs, tant Maures que Gentils, qui tous recherchoient avec empreffement leur alliance \& leur amitié. Par-là il eft aifé de juger combien cette guerre des François contre les Maures, néceffaire dans fon principe, a été non-feulement glorieufe, mais même avantageufe à la Nation, \& quel crédit \& quelle autorité elle lui a concilié dans l'Inde.
La réputation des François étoit montée à Son plus haut point; la terreur de leur nom, pour me fervir des propres termes dont ufoit dans fa lettre un des principaux Officiers de l'armée de Nazerzingue, s'étoit répandue dans tout PIndouftañ, \& il étoit à préfumer que la paix quilis venoient de faire avec les Maures, feroit de durée. Mais Mafouskan, fils du Nabab d'Arcate, auffi peu jaloux de fes fermens que de fa gloire, ne fe piquoit pas d'obferver fes engagemens les plus folemnels. En fe dépouillant des marques de fa dignité pour prendre l'habit de Faquir, il ne s'étoit point défait de la haine qu'il portoit à la nation ; auffi ne cherchoit-il que l'occafion de lui en donner des marques \&
aid lhumilier. Elle parut fe préfenter fous un point de vue très-propre à flatter fon animofité.

Au mois d'Août $174^{8}$, les Anglois vinrent affiéger Pondichéry"avec toutes les forces quills purent raffembler dans les Indes; \& pour affurer d'autant mieux la conquête quils avoient méditée de cette place, ils entreprirent d'intéreffer le Nabab; \& de lui perfuader qu'elle ne pouvoit leur réfifter. Mafouskan, que fes pertes \& fa honte n'avoient pu rendre fage, aveuglé par fa baine, fe laiffa aifément perfuader. Il leva 6000 hammes, \& pour ne pas paroitre être le premier à rompre la paix, il confia le commandement de ce corps à fon beau-frere, qui, pour colorer fa perfidie, publia qu'ayant une vengeance particuliere a tirer de la nation, il venoit fe joindre aux Anglois pour la châtier. D'un autre côté, le vieuxij Nabab Anaverdikam fe tenoit avec un corps de huit à dix mille hommes à 10 ou 12 lieues de Pondichéry, fous le prétexte de contenir quelques rebelles. Ce nouveau renfort ètonna peu les François. Ils connoiffoient l'ennemi qui les attaquoit, \& ils étoient bien fûrs quill feroit plus à charge aux Anglois, qu'utile pour avancer le fite-
cès du fiege, comme la fuite l'a biekt prouvé.

Le grand Mogol, charmé de la fermeté $\&$ de la fageffe du gouvernement de M. Dupleix, voulut lui donner des marques particulieres de fon eftime. Pour cela il augmenta fes titres du nom de Dupleix-Kan-Manfoubdar-Nabab-Mu zafergeng-Badaour ( 1 ), \& du fceau attaché à cette dignité. En augmentant fon crédit \& fon autorité dans l'Indouftan, elle lui concilia en même-temps l'amitié de tous les Princes \& Seigneurs Maures \& Gentils; en particulier celle de Sa-von-Raja, Roi des Marattes, qui l'en fit féliciter par Ragogi-Bouffoula fon Général. M. Dupleix crut pouvoir profiter de cette occafion $\&$ de la correfpondance guil entretenoit avec Ragogi; pour procurer la liberté de Chandafaeb. Ce malheureux Prince étoit toujours prifonnier chez les Marattes, qui a a linftigation de Nizam-Moulouk, intéreffé à foutenir Anaverdikam dans le gouverne-
(1) Celui qui pofféde cés titres dans l'Indouf: tan ,a autant de pouvoir que l'Empereur même, il peut lever des troupes \& faire des Nababs; $\&$ a droit de vie $\&$ mort fur tous les fujers de FEmpire.
mént d'Arcate quill lui avoit donné, perfiftoient à lui demander des fommes confidérables pour fa rançon. II couroit de temps en temps des bruits fourds que ce Seigneur revenoit à la tête d'une armée de Marattes pour rentrer dans fes etats ; mais il ne fembloit pas qu'on dût penfer à fa liberté pendant la vie de Nizam. Ses enfans, ainfi que ceux de Barafaeb fon frere, étoient toujours a Pondichéry, où l'on avoit pour eux toutes fortes d'égards, Ils y répondoient de bonne grace par laffection quills faifoient paroitre pour les François, \& par leur attention à témoigner leur reconnoiffance au Gouverneur. Celui-ci connoiffoit l'attachement de Chandafaeb pour la Nation. Il fçavoit les ferviçes qu'il -avoit rendus à la Compagnie, \& il étoit perfuadé quill en reviendroit un grand bien ; s'il pouvoit rentrer dans fon gouvernement. Dans cette vue \& en répondant à Ragogi-Bouffoula, pour le remercier de fon compliment, il pria ce Général de lui accorder la liberté de ce Prince. On demandoit auparavant pour la rançon de Chandafaeb feize laks de roupies, quifont environ quatre millions monnoie de France. Cependant, fur la fimple recommandation de M, Dupleix
$360^{\circ} \quad$ Lettres eddifantes
çois fut très-peu confidérable, malgré Ié feu de plus de 40000 coups de canons qui furent tirés contre la ville, $\&$ près de 5000 bombes qui y furent jettées. On admira la conduite prudente \& ferme du Gouverneur pendant toute la durée du fiége.

Lorfque la nouvelle de cet événement fe répandit dans l'Inde, tous les Princes \& Gouverneurs Maures \& Gentils qui en furent inftruits, s'emprefferent d'écrire à M. Dupleix pour le féliciter de ce fuccès, \& pour lui en marquer leur fatisfaction. Elle lui attira de grands complimens, non-feulement de la part de Ragogi-Bouffoula, avec lequel il entretenoit toujours une grande correfpondance, mais même de celle de Fe teiffingue, fils de Savon-Raja, Roi des Marattes, \& de Nazerzingue, fils de Ni-zam-Moulouk. Le vieux Nabab d'Arcate Anaverdikam, à qui M. Dupleix avoit écrit très-fortement après la levée du fiége, \& qu'il avoit menacé de toute l'indignation des François, fe crut obligé de juftifier fa conduite auprès de lui. II défavoua hautement tout ce que fon gendre avoit fait, témoignant que s'il le tenoit, il le puniroit griévement, \& promit à M.Dupleix d'en tirer telle vengeance
\$earre. qu'il jugeroit à propos. Celui-ci, bien inftruit de la mauvaife foi du Nabab \& de fon peu d'affection pour la Nation Françoife, crut ce quill voulut de fes excufes. il diffimula cependant fa façon de penfer, attendant que le temps lui fournit quelque occafion favorable de Jui marquer fon reffentiment.

Une grande révolution arrivée alors dans les Indes, la lui offrit telle qu'il pouvoit la fouhaiter (1). Perfonne n'igrore Ies malheurs de Mahamet-Schah, pere du Grand-Mogol aujourd'hui regnant, qui en 1739 fut.détrônépar Nadir-Schah, autrement nommé Thamas-Kouli-Kan, Roi de Perfe. On ne peut nier que le Mogol ne fe fût attiré cette difgrace par fa molleffe \& par fon mauvais gouvernement. Mais auffi n'y a-t-il gueres lieu de douter que les Perfans n'euffent été attirés dans les Indes par ce fameux Azefia, ou Nizam.Moulouk, dont on a déa parlé. Cette conjecture eft d'autant mieux fondée, que Thamas-Kouli-Kan ne marqua pour perfonne tant d'eftime \& tant de confiance que pour ce Seigneur, \& que par un des articles du
(1) Voyez le tome IV de cette édition, Mémoires du Levant.

Tome XIV. refteroit entre les mains de Nizam. Ce qu'il y a de certain, c'eft que celui-ci fut violemment foupçonné d'avoir tramé ce projet, dans la vue, difoit-on, de s'emparer da trône après la mort del'Empereur, \& de faire entrer la fucceffion dans fa famille. Ces foupçons étoient encore fondés fur ce que Nizam avoitépoufé la niece de Mahamet-Schah, \& qu'il étoit Perfan d’origine. Car on voit affez de Perfans aller s'établir dans l'Indouftan ; \& comme la langue des Mogots, par conféquent la langue dominante, eft le Perían, que les Indiens ne parlent \& n'entendent point, il arrive que ces Perfans devienฉent néceffaires dans le pays, \& affer fouvent $\mathbf{y}$ font fortune.

Quoi quil en foit, il eft certain qu'après être remonté fur le trône, Maha-met-Schah demeura fort affoibli, \& que fon autorité ne fut plus fuffifante pour contenir les Généraux \& les Gouverneurs de l'Empire. Les Patanes, profitant de cette foibleffe, formerent le projet d'attaquer Delhy; ;ils leverent une armée de 80000 chevaux \& de 190000
hommes de pied, \& marcherent vers cette capitale.

Le Grand Mogol a auprès de lui vingtquatre Omrhas ou Miniftres qui cornpofent fes différens Confeils. Deux d'entr'eux font Généraliffimes de fes armées. L'un commande dans la partie du nord, Pautre dans celle du fud. Leur devoir eft de prévenir les rébellions \& de calmer les troubles de l'Empire. ${ }^{\text {'Tel }}$ étoit Nizam-Moulouk. La polinique de ces Généraux, lorfqu'ils font appellés en Cour pour rendre compte de leur conduite, eft de faire agir quelques corps de Marattes, qu'ils engagent a fe jetter fur quelque Province, \& à la piller. Ils s'exeufent alors d'aller en Cour, fur la néceffité de repouffer les ennemis, \& fe difpenfent par-là d'obéir aux ordres qu'on leur envoie. Nizam, dont les intrigues avoient tellement éclaté, quill craignoit de tomber entre les mains de l'Empereur, s'étoit fouvent fervi de cette rufe pour s'exempter de fe rendre à Delhy.
Auffi-tôt que l'on eut appris dans cette capitale la nouvelle de la marche des Patanes, Mahamet-Schah affembla tous fes Confeillers, Miniftres \& Généraux, s'affit fur fon trône, \& préfentant

$$
\mathbf{Q}^{2} \text { ij }
$$

364 Lettres édifantes
du bétel de fa main, invita celui d'entre eux qui avoit affez de courage pour aller attaquer le camp des ennemis, à venir prendre le bétel qui lui étoit defo tiné, Aucun d'eux n'ofa ou bien ne voulut.y toucher, Il n'y eut que le fils unique de l'Empereur, jeune Prince d'environ dix-huit ans, qui, voyant avec douleur le morne filence qui régnoit dans l'affemblée, fe leva pour prendre le bétel; mais fon pere l'en empếcha, \& repréfenta qu’il n’étoit pas convenable que l'héritier préfomptif de l'Empire füt expofé dans une occation auffi périlleufe, tandis qu'il y avoit tant de Généraux expérimentẹ́s, plus propres que lui à repouffer les ennemis. Cependant tous les Grands s' $\rho$ piniâtrerent a foutenir que puifque fon fils s"étoit préfenté pour prendre le bétel, c'étoit par conféquent à lui de marcher. Le jeune Prince en preffa lui-même fon pere avec lạrmes, L'Empereur fe rendit enfin. Mais, comme fon fils n'avoit point de troupes, il ordonna que, fuiviant la loi \& la confti tytion de l'Etat, fes Miniftres lui fourniroient 300000 hommes. Ils obéirent ; mais ils gagnerent fous main les Commandans 8 autres Officiers Généraux de ces différens corps, $\$ \%$ les engagerent
a faire en forte que le Prince tombât entre les mains des Patanes, \& pérît dans le combat. Le hafard voulut que leur trahifon ne réufsit point. Le jeune Prince en ayant été inftruit, lorfqu'il étoit fur le point de livrer bataille, fit $t$ arrêter \& punir tous les complices: après quoi il lui fut facile de battre tous les Patanes, $\&$ de les mettre en fuite.

Tandis que ces chofes fe paffoient à l'armée, les vingt-deux Omrhas qui étoient reftés auprès de l'Empereur, ne doutant point de la réuffite de leur trahifon contre le Prince qu'ils tenoient déja pour mort, commencerent par en faire courir fourdement le bruit dans la capitale, enfuite ils entrerent un jour dans l'appartement de l'Empereur, s'en défirent, \& jetterent fon corps: par les fenêtres. Après quoi ils publierent dans la ville, que fur la nouvelle de la perte de la bataille, \& de la mort de fon fils; il s'étoit lui-même précipité. Telle fut la fin malheureufe de Mabamet-Schah; Empereur des Mogols, affaffiné par fes propres Miniftres en 17.48.

Cet horrible attentat ne putt poirtant être tenu fi fecret qu'il ne tranfpirât. Le jeune Prince qu'on nommera déformais Anret-Schah, étoit en marche pour.
rentrer dans Delhy, lorfqu'il en apprit la nouvelle. Auffi-tôt il comprit tout le danger qui le menaçoit. Pour l'éviter, il diffimula, \& mit en ufage le même ftratagême dont le fameux Aureng Zeb s'étoit fervi dans une occafion differrente. Il parut défolé de la mort de fon pere, qu'il feignit de croire être arrivée naturellement, déchira fes vêtemens, \& prit l'habit de Faquir, déclarant hautement quili renonçoit au monde, \& qu'il ne vouloit point entendre parler du Gouvernement de l'Empire. Il eut même l'adrefle de contrefaire le fol: Les traîtres informés de ce qui fe paffoit, atlerent à fa rencontre, \& l'aflurerent qu'ils le reconnoiffoient pour leur Empereur; mais le Prince rejetta leurs offres. « Non, je ne monterai point fur \# le trône, leur ditil, d'un air affligé, \# un de vous fera Empereur, $j$ e renon\# cerai à ma couronne en fa faveur, en - préfence de tout le peuple : c'eft-là ma * derniere réfolution. Je me rendrai au\# jourdhhui au palais pour prendre congé \# de ma mere. Que chacun de vous fe \# retire chez foi. Celui de vous que \# $\mathfrak{j}$ 'enverrai chercher cette nuit, $\& \downarrow$ \# qui je remettrai le fceau. de l'Empire, n régnera \& prendra mon nom. Je fous

## E curieufes: <br> 367

\# haite qu'il gouverne en pair. Du \%refte le monde eft fini pour moi \%. Ce difcours du Prince intrigua tous ces Grands, \& commença à mettre parmi eux une efpecę de divifion. Chacun d'eux en particulier of fe flatter d'un choix qui alloit faire un Empereur. Ils fe retirerent chez eux fans prendre aucune nouvelle réfolution.

Auffi-tôt qu'Amet-Schah fut entré au palais, il fit préparer vingt-deux chambres pour l'exécution du deffein qu'il méditoit, \& ordonna que la porte: en fût fort baffe. Enfuite il plaça à l'entré: de chaque appartement deux perfonnes armées de lacs de rottin fin, avec ordre de les paffer au col de tous les Miniftres qu'il feroit appeller. Il commença par le plus confidérable, qui, croyant déja avoir la couronne fur fa tête, \& fe baiffant pour entrer dans l'appartement où étoit le Prince, fut' faifi par les deux foldats apofés, \& étranglé. Ses complices eurent fucceffivement le même fort. En moins de deux heures, la trahifon fut punie, \& les vingt-deux traîtres facrifiés à la jufte vengeance du Prince. Il fit expofer leurs corps au mifieu dela place, \& fur le champ nomma d'autres Miniftres fur la fidélité defquels $Q$ iv
il pouvoit compter. Après cette exécura tion fanglante, mais néceffaire, AmetSchah fe fit voir fur fon trône dans tout l'appareil de la majefte, \& fut falué Empereur par tous fes fujets.

Cet acte d'une juftice févère fit trembler tous ceux qui étoient en charge; quoiqu'lls fuffent prefque tous dans les intérêts des coupables, aucun ne branla. Tout plia fous l'autorité des nouveaux Miniftres. Le lendemain l'Empereur fit trancher la tête à quelques Généraux \&c Officiers principaux qui avoient trempé dans la confpiration. Il en exila auffi quelques-uns, \& en condamna d'autres à une prifon perpétuelle. Du nombre de ces derniers fut un fils de NizamMoulquk, aîné de Nazerzingue. A l'è́ gard de celui-ci, fon pere le retenoit anprès de lui pour veiller furfes actions, parce que, comme on l'a dit, il s'étoit révolté contre luid Nizam avoit auffi une fille mariée à Satodoloskan, \& mere de Mouzaferzingue.:
Après avoir rétablile calme dans Delhy, il ne reftoit plus à Amet-Schah que de tirer une jufte vengeance da chef même des conjurés. C'étoit ce même NizamMoulouk fi juftement foupçonnéd'avoirdonné entrée aux Perfans dans l'Empire.

## E. curicules

L'Empereur n'ignoroit pas toutes fes intrigues, \& il étoit bien informé qu'ik avoit été le principal moteur de la derniere confpiration. Il lui envoya ordre de fe rendre à la Cour pour rendre compte des revenus des Royaumes de Golconde \& d'Areng-Abad, ainfi que de fes autres Gouvernemens, dont il n'avoit encore rien remis au tréfor impérial. Nizam mit en pratique, pour s'ex: cufer de paroitre à la Cour, ce qui jufques-là lui avoit réuffi. Il difpofoit à fon gré des Généraux Marattes, qui fe prêtoient d'autant plus volontiers à fes intentions, qu'ils profitoient du pillagequ'il leur occafionnoit. Mais ce nouvel Empereur étoit au fait de toutes fes rufes; \& pour cette fois, les ordres furent $\mathbf{f i}$ exprès \& fi précis, que Nizam ne crut pouvoir différer à obéir fous quelqueprétexte que ce fût. Ce vieux Général, qui, aui rapport des gens de fa Nation, étoit alors âgé de cent fept ans, pénétré du mauvais fuccès de fes intrigues, \&x craignant de finir des jours pleins de gloire, par une mort ignominieufe, pour fortir d'embarras, prit, dit-on', le parti d'avaler du poifon. D'autres prétendent qu'il mourut du chagrin que lui cauferent les ordres qu'il avoit reçus de
Q v.

Delhy. Quelques-uns même le foupçon? nerent d'avoir été empoifonné par $\mathrm{Na}-$ zerzingue. Après fa mort, ceflui-ci qui, du vivant de fon pere, n'avoit jamais eu beaucoup de crédit, s'empara du Gouvernement \& de fes tréfors, fit monrir quelques-uns des vieux Confeillers de Nizam, chaffa les autres, \& donna leurs places à des perfonnes qui lui étoient affidées. Enfuite, fans attendre Y'agrément \& les difpofitions de la Cour, il fe rendit mârre de l'adminiftration de tous les Gouvernemens de fon pere, difpofa de toutes les charges, \& nomma à tous les offices militaires.

Amet-Schah ne fut pas plutôt inftruit de la mort de Nizam \& de la révolte de Nazerzingue, qu'il penfa à punir la témérité du rebelle, $\&$ à rendre à l’héritier légitime la juftice qui.lui étoit due. C'étoit le fils de Satodoloskam petit-fils de Nizam par fa fille, \& a qui fa fucceeffion appartenoit, fuivant même les dernieres ditpofitions de ce vieux Général. Auffi - tôt l'Empereur appella à la Cour ce jeune Seigneur qui avoit l'honneur d'étre fon coufin, lui changea fon nom en celui de Mouzaferzingue, le déclara Souba \& Généxaliffine de fes Armées, \& l'inveftit du Gouvernement des Royaumes de

Golconde \& d'Aureng-Abad\& de toutes leurs dépendances. En mềme-temps il lui donna ordre de marcher fur le champ contre Nazerzingue $\& \& \cdot$ de le lui envoyer prifonnier, apress hui avoir fair rendre compte des fommes confidérables que fon pere devoít à l'Empite $; \quad \&$ it lui promit quauffitôt quil feroit maitre de Golconde, il hid donneroit le titre de Nizam-Moulouk que portoit fon aieul. Il n'eft point d'ufage que l'Empereur accorde ce nom, excepté à ceux qui fe font emparés de quelques Royatimes, $\&$ qui ont remporté plufieurs vithoires.

Le Grand Mogol eft une belle Idole parée, qu'on encenfe, qu'on honore par des refpects \& que l'on cultive par des préfens; mais fourde dans le fond, muette \& infenfible, \& dont tout le pouvoir n'a de fondement que dans la vénération des peuples \& l'attachement que fes adorateurs ont pour elle.
. Le Gouvernement eft abfolu dans los Indes, comme dans tout POrient. La le Monarque eft auffi defpotique $\&$ auffi indépendant qu'en Turquie. It $Y$ a feulement une différence bien confidérable. Les Turcs uniquement attachés

Q vj

372 Lettres édifiantes
à la maifon Ottomane iroient pluttốt fe chercher un Souverain parmi les Tartares de Crimée, que de confentir jamais à $f$ fe foumettre à une autre famille quelque confidérabíe qu'elle fûtLà, jamais Vifir ni Bacha n'ofa. fe flatter de monter fur le trône; \& la yénération des peuples pour le fang.Ottoman eft telle, qu'à la feule lecture des. ordres du Prince qui en eft iffu \& qui gouverne, le Seigneur le plus puiffant de l'Empire fe fait un devoir de Religion de foumettre fa tệte au coup mortel, \& de préfenter fon cou aux bourreaux -

La vénération des Mogols n'eft pas moins grande pour leur Empereur. Ils fe regardent tous moins comme fes. fujets que comme fes efclaves. Mais Ieur foumiffion \& leur attachement fe bornent uniquement au trône de Tamerlan, fans quill fe mettent beaucoup en peine de quel nom ou de quelle famille eft celui par qui il eft occupé. Tout homme qui chez eux eft mâtre du fceau de l'Empire, eft en même temps: leur maitre \& leur Empereur. Ils le refpectent, lui obéiffent \& lui payent tribut. Il' n'appartient qu'a luide diftribuer les charges, les titres \& les honneurs; lui feul peut nommer aux Gouvernemens, Mais ce Prince fi grand \&

If puifant, n'a pas un feul homme de troupes a fes ordres. Toutes les forces de l'Empire font entre les mains des Miniftres, des Omrhas, \&e des aatres grands de l'Empire; \& en donnant un Gouvernement à quelqu'un, le grand Mogol n'a pas le pouvoir de Pen mettre en poffeffion malgré un Seigneur rebelle qui s'en fera emparé. C'eft au nouveau Gouverneur à lever une armée, à marcher contre l'ufurpateur \& à tâcher de le chaffer de la province quiril occupe injuftement \& fans titre. Sill réuffit, a la bonne heure. Au contraire; sil eft batu, l'Empereur n'en eft pas moins reconnu \& refpeté., Le vainqueur ne manque jamais d'écrire à la Cour des lettres pleines de foumifion par lefquelles il demande le titre néceffaire pouri commander dans la proyince qui avoit été deftinée à fon rival; \& à la faveur des préfens dont il fair appuyer fa demande, elle ne manque. point d'être écoutée. L'autorité du Prince intervenant à une poffeffion qui originairement n'étoit fondée fur aucun droit, fait d'un révolté ou d'ụ ufiurpateur, un mâtre jufte \& légitime. Tous les peuples du Gonvernement le reconnoiffent \& lui obéiffent. Telle eft la polis

## 374

Lottres edififintes
tique obfervee dans le Mogol; mauvaife politique qui rend cet état fujet à des guerres \& à des révolutions continuelles. On a fait cette remarque fur le Gouvernement de l'Empire des Mogols, parce qu'on l'a cıu néceflaire : elle fervira à donner une idée jufte de ce qui a été dit jufquici \& de ce qui refte à dire.
Mouzaferzingue partit de Delhy à la tête de 8000 chevaux $\&$ de 13 à 14 mille hommes d'infánterie. Son armée groffiffoit a mefure quill avançoit, par les nouvelles lévées qu'il faifoit faire fur fa route. It traverioit le Royaume de Canora, lorfque Chandafaeb qui, comme on l'a dit, y étoit alors, crut pouvoir profter de cette occafion pour faire valoir fes droits fur la Nababie d'Arcate. Il fe rendit auprès de ce Seigneur, lui repréfenta la juftice, de fes prérentions; \& luff communiqua les lettres de M. Dupheix, qui luí promettoit fon fecours pour le rétablir dansfon gouvernement. Monzaferzingue, déja inftruit de la valeur de la Nation Frai çoife, voyant les droits de Chandafaeb fir bieil appuyés, ne balaaça point à lai confirmer le titre de Nabab d'Arcate \&e de Maduré aun nom du Grand-Mogol qu'il informa auffi-tồt de ce qu'il

Fengit de faire, ainfi que du deffein qu'il avoit formé de marcher lui-même en perfonne vers le Carnate.

Il y avoitalors à la Cour de Delhy plufieurs François que la curiofité y avoit attirés, Ils avoient fait valoir auprès de l'Empereur la belle défenfe de Pondichéry contre toutes les forces réunis des Anglois. Ils lui avoient vanté la valeur des foldats François, la capacité de leurs Officiers, \& la conduite ferme \& prudente de leur Chef.

Amet-Schah, déja informé de cest particularités par le bruit public \& par quelques Seigneurs Mogols qui lui en avoient parlé, approuva tout ce que fon Général avoit fait, confirma à Chandafaeb le Gouvernement d'Arcate \& de Maduré, l'honora du nom d'Uzen-doskan-Badour, \& écrivit à Mouzaferzingue de lui donner le nouveau titre d'Umbrazingue, dès quill feroit rentré dans fes états. En même-temps il lui donna ordre qu'aufi-tôt quill auroit fait reconnoitre fon autorité dans les Royaumes du Maduré $\&$ du Carnate, il fe tranfporta à Pondichéry pour $\mathbf{y}$ vifiter de fa part le Gouverneur de cette ville \& lui faire fes complimens, \& qu’il lui déclarât que pour gage affuné de l'eftime quil faifoit de lui $\&$ de la

## Lettres didifantes

Nation Françoife, il lui demandoit fa belle-fille en mariage, en faveur duquel il promettoit plufieurs grands privileges, tant pour la Nation, que pour la Religion Catholique. Cette démarche toute extraordinaire qu'elle pourroit nous paroître, en fuivant nos idées \& nos coutumes, ne l'eft pas autant pour ceux qui font inftruits des ufages de ce pays.

Ala réception de ces ordres du Prince, le Souba Mouzaferzingue fe mit en marche, accompagné de Chandafaeb, \& prit la route du Carnate. Il n’étoit pas airé d'y pénétrer. Anaverdikan \&a Mafouskam for fils s'étoient emparés d'un déflé par où il falloit néceflairement que l'armée palfât. Iis s'y étoient retranchés, \& y attendoient fiérement leurs ennemis. Les troupes de Chandafaeb n'étoient pas nombreufes, \& Mouzaferzingue ne vouloit pas expofer les fiennes aux rifques de l'événement. Dans cet embarras, ils camperent au pied des miontagnes \& dépêcherentun exprès à M. Dupleix pour linformer de leur gituation.

Il n'y avoit pas beaucoup à balancer. fur le parti que l'on pouvoit prendre dans ces circonftances. Tout parloit en
faveur de Chandafaeb, ancien ami de la Nation Françoife, légitime héritier des Royaumes du Carnate \& du Maduré, qui apportoit encore avec lui la confirmation du Grand-Mogol, dont le propre coufin, Généraliffime de fes armées, écrivoit à M. Dupleix qu'il étoit de la derniere importance qu'id s'abouchât avec lui a Pondichery, pout lui communiquer les ordres de l'Empereur. Que pouvoit-on attendre au contraire d'Anaverdikan \& de fon fils, ufurpateurs d'un Etat qui ne leur appartenoit point, \& dont la mauvaife volonté \& le peu de bonne foi étoient connues? Ne les avoit-on pas vus contre la foi des traités par lefquels ils s'engageoient à ne jamais porter les armes contre la Nation Françoife, donner du fecours aux Anglois à Goudelour; \& tout récemment encore fe joimdre à eux pour faire le fiege de Pondichery?

Après ạvoir pefé $8<$ examiné mûre-: ment toutes ces raifons, après avoir balancé les avantages que la compagnie pouvoit retirer de la vifite du Souba \& de l'amitié de Chandafaeb; M. Dupleix fe détermina à mettre en campagne 2000 Cipayes, 60 Caffres 80 420 foldats Françọis dont il. confial la
conduite au fils même de. Chandafaeb: M. d'Auteuil, qu'il lui avoit donné pour adjoint, fe mit a la tête de ces troupes, \& marcha vers Arcate, éloigné de Pondichery d'environ trente lieues. Il apprit fur fa route qu'Anaverdikan s'étoit avancé quinze lieues dans les terres. Il n'héfita point à l'aller chercher. Il le trouva campé au pied des montagnes, ayant avec lui 10 à 12 mille cavaliers, 6000 hommes d'infanterie \& 220 éléphans. Il avoit auffi vingt pieces de canon gardées \& fervies par foixante-fix Européens ramaffés de toutes les Nations. La montagne couvroit fon camp d'un côté : de l'autre fe préfentoit un grand lac dont les bords étoient efcarpés: le refte étoit défendu par un large foffé dans lequel on avoit fait entrer les eaux du là. Elles avoient débordé, de façon que tous les environs du camp étoient inondés \& figliffans, qu'à peine les chevaux pouvoient s'y foutenir.

- Auffi-tôt que Mouzaferzingue eut reçu avis de l'arrivée de M. d'Auteuil, il prit le parti de déboucher par un autre défilé voifin, bien fûr qu'Anaverdikan ne rifqueroit pas de fortir de fon camp pour marcher à lui, en préfence des Frane

Çis. Leur réfolution avoit en effet troublé le vieux Nabab. Il n'avoit jamais imaginé quils ofafent s'avancer à une fi grande diftance de Pondichery, fans pouvoir efpérer d'autre fecours que celui qu'ils avoient à attendre de Ieur propre valeur. Ce vieux Général, quui jufqu'alors s'étoit toujours vu vitorieux, commença à douter de l'événement; \& après avoir fi fouvent éprouvé le courage des François, Mafouskan, fon fils, fentit redoubler fes craintes. Leurs foldats ne faifoient pas une meilleure contenance. Anaverdikan voyant ce découragement prefque général, tâcha de ranimer fes troupes abattues, monta fur fon éléphant, \& donna lui-même à fon armée l'exemple d'une généreufe défenfe.
Le premier Août 1749, on en vint aux mains. Les François attaquerent le camp ennemi avec la plus grande vivacité, mais ils furent repouffés avec la même vigueur. lis retournerent à la charge, \& après plus d'une heure d'un combat très-vif, ils furent encore obligés de fe retirer. Enfin, M. d'Auteuil, confidérant que fes troupes étoient fort incommodées du feu de l'artillerie \& de la mounueterie, \& plus encore par les fleches des ennemis, \& que fi on dons
noità Anaverdikan le temps de le rea connoître \& de fe fortifier davantage ; il feroit impoffthe de le forcer ; tout bleffé quill étoit d'un coup de feu à la cuiffe, il ranimia fa petite armée \& com* mianda uné troifieme attaque.

Elle fe fit avec tant de bravoure $\mathcal{\&}$ de vigueur, que les François forcerent les retranchemens ennemis, $\&$ y arborerent leurs drapeaux. Alors ce ne fut plus qu'une déroute générale, Mouzaferzingue \& Chandafaeb, qui virent de loin avec étonnement ces prodiges de valeur, fe mirent d̀ la pourfuite des fuyards, \& profiterent de tout le pillage, tandis que les François reftoient fous les armes. Ceux-ci ne perdirent dans cette occafion qu'un Officier Irlandois \& dix dragons, its eurent auffi foixante foldats de bleffés. Du côtê des ennemis on trouva parmi les morts Anaverdikan, qui fut renverfé de defflus fon éléphant de deux coutps de feu qu't reçut, l'un dans la tete, lautre dans la poitrine. Il y eut auffin neif de leurs principaux Chefs qui refterent fur la place avec plus de mille foldats. Le nombre des blefles fut très-grand. On fit prifonnier Mafouskan, fils aininédu Nabab, fon oncle MounctrouDekan \& dix de leursprincipauxOfficiers
de cavalerie. Mouzaferzingue \& Channdafaeb ne perdirent pas un feul homme, \& en eurent très-peu de bleffés dans la pourfuite \& dans le pillage. Le premier eut, pour fa part du butin, quarantetrois éléphans; le fecond, dix - neuf. On tua tous les autres quee l'on ne put prendre. On prit auffi plufieurs chevaux, que l'on partagea, La plus grande partie de la cavalerie ennemie paffa au fervice de Mouzaferzingue \& de Chandafaeb, Les François ne fe réferverent, pour tout avantage , que l'honneurdu combat, ce qui donna aux Maures la plus grande idée de la difcipline \& du défintéreffe, ment des troupes Françoifes dont ils yenoient d'admirer la valeur.

Après la vittoire, Mouzaferzingue honora le fils de Chandafaeb du titre de Nabab de Trichirapali \& de Maduré \& confirma, au nom de l'Empereur, lá donation de quarante - cinq Aldées ou villages de Villenour, voifins de Pondichery, du revenu d'environ foixante à quatre-vingt mille roupies, que Chandafaeb venoit de faire au nom de $M$. Dupleix, qui, fur le champ, en fit une ceffion aputhentique à la compagnie. Ens fuite, tout étant difpofé pour la marche de l'armẹ́e, les troupes Françoifes,

382 Lettres edifiantes
jointes à celles des Mogols, prirent fis route d'Arcate, d'où l'on dépêcha un exprès à M. Dupleix, pour lui faire part de tout ce qui s'étoit paffé. Suivant le rapport des principaux Chefs Maures, le pillage paffoit la valeur de deux millions de pagodes, qui font près de dix-fept millions monnoie de France.

Pendant le féjour que les armées combincées firent à Arcate, Chandafaeb y nomma un Gouverneur pour y commander en fon nom. On mit à contribution les Nababs de Velour \& de Chétipel. Le premier fut obligé de payer fept laks de roupies, qui font près de deux millions. Le fecond en fut quitte pour quatre laks $\&$ demi. Après cela, on fe remit en marche pour fe rendre à Pondichery. L'armée de Mouzaferzingue \& de Chandafaeb étoit fort groffie depuis le dernier combat. Elle étoit alors compofée de vingt-trois mille ihommes d'infanterie, \& quatorze mille chevaux, \& deux cens feize éléphans \& de fix mille arquebufiers \& arbalêtriers. Ces troupes étoient fuivies d'une multitude infinie de gens qui accompagnoient les bagages. Ils firent leur entree dans la ville, qui les falua de toute fon artillerie. Le Gouverneur, qui vint les recevoir
aux limites, étoit accompagné dans fa marche de toutes les marques de diftinction attachées à fes dignités. En tête paroiffoit un éléphant, portant un drapeau blanc dans lequel on remarquoit cinq foleils (1). Enfuite venoient deux autres éléphans portant les Nabates, efpece de timbales qui n'eft affectée qu'aux Nababs dans leur Gouvernement. Après cela marchoit un autre éléphant, portant auffi un drapeau blane, avec un foleil brodé d'or. A fes côtés deux chameaux portoient deux autres timbales. Ils étoient fuivis d'un Officier à cheval, portant un étendartà fond blanc, brodé en rouge $\&$ en verd, $\&$ chargé d'une main d'or, armée d'une épée. Cing cens cavaliers marchoient enfuite l'épée à la main, fuivis de foixante dragons François, qui accompagroient le palanquin de M. Dupleix. On portoit à 12 droite douze petits étendarts blancs, ornés au milieu d'un foleit d'or. A fáa gauche paroiffoit le palanquin de Chandafáeb, ayant à fes côtés huit étendarts verds, chargés d'un foleil d'or. Sa fuite étoit compofée d'un éléphant qui mar-

[^9]Letres edifianties choit en tête, fur lequel étoit fon draz peau verd, orné d'un foleil d'or; de trois mille cavaliers; de deux cens gardes de fa perfonne, marchant l'épée nue; de quatre cens lanciers \& arbalêtriers. Son palanquin étoit entouré de douze chopdars ou portenrs d'ordres, armés de leurs lengues cannes, $\&$ de fix autres portant des mafles d'argent. Ce cortége fe rendit à la fortereffe, où Chandafaeb fit à M. Dupleix fon préfent, compofé d'une magnifique toque, orné¢ d'un bouquet en forme d'aigrette d'or, garnie de diamants, d'une cabaye ou robe tiffue d'or \& de foie \& d'une ceinture brodée en or. Chandafaeb mit luimême la toque fur la tête de M. Dupleix, \& cette cérémonie fut accompagnée du bruit de l'artillerie de la fortereffe. Le Nabab demeura trois jours à Pondichery, après lefquels il fut reconduit jufqu'a la porte de la ville, avec les mêmes cérémonies qui avoient été obfervées à fa réception.

Deux jours après, le Gouverneur de Pondichery fortit au-devant de Mouza, ferzingue, qui avoit différé jufqu'alors de faire fon entrée. M. Dupleix étoit açcompagné de tout le Confeil Souverain, \& avec la même fuite dont on
donnéla defcription. Les deux premiers Confeillers de Pondichery, avec M Albert, qui parle la langue Indoftane, furent députés pour complimenter Mouzaferzingue fur fa route, \& auffi-tôt que M. Dupleix ent avis que ce Prince approchoit des limites, il s'avanca pourle recevoir
: Le Souba avoit à fa fuite cinq mille cavaliers, tous le fabre à la main. Son drapeau étoit blanc, chargé au milieu d'un côté de la moitié d'un foleil, de l'autre:, d'un croiffant de couleur d'or. Il étoit porté par un éléphant ; mille lanciers marchoient enfuite ; accompagnés de deux éléphans ! qui portoient chacuñ deux petits canons de deux livres de balle. Ils étoient fuivis de huit cens chameaux chargès de fufées armées dont les Maưes fe fervent dans. le combat au lieu de grenades. Suivoit.un nombre infini de drapeaux \& d'étendards. gui étoient les márques des dignités de tous les grands Officiers dont la fuite du Souba étoit compofée. On en compta pluṣ de deux mille fept cens. Après cela, paroiffoit un éléphant portant un étendard noir, orné d'un côté d'une main tarmée d'un fabre d'argent ( 1 ), \& $\dot{z}$ de
(1) L'etendard d'un Grand Mogol eft blanc; Tome XIV.

Pautre d'un croiflant \& de la moitié d'un foleil, Cet éléphant étoit entourẹ́ de vingt-quatre autres chargés de leurs petites tours fur le dos, où étoient affis les principaux Généraux qui accompagnoient Mouzaferzingue. Après quoi marchoient soo cavaliers atmés de fleches. Mouzaferzingue lui-même paroifoit enfin fur fon eléphant prodigieufement grand, ayant à fes pieds fon fils âged d'environ huit ans, \& celui de Chandafaeb. On conduifoit à fa droite un élé, phaht qui portoitl''tendard nommé màm. navatte, $\&$ tous les petits êtendards qui étoient la marque des dignirés dont Ni-zam-Moulouk, fon grand-pere; etoit revétu: Sa garde étoit compofée de dix mille Cavaliers fuperbement vêtus marchant l'épée nue. Il étoit environnẹ de vingt-quatre Soubdars $\begin{aligned} & \text { r maffes } \\ & \text { d'ar- }\end{aligned}$ gent, \& de cent Chopdars's armés de longues cannes. On portoit devant lui

[^10]$$
\text { \& currieufes. } \quad 387
$$
un étendard à fond blanc, orné d'un: croiffant \& d'un foleil. Douze éléphans fermoient la marche, $\&$ portoient la mere, la femme $\&$ le refte de la famille du Souba dans leurs ckeirofes ou petites tours couvertes. Elles étoient gardées. par cinq mille arquebufiers, mille lanciers \& arbalêtriers, \& mille cavaiiers. Le refte de l'armée campa dans les aldées de Villenour avec tous les prifonniers.

Ce cortege étant arrivé à la tente de M. Dupleix, précédé du détachement victorieux des troupes françoifes, Mouq zaferzingue mit pied à terre, entra dans la tente avec fon fils, \& complimenta M. Dupleix de la façon la plus polie \& la plus honnête. Dela ils fe mirent en marche avec toute leur fuite, \& furent falués à leur entrée à Pondichery de toute l'artillerie de la fortereffe $\&$ des remparts. Les Maures peu. accoutumés à ce bruit en furent épouvantés; \&z comme la plûpart n'avoient jamais vu la mer, ils coururent avec empreffement vers le port pour fatisfaire leur curiofité. Il y eut le foir un grand faupé au Gouvernement. La moitié de là table étoit fervie dans le goût des Maures; pour Mouzaferzingue \& fa fuite; liautre a l'Européenne pour. les François. C'eft K ij

388 - Lettres édifiantes
lufage quavant que de fervir les mets préparés pour Mouzaferzingue, fon Major-dome en faffe l'épreuve, quill les mette enfuite dans une boëte qu'il fcelle de fon cachet. C'eft en cet état quils font préfentés fur la table. Le Souba ayant reconnu le fceau de fon Officier, fait ouvrir la boëte, \& mange fans orainte. C'eft un ufage établi parmi les Maures pour éviter le poifon. Mais tant qu'il demeura a Pondichery, Mouzaferzingue n'ufa de cette efpece de cérémonie que pendant les deux premiers jours; le refte du temps il voulut témoigner aux François qu'il fe croyoit plus en fûreté chez eux qu'il n'eût pu lêtre chez fon propre frere. Cette marque de confiance frappa tous les Seigneurs Maures qui étoient à la fuite du Souba. Elle leur parut d'autant plus extraordinaire, que Mouzaferzingue avoit alors tout à craindre de Nazerzingue \& de plufieurs autres ennemis. Ils avoient peine à comprendre comment, dans des circonftances fi délicates, ce Prince pouvoit abandonner fa vie à la difcrétion d'in étranger, non-feulement en faifant arfage des mets qui étoient préparés chez lai, mais même en repofant la nuit en toute fécurité avec toute fa famille dang la fortereffe,

Mouzaferzingue eft un jeune Prince de vingt-cinq ans, d'une taille moyenne, auffi blanc qu'un Européen, d'une figure prévenante \& d'une politeffe infinie. Quelques jours après fon arrivée a Pondichery, le Gouverneur le régala d'un très-beau feu d'artifice qu'il fit tirer, \& dont le Souba qui n'en avoit jamais vu de pareil, parut fort fatisfait. It marqua auffi avoir quelque envie de voir un combat entre deux corps de troupes Européennes, \& on lui en donna le plaifir. Les troupes commandées étoient accompagnées de quelques petites pieces de campagne, de celles qui tirent plufieurs coups dans la minute. Après plufieurs évolutions, elles marcherent à l'attaque de la fortereffe, $\mathfrak{f e}$ lon l'ordre qu'on leur en avoit donné. En même-temps deux vaiffeaux d'Europe qui étoient en rade, imiterent entr'eux un combat naval. Les Maures étoient dans l'admiration;; on entendit dire à cette occafion à Mouzaferzingue lui-même en langue Indoftane, que s'il avoit à fes ordres 1000 Dragons françois, il ne balanceroit pas un inflant à aller attaquer Nazerzingue dans Golconde \& Aureng-Abad, fans avoir be-foin de fes propres troupes: Un autre $\mathrm{R}^{\mathrm{iij}}$
jour on fit jetter en fa préfence quelques bombes, dont les Maures ont une trèsgrande frayeur. Ils ont bien quelques fufées qu'ils lancent dans le combat contre la cavalerie, pour y mettre le défordre; mais elles ne crêvent point, \& ne s'élevent pas affez pour pouvoir être jettées dans une place ennemie'.

Après s'être délaffé pendant quelques jours à Pondıchery, \& s'être fait réci--proquement des préfens, Mouzaferzingue s'acquitta auprès du Gouverneur, de la commiffion dont l'Empereur l'avoit chargé, de demander fa belle-fille en mariage. M. Dupleix s'excufa de répondre furle champ fur une affaire aufii - férieufe: il die feulement au Souba qu'il fe tenoit fort honoré de la demande de l'Emperéar, mais que la différence de religion fembloit rendre cette union impraticable.

Perme*tez', Monfieur, que j'inter ${ }^{-1}$ rompe ici la relation que j'ai commen-' cée. Un de nos Miffionnaires s'approchant de Pondichery, je ne puis me difpenfer d'aller à fa rencontre pour m'entretenir avec lui fur l'état de nos Mif--fions. Ainff trouvez bon que je fufpende pour quelque temps la fatisfaction que vous auriez à fuivre le fil de cette cu-

$$
\begin{aligned}
& \text { E curicufes. } 39 \mathrm{y} \\
& \text { tieufe hifoire. Je vous promets quau } \\
& \text { retour de mon petit voyage, je repren- } \\
& \text { drai ma narration au même point out je } \\
& \text { lai laifée. En attendant, joai l'honneur } \\
& \text { d'être, \&ic. }
\end{aligned}
$$

## LETTRE

Sutr les MifEponnaires des Indes, Ecrites - par unt homme du; monda ath Pere Patacuillet.
Vous m’avez fouvent prié, Monfieur; de, vous donner quelques connoiflances derl'lnde fur ce qui a rappott aux Mif--fioms, mes occupations m'en out jurqu'à ipréfent empêché, \& débarrafé déformais de toute affaire, je profite avec plaifir des premiers momens de mon temps pour vous fatisfaire ; $j e$ vous parle :en homme défntéreffé, \& vous préviens -d'avance que la vérité faule me dietera le petit détail dans lequel je vais entrer.

Pai pafte huit années dans l'Iode, tant à Pondichery qu'à Madras, laffé d'en--tendre tenir des propos fur la conduite de vos Miffionnaires, tenté même d'y ajouter foi, je vouk m'éclaircir du yrai ; j'eus pour cet effet plufieurs conféR iv

392 Lettres edifantes
rences avec vos Miffionnaires \& ceat d'un autre Ordre. Je ne men tins pas1a, je queftionnai les Brames, qui'font; comme vous le fẹavez, les Prêtres des Gentils. Voici mot pour mot la converfation d'un de ces Brames. Afin de tirer plus de lumieres de lui, je feignis de blâmer la conduite de vos Miffionnaires dans les terres, difant quils ne s'occupoient qu'au commerce, $\& \&$ quie le bénéfice qu'lls tiroient de ce même commerce les affectoit beaucoup plus que la converfion des Gentils. Vous vous trompez groffiérement, me répondit le Brame, fi vous penfez ainf; quoique mon état \& ma religion exigent de moi de vous laifer dans Yerrenr, les obligations que je vous ai m'engagent d vous tirer de celle où vous êtes, non que je croie votre religion meilleure que ba mienne, mais je veux quail foit dit parmi votre Nation qu'un Prêtre Gentil n'eft pas homme a'en impofer: mais revenons à la chofe.

Les Brames du Nord ( $\mathbf{i}$ ) font dhonnêtes gens, \& je ne leur connois d'autre défaut que celui-d'être dans une mausvaife' religion; ils quittent leur pays.

[^11]d'Europe où ils ont leurs parens, Teurs amis, $\&$ où, dit-on, ils font affez géneralement eftimés; ceux que j’ai connus font gens d'efprit. Voici la vie qu'ils menent dans les terres; ils font habillés fort modeftement, font la plus mauvaife chere du monde, $\& \&$ je fuis toujours étonné comment ils y réfiftent, ils ne mangent rien de ce qui. a vie, ce n'eft point, comme fe limaginent leurs ennemis, pour fe conformer à la façon de vivre des Brames Gentils, c'eft par pure mortification, ils paffent une partie da jour à la priere, fouvert fe levent pendant la nuit pour le même exercice. Leur plus grande occupation eft d'élever les jeunes gens dans la religion qu'ils profeffent, ils donnent tout ce qu'ils ont aux pauvres, jugent des differrems qui s'élevent entre leurs Chrétiens qu'ils regardent tous comme leurs freres, ils les accordent enfemble, leur prêchent l'union; s'ils ont quelque crédit auprès des Gouverneurs des fortereffes, ou des Nababs, ils l'emploient pour empêcher les perfécutions que ceux de notre relígion feroient aux Chrétiens; fi quelqu'un les infulte, ils lui font des politeffes; ils menent enfin la vie du monde la plus exemplaire, \& fi je n'étois pas Brame de ${ }_{1}^{\text {'Inde, }}$ je voudrois l'être du Nord: quant

## 394 Lettres édifíatices.

au commerce que vous dites quils font dans les terres, je n'en ai jamais eu la moindre connoiffance, \& fi cela étoit je le fçaurois certainement, \& je vous lè dirois de bonne foi. Si vous n'étiez pas un Brame, lui répondis. je , je croirois votre témoignage fufpect; mais comment répondrez-vous à la queftion que je m'én vais vous faire? Pourquoi les Brames du Nord qui regardent, dites-vous, tous les Chrétiens comme leurs freres, ont-ils un fi grand mépris pour les gens que vous appellez Parias (1) ? car enfin, felon notre religion, ces mêmes Párias font auffi chers à Dieu que les outres hommes d'un état plus diftingué. Arrêtez, Monfieur, me dit le Brame, ne confondez pas le mépris avec la diftinction des états. Les Brames du nord n'ont point de mépris pour les Parias par principe de religion, mais vous - même \& les autres Françoís tenez la même conduite dans vos Colonies; chaque état eft diftingué chez vous, le foldat n'ira pas manger à votre table; un fimple habitant, quoiqué blanc, ǹ'ira pas chez le Gouverneur comme vous y allez; il en eft de même chez nous, ces gens qu'on appelle Parias font ideftinés aux plus vils
(1) Gens de la plus baffe extraction
emplois. Plufieurs s’adonnent à la débauche, ils boivent beaucoup de cette liqueur qu'on appelle raque, \& perdent par-la l'ufage de la raifon : a-t-on tort de les regarder différemment de ceux qui tiennent une conduite réguliere, qui ont des mœurs \& uñe façon de penfer plus relevée ? Bien loin d'approuver les Brames du nord, je les blâme fort de regarder ces gens-là comme leurs freres, de les nourrir, de les faire travailler à la culture des terres, \& de leur donner généralement tous les fecours dont ils ont befoin ; vous êtes à même de le voir dans cette ville, leur maifon eft pleine de ces gens-là; font-ils malades, ils ont des remedes gratis, \& font mieux traités que nous qui fommes Brames, nous ne traiterions peut-êrre nos Confreres. Mais, lúi répondis-je, à quoi bon cette diftinction qu'ils ont dans leurs églifes, en faifant mettre les Parias dans une chapelle ou endroit féparé? Si vous n'étiez pas un homme de bonfens, me répartit le Brame, je vous pardonnerois de donner dans des petiteffes pareilles. Je fonde mon raifonnement fur une petite comparaifon que je vais vous faire. Pourquoi dans vos églifes le Gouverneur \& les premiers de la ville font-ils féparés des derniers; voici le même cas des du temple on foit placé, sill eft vrai, comme vous le dites, qu'il n'y ait qu'un Dieu dans votre religion, \& que ce même Dieu foit par tout. Vous croitiez, đ m'entendre, que je fuis prêt à me convertir, je vous avouerai de botnne foi que fi mon intérét, mon rang \& ma famille ne m’obligeoient pas a un certain extérieur, que nous ne tenons cependant que des préjugés de l'enfance, je me ferois Brame du nord dès demain, tant j’admire la conduite de ces hommes-lì. Avez-vous encore quelques queftions à me faire, me ${ }^{-}$dit-il ? Non, lui répondisje, , nous nous quittâmes.

Javouerai de bonne foi, mon Révérend Pere, qu'on fe laiffe fouvent prévenir aifément faute d'éclairciffemens, je me fuis trouvé dans le cas plus que tout autre. Mais fir nous cherchions la fource de tous les bruits qui courent fur le compte de vos Mifionnaires, nous la trouyerions peut-être chez ceux qu'tne même Religion \& un même état devroit engager à cacher plutôt que de mettre au jour le défaut de fes compatriotes; oui, mon Révérend Pere, tous ces bruits font affurément dépour: vus de toute vraifemblance.

A l'égard des cérémonies qui ont rapì
port à celles de la gentilité, \& qu'on reproche comme telles à yos Miffionnaires,rien de plus mal fondé. Premiérement, la cendre de bois de fandale dont ils fe frottent le corps \& les cheveux, ne tient non plus de la gentilité, que la poudre \& la pommade en France. C'eft une ciendre odoriférente fort faine, même au corps. L'autre cérémonie eft celle de la boufe de vache détreempée dans de l'eau dont ils frottent le pavé de leurs maifons: quoi, ne feroit-il permis quaux feuls Indiens Gentils de fe préferver des infectes dont la plupart des maifons font remplies? Pour moi, mon Réverend Pere, qui ne fuis ni Miffionnaire ni idolâtre, je me fuis fouvent fervi de ce moyen, qui eft le feul pour faire mourir les f̣ourmis rouges \& les punaifes, qui incommodent beaucoup dans l'Inde. Vous voyez, quand on veut. fe donner la peine d'éclaircir les chofes, fouvent ce quí nous parột un fantôme n'eft rien.

Un autre cérémonie que vos Miffionmaires permettent, fuivant vos ennemis; eft un thaly, ou efpece de médaille que fes Indiens idolâtres attachent au col des filles lorfqu'elles fe marient; il eft vrai que fur ces médailles les Gentils gravent des figuresqui font honte à la
pudeur. Mais n'y a-t-il pas de la noirceur d'ofer dire que les Jéfuites fe fervent de ces médailles gravées comme celles des Gentils, pour les mariages qu’ils font, \& n'y a-t-il pas encore plus d'abfurdité au public à le croire ? Le thaly ou la médaille dont fe fervent vos Miffionnaires pour la célébration des mariages, eft la même chofe qu'un anneau conjugal qu'on donne en France; cette médaille a différentes formes, tantôt c'eft l'image de la fainte Vierge, tantôt un cour fur lequel eft gravé le faint nom de Jefus, ou même quelquefois une croix; voila, mon Pere, le vrai, je l'ai vu moi-même cent fois pendant mon féjour aux Indes. Mais toutes ces calomnies doivent-elles nous étonner, la vertu \& le mérite ont été perfécutés de tout temps. Si vos Miffionnaires, indifférens fur le falut des Indiens, menoient une vie tranquille $\&$ douce, comme la dureté du climat fembleroit le demander, peut-être n'auroient - ils pas tant d'ennemis. Je fouhaiterois, mon Révérend Pere, avoir une plumé affez bonne pour diffuader ceux qui jugent d'un pays éloizné de fix mille lieues aveć tant de partialité. Qu'a-t-on au furplus à craindre lorfqu'on n'a rien à fe reprocher. Si yos Miffionnaires font
calomniés \& perfécutés en ce monde, la. récompenfe de l'autré vie qui fera le fruit de leurs travaux, les indemnifera de ce qu'ils auront fouffert en celles ci, Je fuis avec refpect, \& \& c,

## Fin du quatorzieme Volume.

## TABLE

Des Lettres contenues dans ce volumed
Extriait dune lettre du Pere Calmette au Pere de Tournemine. Page 5
Et dans Canc, édit. Let. édif. to. 24. p. 437. Lettre du Pere Saignes, à Madame Sainte-Hyacinthe. Ét dans L'anc.édit. Let.édif. to. 26: p. $185^{\circ}$. Lettre du P:Pons au-P. Du Halde. 65 Ét dans Lanc. édit. Let. édif. țo. 26: p. 218. Iettre du Pere Saignes, à Madame Sainte-Hyacinthe, 91. Et dans l'anc, édit. Let. édif. to. 26. p. $257^{\circ}$ Extrait de quelques Lettres du P. Cal-- mette 107. Et dans l'anc.édit. Let. édìf. to. 26. p. $399^{\circ}$ Eet tredu Pere Courdoux, Mifion. naire aux Indes, au Pere Du Halde. 116 Et dans l'anc, édit, Let, édif., to, 26, p. 17.

400

## TABLE:

Eettre de M. Poivteau P. Courdoux. 14 Gै Et dans l'anc. édit. Lete édif. to. 27. p. 446: Lettre du Pere Courdoux. Et dans Panc. éditi. Let. édif. to. 27. p. 428 . Lettredu Pere Poffevin à Madame Sainte-Fyatinthe:
Elle n'avoit point encore été impriméc.
lettre du Pere du Trembloy à Mon? fieur ***.

175
Etdans Tanc.édit. Let.édif. to. 34. p. 182.
Lettre du Pere Caurdoux au Pere Patouillet. 217
Et dans Ianc. édit. Let.eddif. to. 28. p. $284^{\circ}$ Extrait duune Lettre du Pere Pofevin. au Pere d'I Itlande.

249
Cette lettre n'avoit point été imprimée.
Lettrie du Pere de Lavaur à Monfeur dé Lavaur fon frere.

253
Cette Lettre n'avoit point été impriméc. Extrait d'une lettre ècrite de Chandernagor. 268 Etdans Tanc. édit. Let.édif.tom. 32. p. 8 r. Lettre d'un Mifionnaire des Indes, ou Mémoires fur les dernieres guertes des. Maures aux Indes Orientales. 291
Et dans Canc. édit. Let. édif. tom. 34. P. I: tettre d'un homme du monde qui a. denreuré huit ans aux Indes. 39 I Et dans l'anc. édit. Let. 'dif. to. 34. P. 308 .

Fin de la table du quatorzieme volume:
$F$
7


[^0]:    (1) Rom. chap. 1, , 1.21.

[^1]:    (1) Elle fe trouve tome IV de cette édicion; Mémoires du Lẹvant,

[^2]:    (r) On a appris deptis que M. le Comte 'PEriceyra, mouveau Vice-Roi, y eft arriv6 avec une efcadte de cinq vaiffeaux de guerre, \&x qu'il a dejà regris, quelques places fur les $\mathrm{Ma}_{\boldsymbol{\jmath}}$ gattera

[^3]:    - (1) La fere dont on parle ici eft une mefure cylindrique de trois pouces de diametrim, aveo autant de profondeur. La fere eft apfitin poids Indien, qui eft de neuf onces.
    (2) L'huile de gergelin, comme on l'appelle. aux Indes du terme Portugais, n'eft autre chofo que l'huile de fefame. A fon défaut on peut fa fervir de fain-doux liquefié,

[^4]:    - (1) Le cacha eft un grand arbre commun aux Indes, \& dont la feuille eft d'une confiftanceaffez femblable à celle du laurier, mais plus mgëlleufe, plus courte, \& arrondie par le bouta Sa fleur eft bleue.

[^5]:    (1) Palam eft un poids indien qui équivaut à: ine once\& un huitieme.

[^6]:    (1) Puits fitué hors de la ville de Pondichery. à une lieue environ du bord de la mer.

[^7]:    (1) Nom d'un des principaux dieux de la Nation.

[^8]:    (1) On appelle Nabab le Roi de Bengale. Tome XIV.

[^9]:    (1) Il n'appartient qu'aux Manfoubdars d'à voir un ètendaft chargé de cinq foleilon

[^10]:    il a d'un côté un foleil d'or, de l'autre unellune d'argent. Les Généraliffimes, Princés da fang portent le même étendard avec un croiffant. Les - Zutres n'ont qu'un'atendard rouge'. Cet étendard .poir exoit celai de Nifam-Moulouk ; depuis -qu'il avoit vaincu le Vice-Roi de Golconde. Sq devife eft une main amée d'un fabre Nifan franige bras fort:

[^11]:    (1) Nom que les Gentils donneat aux Mif fionnaires, .-

